


XVIII
66

CHOIX DE VOYAGES

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

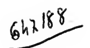




TAMAAHMAAH,

Roi des îles Sandwich.

Tome 9. Page



CHOIX
DE VOYAGES

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

OU

PRÉCIS DES VOYAGES LES PLUS INTÉRESSANS,

PAR TERRE ET PAR MER,

ENTREPRIS DEPUIS L'ANNÉE 1806

JUSQU'A CE JOUR;

PAR J. MAC CARTHY,

Traducteur du dernier voyage en Chine, du voyage à Tripoli, etc.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE NATIONALE ET ÉTRANGÈRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 17.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN.

1822.





Librairie Natle. et étrangère Quai des Augustins

CHOIX
DE VOYAGES

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

ENTREPRIS DEPUIS L'ANNÉE 1806

JUSQU'A CE JOUR.

VOYAGES DANS LA MER DU SUD.

CHAPITRE PREMIER.

M. de Kotzebue. — Ile de Paques. — Iles Penrhyn. — Ile Kutusov. — Baie d'Avatscha. — Ile Saint-Laurent. — Passage Nord-Ouest. — Ile Chamisso. — Sund de Kotzebue. — Unalaska. — Tschukutskoi. — Californie. — Saint-Francisco. — Iles Sandwich. — Tamaahmaah, etc., etc. — Iles Suvarov. — Retour à Unalaska et aux îles Sandwich. — Observations sur les îles Radack. — Iles Mariannes. — Iles Philippines. — Retour de M. de Kotzebue en Europe.

Il en est des découvertes en géographie, comme dans toutes les autres sciences, les plus récentes font oublier les anciennes. On s'embarrasse moins de savoir ce qu'un pays



a été que de ce qu'il est en effet; c'est une conséquence de cette inquiétude qui nous agite tous plus ou moins, et qui nous fait sans cesse désirer d'étendre la sphère de nos connaissances. Cook, Vancouver, et notre infortuné La Peyrouse, ont sans contredit rendu d'immenses services à la géographie, mais quelque étendues qu'aient été leurs explorations, combien ne nous reste-t-il pas encore à apprendre sur les régions australes! Par exemple, on ne connaît de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Guinée que les côtes, et on ne sait presque rien du tout sur les régions qui avoisinent le pôle; ce qui, au reste, n'est pas très-étonnant, puisque beaucoup de contrées plus rapprochées de nous, telles que différentes parties de l'Arabie, de la Turquie asiatique, de l'Afrique et des deux Amériques, nous sont à peu près inconnues, et le seront probablement encore long-temps; parce qu'il est des obstacles de localité qu'il n'est donné ni au courage ni à la prudence de surmonter.

Nous allons faire connaître, avec autant de développement que le comporte notre cadre, les principaux voyages qui ont eu lieu dans le grand Océan pendant le laps de

temps qu'embrasse notre collection, en suivant toujours la marche que nous avons adoptée, c'est-à-dire en ayant plutôt égard à la situation des lieux qu'à l'ordre chronologique des voyages.

Le premier dont nous nous occuperons sera celui de M. Otto de Kotzebue, officier de la marine russe, qui fut chargé, en 1815, d'examiner la côte de l'Amérique, au nord et au sud du détroit de Behring, et de chercher quelque golfe communiquant soit à la baie de Baffin, soit à quelques-unes des rivières qui se jettent dans la mer de Glace, par lesquelles il serait plus facile de pénétrer dans la mer Atlantique, qu'en traversant le détroit de Behring et doublant le cap de Glace.

A cet effet, on donna à M. de Kotzebue le commandement du brick *le Rurick*, du port de 180 tonneaux, armé de huit pièces de canon, et qui avait été construit exprès, d'après les ordres de M. le comte de Romanzov. L'équipage consistait en deux lieutenans, MM. Schismarev et Zacharin, et vingt-trois sous-officiers et matelots d'élite. M. de Kotzebue était en outre accompagné de MM. Eschholz, A. de Chamisso, Choris

et de Wormskiold, en qualité de naturalistes; le premier faisait en même temps les fonctions de médecin.

Le *Rurick* quitta la rade de Cronstadt le 30 juillet 1815; il se rendit d'abord à Plymouth, et de là à la côte du Brésil.

Après avoir séjourné trois semaines dans la baie de la Conception, M. de Kotzebue remit en mer le 8 mars 1816, et fit voile vers le Kamtschatka. Conformément à ses instructions, il se dirigea vers le 27ᵉ degré de latitude, pour s'assurer de la position de Davis-Land (Terre de Davis), que le capitaine Krusenstern supposait devoir se trouver vers cette latitude; mais il ne put découvrir ni Davis-Land ni le rocher de Warcham, indiqué sur la carte d'Arrowsmith comme gisant par les 26 deg. 29 min. de latitude sud, et les 109 deg. 27 min. de longitude. D'après M. de Kotzebue, on paraît avoir confondu ce rocher avec l'île de Sales, située, d'après ses observations, par les 26 deg 36 min. 15 sec. de latitude sud, et les 105 deg. 54 min. 28 sec. de longitude ouest, erreur d'autant plus facile à commettre, que l'île de Sales, vue à une distance de quinze lieues, semble former deux

groupes de rochers placés l'un près de l'autre.

« Le 28 mars, dit M. de Kotzebue, nous nous trouvâmes à la vue de l'île de Paques. Deux canots montés chacun par deux hommes, vinrent à nous, et nous montrèrent de loin quelques racines qu'ils semblaient nous offrir; mais nous ne pûmes les engager à s'approcher du bâtiment. Leurs canots avaient six pieds de long, sur un pied environ de large, et ne pouvaient contenir que deux personnes; leur île ne produisant pas le moindre arbuste, ils n'ont pour les construire d'autre bois que celui que les courans leur amènent en grande quantité des côtes de l'Amérique. Ayant trouvé un bon ancrage, je fis mettre à la mer nos deux chaloupes, où nous nous embarquâmes au nombre de dix-sept, pour aller visiter l'île. La plage était couverte de sauvages qui, en criant de toutes leurs forces, et en faisant les contorsions les plus extraordinaires, nous empêchèrent d'aborder. Nous nous éloignâmes alors un peu de la côte. Aussitôt une centaine d'insulaires se jetèrent à la mer, vinrent nager autour de nos canots, et nous offrirent des bananes et des cannes à sucre,

en échange de vieux morceaux de fer. Ceux qui étaient restés sur le rivage, s'amusèrent pendant ce temps à nous lancer des pierres. Quelques coups de fusil tirés en l'air dissipèrent enfin la foule, et nous pûmes mettre pied à terre. Mais les sauvages recommencèrent bientôt à nous assaillir de pierres, et nous reconnûmes qu'il y aurait impossibilité ou au moins imprudence à vouloir pénétrer dans l'intérieur de l'île. Les habitans nous parurent de taille moyenne, mais assez bien faits, et de couleur cuivrée; tous étaient tatoués. A en juger par la grande quantité de bananes, de yams, de cannes à sucre, et de patates qu'ils nous apportèrent, il paraît qu'ils ont de toutes ces productions en abondance, et que leur île est assez bien cultivée; mais les graines que La Peyrouse leur donna, n'ont probablement pas prospéré, puisqu'ils ne nous apportèrent que des fruits indigènes. Nous ne vîmes non plus ni moutons, ni cochons, quoique le même navigateur leur en eût laissé quelques-uns. Lorsque nous nous rembarquâmes, les sauvages nous poursuivirent de nouveau à coups de pierres. La conduite hostile de cette peuplade, qui avait si bien reçu Cook et La Peyrouse, nous

étonna beaucoup; toutefois nous en eûmes l'explication quelque temps après par un Anglais, nommé Alexandre Adams, que nous trouvâmes dans les îles Sandwich. Voici ce qu'il nous apprit : Un capitaine américain, commandant le schooner *la Nancy* de la Nouvelle-Londres, se rendit en 1805 à l'île de Massa-Fuero, située à l'est de celle de Juan-Fernandez, et entièrement déserte, afin de faire la chasse aux veaux marins, dont la peau est très-estimée par les Chinois. N'ayant pas assez de monde pour faire cette chasse avec succès, il résolut d'aller à l'île de Paques, d'y enlever un certain nombre d'hommes et de femmes, de les transporter à l'île de Massa-Fuero, et d'y établir une colonie dont le seul objet serait la chasse des veaux marins. En effet, il débarqua dans la baie de Cook. Les insulaires se défendirent avec intrépidité; mais les agresseurs, grâce à la supériorité de leurs armes, l'emportèrent. Douze hommes et dix femmes tombèrent entre leurs mains, et furent conduits à bord du bâtiment américain, chargés de chaînes. Au bout de trois jours, lorsque le schooner eut perdu de vue l'île de Paques, on les leur ôta. Les hommes ne se virent pas

plutôt en liberté, qu'ils sautèrent tous à la mer, et il fallut employer la force pour empêcher les femmes d'en faire autant. Le capitaine mit en panne dans l'espoir que la peur de la mort lui ramènerait les fuyards ; mais ces infortunés, se flattant sans doute qu'il pourraient regagner à la nage leur île natale, ne songèrent qu'à s'éloigner du navire. Ne les voyant pas revenir, le capitaine envoya son canot à leur poursuite ; mais il fut impossible de les rattraper, parce qu'ils plongeaient au moment où le canot s'approchait d'eux, et il est probable qu'ils périrent tous. Il n'est point étonnant que cette aventure ait inspiré aux habitans de l'île de Pâques de la défiance pour tous les étrangers. »

Après avoir découvert plusieurs nouvelles îles, auxquelles M. de Kotzebue donna les noms de Romanzov, de Spiridov, de Krusenstern et de Rurick, situées toutes sous le 15e deg. de longitude sud, et entre les 144 et 148e deg. de longitude ouest, il se dirigea sur les îles Penrhyn, par les 9 deg. 34 min, 35 sec. de latitude sud, et les 157 d. 33 m. 35 sec. de longitude ouest, qui lors de leur découverte, n'ont été aperçues que de loin, et n'ont jamais été visitées depuis.

« C'est le 30 avril, dit M. de Kotzebue, que nous aperçûmes les îles Penrhyn, formant presque un cercle, et liées les unes aux autres par des récifs de corail. Comme nous les avions supposées inhabitées, nous fûmes agréablement surpris en voyant s'élever de différens endroits des colonnes de fumée qui prouvaient que notre supposition était fausse. A l'aide de nos télescopes, nous distinguâmes en effet des hommes sur le rivage. Le lendemain, nous étant approchés à la distance de deux milles, nous vîmes venir à nous un grand nombre de canots montés chacun par douze à quinze hommes; au milieu de chaque canot on remarquait un vieillard qui paraissait commander aux rameurs, et qui tenait dans sa main gauche une branche de palmier, emblême de la paix chez tous les insulaires de la mer du Sud. Lorsque les sauvages furent à peu près à une vingtaine de brasses du *Rurick*, ils s'arrêtèrent et se mirent à entonner un chant assez lamentable; puis ils s'approchèrent tout-à-fait de nous, mais sans vouloir toutefois monter à bord. Il s'établit alors entre eux et nous un commerce d'échange. Ils n'avaient point de comestibles, mais ils nous

vendirent des ustensiles et des armes contre des clous et des morceaux de fer. Pour cet effet, nous leur jetions une corde, à laquelle ils attachaient avec confiance ce qu'ils avaient, et attendaient patiemment ce que nous leur envoyions de la même manière. Ils s'enhardirent cependant peu à peu; ils cherchèrent à voler tout ce qui était à leur portée, sans s'embarrasser de nos représentations, et allèrent même jusqu'à nous menacer. Un coup de fusil tiré en l'air eût l'effet désiré. Tous les sauvages se jetèrent à la mer, et y restèrent plongés pendant assez longtemps; en sorte que le plus profond silence succéda tout-à-coup à leurs cris, et que la mer semblait les avoir engloutis. Néanmoins ils reparurent les uns après les autres, au bout de quelques secondes, quand ils furent assurés que la détonation qui les avait effrayés, n'avait fait de mal à aucun d'entre eux. Depuis ce moment ils se conduisirent avec plus de retenue.

» Ces insulaires sont de la taille des habitans des îles Marquises, mais ils ont le teint plus foncé. Ils ne se tatouent pas, mais ils se font sur le dos et la poitrine de longues raies rouges qui leur donnent un air vrai-

ment effrayant. La plupart vont entièrement nus; quelques-uns seulement portent autour du corps une espèce de ceinture d'étoffe grossière. Suivant toute apparence, leur langue a quelque rapport avec celle des habitans des îles des Amis, car ils comprirent plusieurs mots de cette dernière que nous leur adressâmes. Je ne jugeai pas prudent d'essayer de débarquer, attendu la faiblesse de mon équipage et le grand nombre d'insulaires dont nous étions entourés : j'en comptai jusqu'à quatre cents répartis sur trente-six canots. Après être restés deux jours à l'ancre, nous quittâmes les îles Penrhyn, suivis pendant quelque temps par les insulaires, qui nous firent entendre par toutes sortes de démonstrations qu'ils désiraient nous voir revenir. »

Le 22 mai, M. de Kotzebue découvrit un groupe d'îles qui n'était marqué sur aucune carte, et auquel il donna le nom de Kutusov. Peu après on vit un assez grand canot s'éloigner de l'une de ces îles, et cingler vers le *Rurick* à pleines voiles. Arrivé à cent brasses du bâtiment, il s'arrêta; et les insulaires qui le montaient, au nombre de neuf, montrèrent aux Russes des fruits, et les in-

vitèrent par signes à les suivre à terre. Ils étaient tous sans armes, et paraissaient obéir avec beaucoup de soumission au commandement de leur chef, qui était assis, les jambes croisées, sur des nattes de couleur, et avait la tête ornée de fleurs et de coquillages. Voyant qu'il était impossible de les faire venir à bord, M. de Kotzebue fit mettre sa chaloupe à la mer, et chargea le lieutenant Schischmarev d'essayer s'il ne pourrait pas parvenir à vaincre leur timidité au moyen de quelques petits cadeaux. L'approche de la chaloupe parut leur inspirer une grande inquiétude, mais ils furent rassurés par les démonstrations amicales des Russes, et acceptèrent leurs présens. Toutefois, lorsque le lieutenant Schischmarev essaya de sauter dans leur canot pour l'examiner de plus près, ils eurent peur; ils jetèrent dans la chaloupe quelques fruits et une très-jolie natte, et s'éloignèrent précipitamment. Il fut impossible de les déterminer à revenir ensuite; mais ils continuèrent à inviter les Russes par signes à se rendre à terre, ce qui était à peu près impossible, l'île étant entourée de récifs de corail qui occasionnent de trop gros brisans. Ces insulaires sont noirs et d'une

taille élancée; ils entrelacent de fleurs leurs cheveux noirs et droits, et s'ornent le cou et les oreilles d'une manière bizarre. Leur habillement consiste en deux nattes teintes en couleur, qui leur descendent depuis le milieu du corps jusqu'au genou, l'un par-devant et l'autre par-derrière. La dextérité avec laquelle ils manœuvrent leurs canots est très-remarquable. Suivant toute apparence, la population des îles Kutusov est très-peu considérable, du moins nos voyageurs ne virent que deux canots, et n'aperçurent qu'un petit nombre d'habitans sur le rivage. Un autre groupe d'îles, situé à une petite distance du premier, reçut de M. de Kotzebue le nom de Suvarov; le canal qui les sépare se trouve, suivant ses observations, à 11 deg. 11 min. 20 sec. de latitude nord, et 190 deg. 9 min. 23 sec. de longitude ouest.

Pressé d'arriver au Kamtschatka, M. de Kotzebue ne s'arrêta pas davantage dans ces parages, et se dirigea vers le nord. Le 19 juin il découvrit les montagnes coniques du Kamtschatka couvertes de neige, et en approchant de la baie d'Avatscha, il aperçut sur les rochers situés au nord de cette baie, un télégraphe qui était en mouvement. Il

a été placé dans cet endroit afin de prévenir le commandant du port de Saint-Pierre et Saint-Paul de l'arrivée des vaisseaux, assez à temps pour pouvoir leur envoyer des pilotes, pour leur faciliter le moyen de franchir sûrement l'étroit passage qui conduit dans la baie d'Avatscha, et les remorquer au besoin. M. de Kotzebue ne resta au Kamtschatka que le temps nécessaire pour faire les réparations dont le *Rurick* avait besoin; et le 15 juillet il remit en mer, laissant au Kamtschatka le lieutenant Zacharin, à qui sa santé ne permettait pas de continuer le voyage, et M. de Wormskiold qui désirait examiner les montagnes du pays sous le rapport minéralogique. D'un autre côté, il se recruta de sept matelots, augmentation dont il avait grand besoin.

Sans s'arrêter à l'île Behring, M. de Kotzebue se dirigea immédiatement vers l'île Saint-Laurent, qui, n'ayant jamais été visitée par aucun voyageur, excitait sa curiosité.

« Arrivé dans une petite baie à l'ouest de cette île, dit-il, je fis mettre à la mer deux de mes canots à quatre rames, et j'y descendis avec quelques-uns de mes gens, armés de

fusils, de sabres et de pistolets. A une petite distance du rivage, nous rencontrâmes une baydare (espèce de canot) montée par dix insulaires, qui s'approchèrent de nous sans crainte, et en nous faisant toute sorte de signes avec des peaux de renards qu'ils tenaient en l'air; leurs armes étaient cachées au fond de la baydare. Après nous avoir salués à leur manière, c'est-à-dire en passant plusieurs fois leurs mains sur la poitrine, ils se mirent à crier : *tobacco*. Je leur en présentai quelques feuilles qu'ils portèrent sur-le-champ à leur bouche; en échange ils me donnèrent quelques-uns de leurs ustensiles. Malgré leurs manières pacifiques, on voyait qu'ils se tenaient en garde contre nous, et qu'ils étaient prêts à repousser la force par la force. Nous continuâmes notre route jusqu'à terre, et les insulaires nous aidèrent obligeamment à mettre nos canots à sec sur le rivage. Suivant toute apparence, cette partie de l'île n'est habitée qu'en été, lorsque les insulaires sont occupés de la pêche de la baleine, du veau marin et de la vache marine; car nous n'y vîmes aucune cabane, mais seulement des tentes de peaux de veaux marins soutenues par des côtes de ba-

leine. Ils nous firent comprendre par des signes que leurs demeures habituelles étaient derrière un promontoire situé plus à l'ouest. Sous plusieurs rapports ils ressemblent aux habitans de *Norton-Sound*, tels que le capitaine Cook les a décrits. Ils sont de taille moyenne, et ont l'air d'être robustes et bien portans; leurs vêtemens, faits de peaux, sont d'une extrême malpropreté. Nous vîmes entre leurs mains plusieurs ustensiles européens de fer et de cuivre; ils sont tous armés d'un long couteau, et portent des colliers de grains de verre de couleur.

» Pendant que nos naturalistes faisaient des excursions dans les environs, je tâchai de m'entretenir par signes avec nos nouvelles connaissances. S'étant aperçus que j'étais le chef, ils m'invitèrent à entrer dans leur tente. Une peau sale fut étendue par terre pour m'asseoir. Dès que je fus assis, tous les assistans vinrent l'un après l'autre m'embrasser et frotter leur nez contre le mien; ils terminèrent leurs caresses en crachant dans leurs mains et en me les passant plusieurs fois sur la figure. Quelque désagréables qu'étaient pour moi ces démonstrations d'amitié, il fallut bien les supporter; ce ne fut

même qu'en leur distribuant des feuilles de tabac, des couteaux et des ciseaux, que je parvins à les faire cesser. Un moment après, ils apportèrent une auge remplie d'huile de baleine, qu'ils m'offrirent pour me rafraîchir; malgré ma répugnance, je me déterminai à en goûter. Ceci fini, mon hôte, qui paraissait être le chef de la troupe, voulut me donner le spectacle d'une danse. Un homme s'avança alors au milieu du cercle que nous formions, et sans bouger de place, il fit toutes sortes de contorsions burlesques, accompagnées de grimaces un peu moins divertissantes. Pendant ce temps, les autres chantaient un air très-monotone, composé de deux notes seulement, et dont l'un d'entre eux battait la mesure sur un tambourin. Ce divertissement terminé, je m'apprêtais à faire une excursion dans l'intérieur de l'île, mais le brouillard qui commençait à s'élever, me força de regagner le *Rurick*, au grand déplaisir des naturels qui promirent de venir nous voir à bord. »

Ces insulaires appellent le pays qui est à l'est, c'est-à-dire l'Amérique, *Kiliach*, et leur île, Tschibocki. Celle-ci présente un aspect aussi triste qu'aride; on n'y voit pas un

arbre, pas un arbuste; de tous côtés l'œil ne rencontre que des rochers grisâtres dont les cimes sont couvertes de neige, et les flancs tapissés de mousse. Les indigènes ont pour armes, des arcs, des flèches et des lances armées d'une pointe de fer large et bien travaillée; ce sont les Tschukutskois (1) qui les leur fournissent, et qui leur procurent aussi les ustensiles de fabrique européenne dont ils font usage.

La curiosité de M. de Kotzebue étant suffisamment satisfaite relativement à l'île Saint-Laurent, il remit à la voile et se dirigea vers le détroit de Behring. Le 30 juillet, il se trouva à la hauteur du cap du Prince de Galles, à l'extrémité occidentale du continent de l'Amérique, et reconnut dans l'éloignement les îles Gvozdev et même les côtes de l'Asie. Il longea ensuite la côte de l'Amérique d'assez près pour découvrir sur le rivage un grand nombre d'habitations. Le 1er août, se trouvant par les 166 deg. 24 min. de longitude, et les 66 deg. 14

(1) Les Tschukutskois sont une peuplade qui habite à l'extrémité orientale de l'Asie, au nord du Kamtschatka.

min. de latitude nord, il aperçut l'entrée d'une baie ou d'un large détroit qui s'étendait à perte de vue à l'est. Différentes circonstances contribuèrent à faire espérer à M. de Kotzebue que c'était là ce passage nord-ouest cherché depuis si long-temps. Le vent ayant cessé tout-à-coup, il fallut jeter l'ancre, et M. de Kotzebue fit mettre aussitôt deux canots à la mer, pour aller reconnaître la côte méridionale de ce détroit.

« Nous débarquâmes sans difficulté, dit-il, au pied d'une colline, où je montai pour examiner la direction du détroit. Au nord, il est bordé par de hautes montagnes, au midi par une côte basse, et il se prolonge à l'est aussi loin que la vue peut s'étendre. Du haut de la colline où je me trouvais, il était facile de distinguer l'intérieur du pays; c'est une vaste plaine couverte de verdure, coupée par des marais, des flaques d'eau et une petite rivière. J'allais remonter dans mon canot pour continuer l'examen de la côte, lorsque je vis cinq baydares, montées chacune par huit hommes, tous armés d'arcs et de lances, qui se dirigeaient vers nous. Ils débarquèrent non loin de l'endroit où nous nous trouvions, en nous faisant

toutes sortes de signes avec une longue perche, au bout de laquelle était attachée une peau de renard, et en poussant des hurlemens affreux. J'ordonnai à mes gens de se tenir sur leurs gardes, et j'allai droit à ces sauvages, accompagné de nos savans. A notre approche, les Américains s'assirent par terre en cercle, et pour preuve de leurs intentions amicales, ils laissèrent leurs longs couteaux cachés dans leurs manches. Nous entrâmes bien armés au milieu du cercle, et pour dissiper la défiance visiblement empreinte sur leurs physionomies, nous leur distribuâmes du tabac, qu'ils se mirent aussitôt à mâcher et à fumer avec beaucoup de plaisir. Je donnai à leurs chefs quelques couteaux et ciseaux, présent qui leur fut très-agréable, surtout ces derniers, qui paraissaient des objets nouveaux pour eux. Ayant remarqué qu'ils pouvaient s'en servir pour se couper les cheveux, ils se les passèrent de main en main, et en firent usage sur-le-champ. Ces sauvages sont de moyenne taille, mais robustes et vigoureux; tous leurs mouvemens sont vifs. Ils ont les yeux petits, les pommettes saillantes, et sont en général assez laids, sans cependant avoir rien de

stupide dans leur air; ils annoncent au contraire de la gaîté et de l'enjouement. Ils portent les cheveux longs par-derrière et coupés très-courts sur le crâne. Ils se percent les joues de chaque côté de la bouche, et y passent des os de chien marin ornés de grains de verre blanc. Leur habillement consiste en pantalons et en bottines de peau de chien marin, et en une espèce de grande chemise de peau, semblable à celle des Kamtschadales, si ce n'est qu'elle ne leur va que jusqu'au genou.

» Le nombre des baydares augmentant à chaque instant, je crus prudent de retourner à bord du *Rurick*, n'ayant que quinze hommes à opposer à quelques centaines d'Américains. Nos nouveaux amis nous suivirent, et il s'établit bientôt entre nous un petit commerce. Ils refusèrent cependant de nous vendre des peaux de renard; mais ils nous cédèrent plusieurs ustensiles fabriqués par eux, en échange de couteaux, de miroirs, de tabac, etc. Ils paraissaient très-entendus à ce commerce; ils marchandaient beaucoup, et avaient l'air fort satisfaits quand ils s'imaginaient nous avoir attrapés. Tout cela se passait au milieu de beaucoup de

plaisanteries et de rires immodérés; en sorte que nous aurions pu nous croire environnés des joyeux insulaires de la mer du Sud, plutôt que de sérieux habitans du nord. Ces sauvages ont pour armes des lances, des arcs et des flèches, et un couteau à gaîne de deux pieds de long. Leurs lances, armées de pointes de fer et fort bien travaillées, ressemblent à celles que les Russes vendent aux Tschukutskois. Les grains de verre dont ils se parent, sont aussi de la même espèce que ceux dont les peuples de l'Asie orientale font usage, d'où il est permis de conclure qu'ils ont des relations commerciales avec ce dernier continent.

» Un vent favorable s'étant élevé, nous remîmes à la voile dans l'intention de pénétrer aussi loin que nous pourrions dans ce que nous supposions être un détroit. Les Américains nous suivirent pendant quelque temps dans leurs baydares, et nous firent comprendre par signes, que nous trouverions des peaux de renard en abondance dans les régions vers lesquelles nous nous dirigions. L'un d'eux, montrant du doigt tour à tour le *Rurick* et l'entrée du détroit, répéta à différentes reprises le mot *Janni-*

ó-ó, dont il nous fut impossible de comprendre le sens. Nous cinglâmes toute la journée du 2 août, en conservant toujours l'espoir de trouver le passage tant désiré. Le 3 août, nous jetâmes l'ancre près d'une petite île à laquelle je donnai le nom de Chamisso, en l'honneur du naturaliste de notre expédition. Etant montés sur la partie la plus élevée de cette île, nous reconnûmes que la baie où nous nous trouvions était fermée au midi, et qu'il fallait renoncer à rencontrer un passage dans l'une ou l'autre de ces directions. Au nord, la mer se prolonge à perte de vue; par conséquent ce n'était que de ce côté qu'il nous restait quelque espoir de découvrir ce que nous cherchions.

» Le 4 août, après avoir déterminé, non sans quelque difficulté, la position de l'ancrage où nous étions, lequel se trouve par les 161 deg. 42 min. 20 sec. de longitude, et les 66 deg. 13 min. 25 sec. de latitude, je quittai le *Rurick*, accompagné du lieutenant Schischmarev et de nos savans; nous avions les deux chaloupes du bâtiment, et nous étions pourvus de vivres pour plusieurs jours. Nous nous dirigeâmes d'abord au nord; mais nous ne fûmes pas

long-temps à nous convaincre qu'il n'existait aucun passage dans cette direction. L'eau de la mer étant très-peu salée dans cette baie, je me flattais que peut-être elle communiquait à quelque grande rivière, par laquelle je pourrais pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays; mais cette espérance fut déçue, et nous revînmes à bord du *Rurick* après une reconnaissance tout-à-fait inutile. L'île Chamisso qui est séparée du continent par un chenal qui a environ cinq milles dans sa partie la plus étroite, renferme sans doute une grande quantité de fer; c'est du moins ce que nous avons été portés à supposer d'après l'extrême déclinaison de l'aiguille aimantée. Le pays environnant était montueux et rocailleux. Nous ne vîmes pas de neige, mais de la mousse qui couvrait toutes les collines. Le 7 août, j'entrepris d'examiner la côte orientale de cette vaste baie, à laquelle, suivant le désir de mes compagnons de voyage, je donnai le nom de Sund de Kotzebue; mais nous ne pûmes y découvrir aucune embouchure de rivière. Ayant débarqué dans un endroit assez facile, nous aperçûmes deux petites huttes soutenues par quatre perches, et couvertes de peaux de

veau marin; elles paraissaient seulement destinées à servir, non d'habitations, mais de magasins à des ustensiles de chasse. Nous y trouvâmes des armes très-artistement travaillées; nous en emportâmes quelques-unes, en laissant à leur place des couteaux et une hache, sur le manche de laquelle étaient gravés le nom de *Rurick* et la date du jour de notre apparition. Suivant toute apparence, les Américains ne fréquentent cette côte qu'à l'époque de la chasse. Il paraît qu'ils y tuent des rennes, du moins y vîmes-nous plusieurs cornes de ces animaux. En montant une petite colline, nous nous aperçûmes tout-à-coup que nous marchions sur un véritable glacier, recouvert seulement d'une couche de terre d'environ un demi-pied d'épaisseur, et sur laquelle croissait une herbe très-épaisse. D'un côté, la colline se terminait par une pente presque perpendiculaire où la glace paraissait à découvert. En l'examinant de près, nous découvrîmes des os de mammouth.

» Renonçant à l'espoir de trouver dans cette direction le passage que je cherchais si ardemment, je revins à bord du *Rurick*, et le 10 août, je remis à la voile pour visiter la

côte occidentale du Sund de Kotzebue. Le lendemain je remarquai un bras de mer qui semblait se prolonger vers l'ouest. Supposant que je pourrais peut-être pénétrer par-là assez loin dans l'intérieur des terres, ou même regagner la haute mer, je me fis débarquer, et je suivis ce bras de mer, accompagné seulement du lieutenant Schischmarev, et de trois matelots. A peine eûmes-nous fait quelques pas, que nous vîmes sortir d'une cabane, à la distance de trois cents pas, deux Américains armés qui s'avancèrent vers nous. Ils s'arrêtèrent sur une petite éminence, et nous menacèrent de leurs arcs, pendant que le plus âgé des deux nous adressait quelques mots d'une voix rauque et désagréable. Je posai aussitôt mes armes, et j'allai droit à eux; ils en firent autant; nous nous embrassâmes amicalement, et pour leur prouver mes intentions pacifiques, je leur fis présent d'un couteau. Ils parurent assez rassurés, mais mes matelots ayant fait quelques pas pour me suivre, ils reprirent aussitôt leurs arcs d'un air colère. J'ordonnai à mes matelots de se tenir éloignés, et je fis signe au lieutenant Schischmarev de me rejoindre sans armes. Ces sauvages

nous conduisirent alors dans leur tente ou cabane de peaux de veaux marins, où nous trouvâmes une femme et deux enfans. L'un des deux hommes qui étaient venus à notre rencontre, paraissait avoir quarante ans, et était évidemment le mari : l'autre était un jeune homme ayant tout au plus seize ans ; il avait une physionomie très-expressive, et nous examinait avec beaucoup de curiosité. Ayant remarqué que nous prenions note des noms de différens objets que nous nous faisions dire par eux, il s'empressa de nous en indiquer plusieurs, et nous regardait écrire avec une attention extraordinaire (1). La femme de l'Américain n'était occupée que de mes boutons de métal, qu'elle essaya d'arracher furtivement ; n'ayant pu en venir à bout, elle dit à ses deux enfans, qui, enveloppés de fourrure jusqu'au bout du nez, ressemblaient assez à deux petits ours, d'essayer de les arracher avec leurs dents. Je n'eus d'autre moyen de sauver mes boutons que de leur donner un petit miroir, présent qui occa-

(1) La plupart des mots dont nous prîmes note ressemblent à ceux que Cook récueillit dans le Norton-Sound.

sionna une violente dispute, toute la famille voulant s'y regarder en même temps. Notre hôte nous fit ensuite asseoir sur une peau de veau marin, qu'il étendit à côté de sa tente, et nous fit présent à chacun d'une peau de martin-pêcheur. Nous lui témoignâmes notre reconnaissance par quelques petites bagatelles et une provision de tabac, qui parut lui faire grand plaisir. J'essayai de lui demander quelle était la longueur du bras de mer au bord duquel nous nous trouvions. Il me comprit enfin, et me répondit par la pantomime suivante : Il s'assit par terre, faisant semblant de ramer avec force, puis il interrompit ce mouvement à neuf reprises, fermant chaque fois les yeux, et posant sa tête sur sa main. J'en conclus qu'il fallait neuf jours de navigation pour gagner la haute mer, en passant par ce golfe, et je conjecturai qu'il pourrait bien s'étendre jusqu'au Norton-Sound. Ayant demandé à mon Américain, toujours au moyen de signes, d'où il avait reçu les grains de verre de couleur dont lui et sa femme étaient parés, ainsi qu'un vieux couteau et d'autres objets qui paraissaient être de fabrique européenne, il indiqua de la main l'entrée de

la baie, comme faisant entendre que de là venaient des gens qui leur apportaient des grains de verre, du tabac, du bois pour fabriquer des arcs et des flèches, en échange contre des fourrures. Ce sont sans doute les Tschukutskois qui font ce commerce, et qui tirent de ces régions les fourrures qu'ils vendent aux Russes.

Nos deux Américains nous accompagnèrent jusqu'à l'endroit où nous avions laissé nos chaloupes, et assistèrent à notre dîner. Nos ustensiles de cuisine leur causèrent autant d'étonnement que d'admiration. Enfin nous nous séparâmes d'eux, et nous nous rembarquâmes avec l'intention de remonter, aussi loin qu'il nous serait possible, le bras de mer que nous avions découvert. Nous ne tardâmes pas à être arrêtés par des bas fonds qui rendirent notre navigation extrêmement pénible. Cet obstacle me détermina à renoncer pour le moment à mon projet, et à en renvoyer l'exécution à l'année suivante, que je me proposais de revenir dans ces parages, après m'être procuré à Onalaska des baydares assez légères et assez minces pour n'avoir pas à craindre les bas fonds. En attendant, je donnai à cette baie le nom de Baie-

de-Bonne-Espérance, me flattant qu'elle me conduirait à quelque découverte intéressante. Un violent orage nous ayant surpris, ce ne fut pas sans peine que nous regagnâmes le *Rurick*, que nous avions laissé à l'ancre par 66 deg. 16 min. 39 sec. de latitude nord, et 163 deg. 41 min. de longitude.

» Le 13 août nous levâmes l'ancre, et nous visitâmes successivement les deux promontoires qui forment l'entrée du Sund de Kotzebue, auxquels je donnai les noms de Espenberg et de Krusenstern. Le pays, de part et d'autre, parait assez habité, et nous vîmes plusieurs baydares qui cherchaient à nous joindre sans pouvoir y réussir, le vent nous étant très-favorable. Au nord-ouest du cap Krusenstern, nous vîmes un autre promontoire fort élevé, que je supposai être le cap Mulgrave, vu par Cook.

» Conformément à mes instructions, j'aurais dû chercher un ancrage sûr dans le Norton-Sound pour en faire mon point de départ dans la suite; mais le Sund de Kotzebue offrant d'excellens ancrages, je crus pouvoir me dispenser d'un voyage dans ce premier, et je résolus d'employer le peu de

jours que je pouvais rester encore dans ces parages, à visiter la côte d'Asie. Je me dirigeai en conséquence vers le Cap-Est, à la hauteur duquel nous arrivâmes le 19 août. A l'extrémité de ce promontoire, le plus oriental de l'Asie, se trouve une montagne de forme conique, dont la moitié s'est écroulée, probablement par l'effet du grand bouleversement du globe qui a séparé l'Asie de l'Amérique; car, suivant toute apparence, ces deux continens se joignaient anciennement par une langue de terre, dont les îles Gvozdev sont des fragmens. Ayant jeté l'ancre à quelques milles de la côte, nous vîmes aussitôt arriver une baydare montée par onze hommes. Elle fit plusieurs fois le tour du *Rurick*, et les sauvages nous examinèrent attentivement sans proférer un seul mot, et sans vouloir monter à bord. Après nous avoir donné quelques fourrures qu'ils avaient dans leur baydare, et indiqué ensuite leurs habitations, comme pour nous inviter à les suivre, ils retournèrent à terre. Je remarquai avec peine que l'un d'entre eux avait un fusil. La possession d'armes à feu peut rendre les Tschukutskois, nation courageuse et guerrière, très-redoutables

pour nos colonies du Kamtschatka, et il serait à désirer que les marchands ne leur en vendissent pas.

» Je fis aussitôt mettre deux chaloupes à la mer, et nous nous rendîmes à terre. Les sauvages nous reçurent assez amicalement, du moins en apparence. Cinquante d'entre eux, tous armés de longs couteaux, vinrent au-devant de nous, nous invitèrent à nous asseoir sur des peaux de chiens marins, et se placèrent eux-mêmes en cercle autour de nous; un nombre à peu près égal resta comme en observation derrière leurs habitations. Leurs mines farouches et leurs longs couteaux leur donnaient tout l'air d'une troupe de bandits. Le peu d'étonnement qu'ils montrèrent en nous voyant, me porte à croire qu'ils ont de fréquentes communications avec les Russes. Cette peuplade a beaucoup de rapports avec les Américains que nous venions de quitter. Leurs canots et leurs armes sont faits de la même manière que ceux que nous avions vus sur la côte d'Amérique; comme eux ils se parent avec des grains de verre de couleur, mais ils n'ont pas la lèvre percée et ornée d'os de morse, comme les Américains. Je fis

quelques présens à deux de leurs chefs, qui me donnèrent en échange une peau de renard. A notre retour, ils nous accompagnèrent dans leurs baydares; ils montèrent ensuite sans crainte à bord du *Rurick*, et acceptèrent un verre d'eau-de-vie avec beaucoup d'empressement. Le seul objet qui excita leur attention dans ma chambre, fut un grand miroir devant lequel ils demeurèrent tout-à-coup presque immobiles. L'un d'eux ayant fait un mouvement, et tous les autres voyant ce mouvement répété dans la glace, ils furent saisis d'effroi et quittèrent la chambre sans dire mot. Un de ceux qui étaient restés sur le pont, témoignant le désir de voir l'objet qui avait si vivement frappé l'esprit de ses camarades, je le conduisis à ma chambre; mais à peine se fut-il vu dans la glace, qu'il se sauva à toutes jambes. En général, j'ai souvent eu l'occasion d'observer dans mes voyages, que la vue d'un miroir effraie les sauvages du nord, tandis que ceux des pays méridionaux trouvent du plaisir à s'y mirer.

» Un vent favorable s'étant élevé, nous remîmes à la voile, en nous dirigeant vers la baie de Saint-Laurent, à l'entrée de laquelle nous jetâmes l'ancre le 20 août.

Nous remarquâmes sur le rivage plusieurs tentes de Tschukustkoi, et nous vîmes bientôt arriver à nous deux baydares montées par vingt hommes, qui, après quelque hésitation, consentirent à venir à bord du *Rurick*. Nous descendîmes ensuite sur la côte, que nous trouvâmes en partie couverte de neige et de glace, quoique nous fussions au milieu de l'été. Les cabanes que nous avions aperçues de bien loin, étaient au nombre de douze. Elles consistaient dans des châssis faits de longues perches, recouverts de peaux d'animaux marins, et étaient beaucoup plus spacieuses que toutes celles que nous avions vues jusque-là. Ce ne sont cependant point des habitations permanentes; la tribu à laquelle elles appartiennent ne vient qu'en été sur la côte, pour y faire sa provision de graisse de baleine, de chiens marins, etc., et retourne ensuite dans l'intérieur des terres. A notre approche, tous les hommes se retirèrent dans leurs huttes; un vieillard qui paraissait avoir perdu l'usage de ses jambes, resta seul à quelques pas de sa tente, assis sur une peau, et m'invita à prendre place à côté de lui. Nous engageâmes la conversation par l'entremise

d'un de nos matelots du Kamtschatka, qui comprenait quelques mots de sa langue. Je lui fis entendre que nous étions Russes, que nous avions débarqué pour renouveler notre provision d'eau, et qu'il nous rendrait un grand service s'il nous procurait quelques rennes. Il promit de nous en fournir, en ajoutant qu'il fallait deux jours pour les faire venir de l'intérieur des terres. Je lui offris plusieurs petits présens, qu'il reçut en exprimant ses regrets de ce qu'il n'était pas en son pouvoir de me donner en retour quelque chose d'équivalent. Une médaille à l'effigie de l'empereur Alexandre parut surtout lui faire le plus grand plaisir. Les autres Tschukutskois me voyant causer familièrement avec leur chef, sortirent peu à peu de leurs huttes, et vinrent se ranger en cercle autour de nous. Cédant à l'invitation répétée du vieillard, j'entrai dans sa tente que je trouvai dans un état de saleté à faire mal au cœur. Elle était divisée en plusieurs compartimens, garnie de lits de peaux, et de différens ustensiles de fer et de cuivre, qu'ils reçoivent probablement des Russes. Quand nous quittâmes nos hôtes, ils répétèrent fréquemment le mot *Taroma*.

» J'employai le jour suivant à examiner la baie de Saint-Laurent. Elle est entourée, en grande partie, de rochers de granit qui s'élèvent presque verticalement du fond de la mer. Dans les endroits où la côte est abordable, il n'y a guère plus de végétation que sur les rochers ; quelques saules rabougris, et un peu de mousse, sont tout ce que l'on y voit ; aussi elle n'est point habitée, et les Tschukutskois ne la fréquentent que pour la chasse et la pêche des chiens marins.

» De retour à bord du *Rurick*, je reçus un message de la part de mon vieux ami, pour m'apprendre que les rennes qu'il m'avait promises étaient arrivées. En conséquence, je me rendis à terre pour les recevoir, et je témoignai à ceux qui nous les donnaient ma reconnaissance par plusieurs présens qui parurent les satisfaire. J'engageai en même temps leur vieux chef à venir nous voir à bord du *Rurick*. Il montra d'abord quelque répugnance, craignant peut-être que je ne voulusse l'emmener avec moi ; mais il se laissa enfin persuader, et nous fit sa visite, accompagné de deux de ses sujets. Tous les trois se conduisirent avec beaucoup de mesure et de circonspection. Ils examinèrent attenti-

vement divers objets, et parurent se communiquer les réflexions que ces objets leur suggéraient. Je leur fis servir du thé, boisson qui leur était inconnue. Ils regardèrent d'abord ce que je faisais de ma tasse, puis ils suivirent mon exemple, et parurent trouver le thé à leur goût. Au bout d'une demi-heure, ils nous quittèrent, et j'eus beaucoup de peine à faire accepter encore quelques présens à leur chef.

» Tous les Tschukutskois que nous eûmes occasion de voir pendant notre séjour dans ces parages, ressemblent aux habitans de la côte d'Amérique, au point que je suis disposé à croire qu'ils n'ont qu'une même origine. Ils sont vifs, enjoués, et paraissent aimer beaucoup la danse. Leur seul instrument de musique est une espèce de tambourin, dont le son n'a rien de bien flatteur pour des oreilles européennes. Ils vivent dans un état d'hostilité permanent avec leurs voisins les Américains, qu'ils accusent de dépouiller et même d'égorger les étrangers sans scrupule, toutes les fois qu'ils sont les plus forts, et qu'ils peuvent le faire sans danger. Quand nous lui demandâmes d'où les Américains tiraient le fer de leurs armes;

ils nous répondirent que c'était de Colima ; mais notre interprète ne put comprendre s'ils l'achetaient des Tschukutskois ou bien des marchands russes.

» Le 29 août, nous quittâmes enfin notre ancrage, situé à l'entrée de la baie de Saint-Laurent, par les 65e degré 59 min. 53 secondes de latitude, et 171e deg. 12 minutes 30 secondes de longitude, et nous nous dirigeâmes sur Onalaska, une des îles aleutiennes. Contrariés par les vents, nous mîmes neuf jours à faire ce trajet, et ce ne fut que le 6 septembre que nous aperçûmes cette île, qui de loin ne paraît être qu'un assemblage de rochers à pic dont les sommets sont couverts de glaces éternelles. Le 7 nous tâchâmes de gagner le port d'Illiuhuk, où la compagnie américaine a un comptoir. Sur le point d'y entrer, nous fûmes surpris par un calme plat; ce qui rendit notre position assez dangereuse, attendu qu'il était impossible de mouiller dans l'endroit où nous nous trouvions, et que les coups de vent qui sont très-fréquens dans ces parages, pouvaient nous jeter à la côte. Heureusement on nous avait aperçus du port, et M. Krinkof, agent de la compagnie amé-

ricaine, vint au-devant de nous avec cinq baydares à vingt-quatre rames, qui nous remorquèrent dans le port.

» La compagnie américaine entretient un comptoir à Onalaska, dans le seul intérêt de son commerce de pelleterie : cette île est d'ailleurs aussi stérile que les autres îles aleutiennes, et ne fournit aucun objet de ravitaillement ; aussi ne m'y arrêtai-je que peu de jours. Mes instructions m'enjoignaient de me rendre d'Onalaska aux îles Sandwich, pour y laisser reposer de ses fatigues mon équipage, et renouveler mes provisions; mais les renseignemens que je reçus à Onalaska m'ayant fait craindre de n'y pas trouver ce qu'il me fallait, je résolus de faire voile pour la Californie, de m'arrêter pendant quelques semaines dans le beau port de San-Francisco, d'y faire les réparations dont mon navire pourrait avoir besoin, et de m'y procurer les approvisionnemens nécessaires. »

Le 14 septembre, M. de Kotzebue quitta l'île d'Onalaska, et rentra dans l'Océan-Atlantique, en passant entre les îles d'Akun et d'Onemak. Ce passage lui avait été indiqué à Onalaska comme le plus sûr; et

il fut à même de se convaincre que c'était avec raison. Le vent ayant été constamment favorable, le *Rurick* ne mit que deux semaines à gagner les côtes de la Californie ; et le 1er octobre il jeta l'ancre dans le port de San-Francisco, en face du fort de Toaquin. Le commandant espagnol, dès qu'il eut appris que c'était un bâtiment russe, accueillit amicalement M. de Kotzebue, et lui fournit tous les vivres, rafraîchissemens et autres objets dont il avait besoin; les pères de la mission établie à une lieue de distance du port, lui offrirent pareillement tous les services qui dépendaient d'eux.

« Le surlendemain de notre arrivée, dit M. de Kotzebue, les pères de la mission nous invitèrent à assister à la célébration de la fête de Saint-François. En conséquence, nous nous rendîmes au presidio, où nous trouvâmes des chevaux qui nous attendaient, et nous nous mîmes en route accompagnés du commandant du fort, et de dix hommes de sa garnison, laquelle ne consiste qu'en une compagnie de cavaliers très-bien montés, fort habiles à manier la carabine et la lance, et dont l'unique occupation est de protéger la mission contre les attaques des

sauvages, d'aider les missionnaires à convertir les Indiens, et à maintenir dans leur croyance les nouveaux convertis. Après une heure de marche, nous arrivâmes auprès de la résidence des pères missionnaires, vaste bâtiment entouré d'un assez grand nombre de maisons habitées par des Indiens. Les pères nous firent un accueil extrêmement obligeant, nous offrirent quelques rafraîchissemens, et nous conduisirent ensuite à leur église, édifice spacieux bâti en pierre, et assez bien décoré. Elle était déjà remplie par quelques centaines d'Indiens moitié nus, tous à genoux, et écoutant dans le plus profond recueillement, quoique ne sachant pas un mot d'espagnol ni de latin. Comme ces missionnaires ne savent que très-imparfaitement la langue du pays, je ne conçois pas trop comment ils viennent à bout d'instruire les Indiens. Je remarquai, à mon grand étonnement, que les Indiens non encore baptisés restaient à genoux pendant tout le temps de la messe. Ils paraissaient prendre beaucoup de plaisir à entendre la musique, qui consistait en quatre instrumens, une basse, un violon et deux flûtes, tous joués par de jeunes In-

diens. En sortant de l'église, nous nous mîmes à table, et nous fîmes un repas très-copieux, et où le vin, récolté dans le pays par les missionnaires, ne manquait pas. Après dîner, nous allâmes voir les habitations des Indiens : ce sont des maisons longues et basses, bâties en briques, et formant plusieurs rues. Leur malpropreté, qui surpasse toute idée, est probablement la principale cause de la grande mortalité qui règne dans cette colonie, et qui est telle que sur mille Indiens il en meurt ordinairement trois cents. Les jeunes filles converties, au nombre d'environ quatre cents, vivent réunies et séparées des hommes. Les colons des deux sexes sont astreints à un travail très-assidu. Les hommes cultivent la terre, et déposent les produits de leur travail dans les magasins des missionnaires qui distribuent à chacun ce dont il a besoin pour sa subsistance, et qui fournissent aussi du blé aux soldats de la garnison. Les femmes filent de la laine, et en fabriquent des étoffes communes, dont une partie est consommée dans le pays, et l'autre exportée au Mexique, pour y être échangée contre d'autres marchandises. Comme le jour où nous visitâmes

la mission était un jour de fête, les Indiens ne travaillaient pas, et s'amusaient à différens jeux. Voici en quoi consiste un de ces jeux : Deux hommes, assis par terre vis-à-vis l'un de l'autre, tiennent dans leurs mains une certaine quantité de petits morceaux de bois qu'ils jettent en l'air à la fois, en devinant en même temps s'ils sont en nombre pair ou impair. Un spectateur, assis à côté des joueurs, vérifie lequel des deux a deviné juste. Ne possédant rien en propre que leurs habits, qu'il ne leur est pas permis de mettre au jeu, ils jouent pour de petites coquilles blanches qui leur tiennent lien de monnaie.

» La côte de la Californie est habitée par un si grand nombre de tribus, que l'on voit souvent dans la mission, des Indiens de plusieurs races différentes, dont chacune a son langage particulier. Hommes et femmes sont, pour la plupart, très-laids, et ont un air tout-à-fait stupide et sauvage; du reste, ils ont le teint très-foncé, et sont assez bien faits. En général ils ont quelques rapports avec les nègres, mais ils sont encore plus laids, et ont les cheveux longs, tissus et très-noirs. Les missionnaires nous dirent

que les Indiens venaient de fort loin de l'intérieur du pays, pour se mettre sous leur protection, et se faire baptiser, mais que leur peu d'intelligence rendait leur instruction fort difficile. »

La compagnie américaine russe a un établissement à Rodega, petit fort situé à peu de distance de San-Francisco, et qui fournit des vivres aux autres établissemens russes sur la côte occidentale de l'Amérique. Le chef de cet établissement, M. Kuskof, informa M. de Kotzebue que, peu de temps avant son arrivée à San-Francisco, un bâtiment de la compagnie russe était venu commercer sur la côte de la Californie, et que plusieurs hommes de son équipage ayant mis pied à terre, avaient été arrêtés et mis en prison par les Espagnols, pour avoir, dit-on, fait la contrebande. Le gouverneur; d'après les ordres exprès du vice-roi du Mexique, avait refusé à M. Kuskof de leur rendre la liberté; mais il offrit à M. de Kotzebue de les lui remettre, s'il voulait les emmener: malheureusement celui-ci, attendu la petitesse de son bâtiment, ne put prendre à bord que trois Russes et un Portugais, nommé Jean Elliot de Castro, qui s'était trouvé sur le

navire russe, en qualité de subrécargue, et qui avait aussi été emprisonné. Il fut, par la suite, très-utile à M. de Kotzebue, ayant résidé pendant quelque temps dans les îles Sandwich en qualité de médecin et favori du roi Tamaahmaah, qui lui avait même donné des terres dans l'île d'Owyhée.

Le *Rurick* quitta le port de San-Francisco le 1[er] novembre, pour se rendre aux îles Sandwich. Le 22 du même mois, il se trouva à la vue de l'île d'Owyhée. La côte nord-est de cette île est d'un aspect pittoresque, mais non pas agréable. Le sol s'élève graduellement, et finit par se perdre dans les nuages. Cette partie de l'île paraît stérile, quoiqu'elle soit d'ailleurs populeuse. Un calme plat l'ayant surpris, le *Rurick* fut accosté par un canot dont l'équipage reconnut M. Elliot. A sa prière, un des Indiens qui avait servi comme matelot sur un navire américain, et qui parlait un peu anglais, consentit à rester à bord du *Rurick*, pour servir de pilote; mais lorsqu'il apprit que ce bâtiment était russe, il manifesta une vive inquiétude. M. Elliot lui en ayant demandé la cause, il lui apprit qu'environ cinq mois auparavant, deux autres navires russes appartenans à la compa-

gnie américaine (l'*Eléménia* et la *Découverte*), s'étaient arrêtés à l'île d'Owyhée, et avaient eu, avec les indigènes, une dispute dans laquelle, suivant lui, le tort était du côté des Russes. En quittant les îles Sandwich, ils avaient menacé les habitans de revenir incessamment en force, pour se venger des mauvais traitemens qu'ils avaient éprouvés, et ils leur avaient de plus annoncé la prochaine arrivée d'un vaisseau de guerre de leur nation, qui, disaient-ils, venait avec des intentions hostiles. Se persuadant que le vaisseau à bord duquel il s'était imprudemment rendu, était le vaisseau de guerre annoncé, le pauvre Indien se crut perdu; et ce ne fut pas sans peine que M. de Kotzebue parvint à dissiper ses inquiétudes, en l'assurant qu'il venait uniquement pour réparer les torts que ses compatriotes avaient faits aux habitans d'Owyhée. Le lendemain, quelques canots étant venus reconnaître le *Rurick*, M. de Kotzebue en profita pour envoyer M. Elliot complimenter le roi Tamaahmaah, et l'informer qu'il désirait se ravitailler dans son île. M. Elliot ne tarda pas à revenir avec deux des principaux officiers du roi, tous les deux d'une taille athlé-

tique, vêtus de souquenilles noires, et la tête couverte d'un petit chapeau de paille. M. de Kotzebue apprit de lui qu'en effet le roi s'était attendu à une attaque de sa part, et que, pour la repousser, il avait assemblé environ quatre cents soldats, tous armés de mousquets. Rassuré par M. Elliot, sur les intentions des Russes, il fit dire à M. de Kotzebue qu'il le visiterait volontiers à bord de son navire, si ses sujets, qui n'étaient pas tout-à-fait revenus de leurs soupçons, ne l'en empêchaient pas; mais qu'il le priait de venir le voir, et qu'il avait donné ordre à l'un de ses chefs de rester à bord du vaisseau russe en ôtage, jusqu'au retour de M. de Kotzebue. En conséquence de cette invitation, M. de Kotzebue se fit conduire à terre. Il débarqua dans une petite baie, près d'un joli bois de palmiers qui ombrageait un certain nombre de petites cabanes en joncs. A droite on voyait, au milieu de quelques beaux bananiers, deux maisons bâties en pierre à l'européenne; à gauche, près du rivage, se trouvait sur une élévation artificielle, le Moraï ou temple du roi, entouré d'idoles colossales en bois. A l'extrémité de la vallée s'élevait la montagne de *Mouna*

Worocay, dont M. de Kotzebue estima l'élévation à environ dix-sept cents toises. Sa pente, qui est assez douce, est en partie cultivée et en partie couverte de bois, au milieu desquels s'élèvent des roches basaltiques qui rendent tout ce paysage extrêmement pittoresque. Un certain nombre d'Indiens armés de mousquets, étaient rangés en bataille sur le rivage. Le roi Tamaahmaah, accompagné de ses principaux officiers, vint au-devant de M. de Kotzebue, jusqu'au lieu du débarquement, et lui toucha amicalement la main. Il le conduisit ensuite à travers une foule de spectateurs attirés par la circonstance, mais d'ailleurs fort réservés, à son palais, construit en joncs à la manière du pays, et consistant en un seul appartement, ouvert de tous côtés pour mieux y laisser circuler l'air. Il possède plusieurs maisons bâties en pierre à l'européenne; mais il les trouve moins agréables que celles en jonc. Sa majesté était vêtue d'une chemise blanche, un pantalon bleu, une veste rouge, et une cravate de couleur; mais ce n'était là qu'une espèce de négligé, car elle a plusieurs uniformes brodés. Ses officiers étaient mis d'une manière encore plus sin-

gulière : les uns n'avaient qu'une souguenille noire, les autres portaient des vestes et des habits de différentes couleurs, qui paraissaient évidemment n'avoir pas été faits pour leur taille, et dans lesquels ils pouvaient à peine se mouvoir. Les sentinelles placées à la porte n'avaient d'autres vêtemens qu'une ceinture, à laquelle étaient attachées une giberne et une paire de pistolets; elles étaient de plus armées de fusils. Tamaahmaah fit servir du vin aux officiers russes, et but lui-même à leur santé. M. de Kotzebue l'informa ensuite quel était son but en venant à Owyhée. Un jeune homme blanc, nommé Cook, établi dans l'île depuis quelques années, leur servit d'interprète. Tamaahmaah le chargea de faire à M. de Kotzebue la réponse suivante : « J'apprends que tu commandes un vaisseau de guerre, que tu as entrepris un voyage du même genre que Cook et Vancouver, et que tu ne fais pas le commerce : mon intention est donc de te pourvoir gratis de tous les objets que mon île produit; ceci c'est une affaire entendue, et nous n'en parlerons plus. Maintenant je te prie de me dire si c'est avec le consentement de leur maître

que lès sujets de ton empereur viennent m'inquiéter sur mes vieux jours. Depuis que Tamaahmaah est roi de ces îles, nul Européen n'y a reçu d'injure; j'en ai fait un asile pour toutes les nations, et j'ai généreusement approvisionné tous les bâtimens qui ont mouillé ici. Des Russes, nation avec laquelle je n'ai jamais eu aucun rapport, sont arrivés il y a quelque temps. Ils ont été bien accueillis, mais ils m'en ont mal récompensé, puisqu'ils ont exercé des hostilités contre mes sujets de l'île de Woahoo, et qu'ils nous ont menacés de revenir en force pour conquérir ces îles, ce qui pourtant n'arrivera jamais, tant que Tamaahmaah sera en vie. Un médecin russe nommé Scheffer, vint ici il y a quelques mois sous prétexte que l'empereur Alexandre l'avait chargé de recueillir des plantes dans mes îles. Comme j'ai entendu dire beaucoup de bien de l'empereur Alexandre, non-seulement j'ai permis à Scheffer de chercher des plantes, mais je lui ai même donné des terres, et je ne lui ai rien refusé de ce qu'il me demandait. Qu'est-il résulté de mon hospitalité? cet homme ingrat à détruit mes sanctuaires, et a passé ensuite dans l'île d'Atooi,

où il a excité le roi Tamary, mon vassal, à me faire la guerre. » M. de Kotzebue répondit au roi que la conduite répréhensible des Russes dans la circonstance actuelle, ne pouvait être imputée à l'empereur, qui n'autorisait jamais aucun acte illégal de la part de ses sujets; qu'à la vérité la vaste étendue de son empire ne permettait pas qu'il fût instruit à l'instant même des délits qui pouvaient s'y commettre; mais que dès qu'ils parvenaient à sa connaissance, ils étaient toujours punis d'après leur gravité. Tamaahmaah parut très-satisfait de l'assurance que lui donna M. de Kotzebue que l'empereur Alexandre n'avait jamais songé à conquérir ses îles, et il but à la santé de ce prince avec beaucoup de cordialité. Le roi soutint la conversation avec une vivacité peu ordinaire à son âge, et fit à M. de Kotzebue un grand nombre de questions relatives à la Russie. L'interprète éprouvait quelque difficulté à rendre ses expressions, parce qu'elles étaient particulières à la langue d'Owhyhée, et mêlées de beaucoup de traits de gaîté.

Après cet entretien, nos voyageurs en ayant obtenu la permission du roi, allèrent rendre visite à la reine Kahamanna, dont il

est question dans le voyage de Vancouver. La maison qu'habitait cette princesse était proprement bâtie, et l'intérieur en était très-propre. Ils la trouvèrent en société avec deux autres femmes du roi, et ils furent également bien reçus par toutes les trois. Ces dames étaient assises sur de jolies nattes, et soigneusement enveloppées dans une robe de très-belle étoffe du pays; leurs cheveux, enduits d'une substance gluante et blanchâtre, contrastaient assez singulièrement avec la couleur foncée de leur teint. Au moment où M. de Kotzebue entra, Kahamanna fumait. Après l'avoir fait asseoir, elle lui offrit sa pipe, et sur son refus elle la passa à sa voisine. Elle lui demanda ensuite des nouvelles du capitaine Vancouver, et parut très-affligée d'apprendre qu'il était mort. En quittant la reine, M. de Kotzebue se rendit auprès du fils du roi. L'interprète l'informa que comme successeur du trône, ce prince remplissait déjà quelques-unes des fonctions sacerdotales de son père, fonctions qui, imprimant un caractère sacré à celui qui en est revêtu, lui assurent que le trône ne lui sera pas disputé, et dont l'importance est telle que quiconque cherche à le voir pendant le jour, encourt la

peine capitale. Le prince actuel, depuis le moment qu'il les exerce, a pris le nom de Lio-Lio, c'est-à-dire chien des chiens. « Nous entrâmes, dit M. Kotzebue, dans une petite maison où nous trouvâmes Lio-Lio nonchalamment couché sur une natte à plat-ventre, et qui leva à peine la tête à notre arrivée. Près de lui étaient quelques soldats armés de mousquets, et chargés de veiller à sa sûreté, ainsi qu'un jeune homme de bonne mine qui chassait les mouches avec une touffe de plumes rouges, et que j'aurais plutôt pris pour le prince que l'autre. Lio-Lio, qui était d'une corpulence extrême, pouvait avoir à peu près vingt-deux ans. Il est réellement fâcheux que Tamaamaah qui a acquis une véritable gloire par la sagesse de son gouvernement, et jeté les fondemens de la civilisation de son peuple, n'ait pas un successeur digne de lui. Il serait très-avantageux pour le commerce et la navigation, que les îles Sandwich se civilisassent progressivement; et les Anglais qui ont pris ces îles sous leur protection, feront bien de veiller à ce qu'à la mort de Tamaahmaah, il soit remplacé de manière à éviter une révolution dans ces îles, parce qu'elle ne pourrait être

que préjudiciable aux intérêts des navigateurs qui fréquentent ces parages. (1) »

Après ces deux visites, nos voyageurs retournèrent auprès du roi, qui les conduisit à une jolie petite maison située près du Moraï, et où ils trouvèrent une table servie à l'européenne. Les mets consistaient en un porc rôti, des patates, des yams et des racines de taro cuites. Le roi et ses ministres assistèrent au repas, mais sans y prendre part, prétendant que ce jour-là il ne leur était pas permis de manger du cochon. Il est défendu, sous peine de mort, aux femmes d'être présentes aux repas des hommes; ce qui fait que chaque famille a, outre la maison d'habitation commune, deux autres bâtimens, dont l'un sert de réfectoire aux hommes, et l'autre aux femmes. Pendant le dîner, le roi parla beaucoup; il adressait d'abord la parole à M. de Kotzebue, et ensuite à ses ministres,

(1) Depuis le voyage de M. de Kotzebue, Tamaahmaah a payé le dernier tribut à la nature; et au passage du capitaine Freycinet par cette île (en 1819), les prétentions des différens chefs que Tamaahmaah était parvenu à soumettre, faisaient craindre des dissensions intestines.

qui riaient de bon cœur de ses plaisanteries. Il aime beaucoup le vin, mais il en usait modérément, tout en ayant soin que les verres de ses convives fussent pleins. Après le dîner, Tamaahmaah fit présenter à M. de Kotzebue, par un de ses ministres, une fraise de plumes artistement travaillée, qu'il avait portée lui-même dans différentes circonstances solennelles, et chargea son interprète de lui dire qu'il l'envoyait à l'empereur Alexandre, comme un témoignage de sa considération. En partant de la maison où le dîner avait eu lieu, le roi ordonna de bien traiter les hommes de l'équipage du *Rurick*, qui montaient la chaloupe du capitaine, et on les servit à peu près de la même manière que leurs officiers. Tamaahmaah se rendit ensuite à son Moraï; en y arrivant il embrassa une des idoles à laquelle étaient suspendues plusieurs offrandes de porc et de fruits, en disant aux Russes : « Voilà les dieux que j'adore; j'ignore, en agissant ainsi, si je fais bien ou mal, mais je suis la croyance de mes pères, qui ne saurait être mauvaise, puisqu'elle ne me prescrit rien de condamnable. » Après être resté seul pendant quelques instans dans le

Moraï, il retourna avec nos voyageurs dans la maison où il les avait d'abord reçus, et là se fit servir son dîner, consistant en poissons bouillis, yams, racines de taro, et un petit oiseau de la grosseur d'un moineau, lequel étant très-rare, est uniquement réservé pour la table du roi. Pendant tout le temps du repas, il se servit de ses doigts au lieu de fourchette et de cuiller, et ayant remarqué que M. de Kotzebue en était surpris, il lui dit : « C'est là l'usage de mon pays, je ne veux pas en changer. »

Après le dîner, le roi fit part à M. de Kotzebue de la quantité et de la nature des vivres qu'il devait recevoir, et lui dit qu'il le ferait accompagner par un serviteur de confiance, à l'île de Woahoo, où ils lui seraient délivrés. Pour lui témoigner sa reconnaissance, M. Kotzebue lui présenta, au nom de l'empereur, deux mortiers de fonte avec leurs affûts, sur lesquels étaient gravés le nom de *Rurick*; il lui donna en outre un quart de vin, sa provision de ce liquide paraissant finie. M. Chloris réussit à faire le portrait de Tamaahmaah d'une manière fort ressemblante, mais non pas sans beaucoup de peine, parce que sa majesté,

quoique ayant consenti à se laisser peindre, ne cessa pas pendant tout le temps que dura l'opération, de faire un grand nombre de contorsions et de grimaces. Enfin, à cinq heures du soir, M. de Kotzebue et ceux qui l'accompagnaient, prirent congé du roi pour retourner à bord du *Rurick*.

Favorisé par une brise agréable, qui s'élève toujours ici dans l'après-midi, M. de Kotzebue se dirigea vers Woahoo, où il arriva après deux jours de navigation, ayant éprouvé presque un jour entier de calme. M. de Kotzebue conseille aux navigateurs qui seraient dans le cas de faire le même trajet, de longer la côte, où les brises de terre et de mer se font le plus sentir, tandis qu'au large on éprouve toujours des calmes causés par l'île de Mauna-Boa. Woahoo est la plus fertile de toutes ces îles; aussi l'appelle-t-on le jardin des îles Sandwich. Les rochers aigus de sa partie sud-est, qui s'élèvent à 529 toises au-dessus du niveau de la mer, ne semblent pas d'abord justifier cette dénomination; mais après avoir doublé la colline du Diamant jaune, on commence à croire qu'elle peut n'avoir rien d'exagéré. Des vallées couvertes de bananiers et de palmiers,

au milieu desquels on distingue un grand nombre de cabanes, règnent tout le long de la côte. En arrière, le sol s'élève graduellement, et les collines sont couvertes de verdure : c'est la partie méridionale de l'île, qui se prolonge en ligne droite l'espace d'environ six lieues, sans aucun changement remarquable dans la disposition du sol. Toute la côte est environnée de récifs de corail, dont quelques-uns s'étendent à plusieurs centaines de toises en mer. C'est derrière ces récifs que la nature a formé le beau port de Hanarura, qui serait sans contredit le meilleur du monde entier, si l'entrée n'en était pas si peu profonde.

Sur le point d'y entrer, le *Rurick* fut obligé de mouiller pour attendre les canots qui devaient le remorquer. M. de Kotzebue descendit aussitôt à terre, afin d'aller saluer Karcimoku, gouverneur de l'île. En débarquant, il fut reçu par M. Young, Anglais, qui habite depuis vingt ans les îles Sandwich, et qui est un des principaux favoris du roi Tamaahmaah. M. Young le conduisit à une assez jolie maison, où ils virent arriver bientôt après le gouverneur Karcimoku, avec ses principaux officiers,

tous vêtus dans le costume du pays, c'est-à-dire avec un grand manteau blanc, fait d'une étoffe que l'on fabrique avec de l'écorce d'arbre, et jeté sur l'épaule droite, à la romaine; chacun d'eux avait une giberne et une paire de pistolets attachés autour de la ceinture. Ce costume séyait très-bien à la taille élevée et à l'air noble de Karcimoku. Il salua M. de Kotzebue à l'européenne, en lui serrant la main, et l'invita à s'asseoir. M. Young lui expliqua le but de sa visite, et chercha à dissiper l'inquiétude que lui avait inspirée l'apparition d'un vaisseau de guerre russe, en l'assurant que la conduite de Scheffer avait été entièrement contraire à la volonté de l'empereur de Russie, dont les intentions n'étaient nullement hostiles. Ces assurances parurent le tranquilliser. Il pria M. Young de dire à M. de Kotzebue que les dieux lui étaient témoins qu'il n'avait jamais fait le moindre tort aux Russes, mais que ceux-ci lui avaient rendu le mal pour le bien. Il promit d'ailleurs de lui fournir tout ce dont il avait besoin, et de lui envoyer des canots pour faire remorquer son bâtiment dans le port. En effet, le lendemain au point du jour, M. de

Kotzebue vit arriver huit canots montés chacun par seize à vingt rameurs, et commandés par M. Young. Ils travaillèrent avec tant d'ardeur, qu'en une demi-heure le *Rurick* se trouva dans le port de Hanarura, où il mouilla à une portée de fusil du rivage, en face du fort construit récemment par M. Young, d'après les ordres de Tamaahmaah.

Le surlendemain, M. de Kotzebue invita Karcimoku à venir dîner à bord du *Rurick*. Il s'y rendit accompagné de sa femme, de M. Young et de ses principaux officiers. Tous s'étaient parés de leur mieux, et la variété de leurs costumes donnait à cette réunion l'air d'une véritable mascarade. Les habitans de Woahoo attachent en général beaucoup de prix à posséder quelques vêtemens européens, et les marchands américains mettent à profit leur goût en cela, pour leur vendre chèrement de vieux habits depuis long-temps passés de mode; en sorte que l'un est habillé en matelot, un autre en quaker, un troisième en petit-maître, un quatrième en officier; et comme ils sont pour la plupart grands et bien bâtis, ils sont presque toujours très à l'étroit, et ont les

mouvemens tellement gênés, qu'ils ressemblent à des singes habillés. Les femmes, au contraire, ont conservé leur costume national ; un mouchoir de soie qu'elles portent autour du cou, est le seul vêtement étranger qu'elles aient adopté. M. de Kotzebue avait fait d'assez grands apprêts pour recevoir ses hôtes ; mais sa peine fut inutile, car aucun des indigènes ne voulut rien manger, parce que la viande qu'on leur servit n'avait pas été purifiée auparavant dans le Moraï, et qu'étant par conséquent impure, tous les mets qui avaient été cuits au même feu, l'étaient aussi. Ils consentirent cependant à manger du biscuit, du fromage et des fruits, et à boire du vin et de l'eau-de-vie, boissons qu'hommes et femmes aiment passionnément, et que, pour leur malheur, les marchands européens et américains leur fournissent en grande quantité. Pour dédommager ses hôtes du mauvais dîner qu'ils avaient fait, M. de Kotzebue leur fit divers présens, et ils se quittèrent très-satisfaits les uns des autres.

Les maisons du village de Hanarura sont pour la plupart bâties en joncs, ombragées de palmiers et de bananiers. Les Européens

qui s'y sont établis ont construit quelques maisons en pierre. Le fort qui sert d'habitation au gouverneur, n'est autre chose qu'une enceinte carrée entourée de murs de la hauteur de deux toises, et ayant des embrasures pour les canons. Comme les indigènes n'entendent pas grand'chose à la manœuvre du canon, le gouverneur a confié le commandement du fort à un Anglais nommé Beckley, qui a servi anciennement sur un vaisseau marchand : du reste, on ne permet l'entrée du fort à aucun Européen.

L'île de Woahoo produit des palmiers, des bananiers et des mûriers d'Inde (*broussonetia papyrifera*), qui fournissent aux indigènes des alimens et la matière première dont ils fabriquent leurs vêtemens. Sur les hauteurs croissent des acacias énormes, dont les habitans construisent leurs canots. La racine de taro (*arum esculentum*), broyée et réduite en bouillie, est la principale nourriture du peuple. On plante cette racine dans des étangs artificiels, de deux pieds de profondeur à peu près, et pourvus d'écluses, au moyen desquelles on fait entrer et sortir l'eau selon que la culture de la plante l'exige. Les étrangers établis dans l'île de Woahoo,

y ont introduit différentes plantes inconnues auparavant, telles que les melons, le riz, la vigne, le tabac, ainsi que des bœufs, des vaches, des chevaux, des ânes et des mulets, qui toutefois ne s'y sont pas encore beaucoup multipliés. Il n'en est pas de même des cochons et des chèvres, que l'on y trouve en grand nombre. Une des productions les plus importantes de l'île est le bois de sandal, qui est très-recherché par les Chinois, et dont la vente a mis le roi Tamaahmaah à même d'acheter des Européens des armes et des navires qui lui servent à faire le commerce et à transporter des vivres de Woahoo à Owyhée. Ses propres sujets n'étant pas assez au fait de la navigation, il attire à son service le plus d'Européens qu'il lui est possible, et les récompense libéralement.

Un Espagnol nommé Marini, établi depuis long-temps à Woahoo, donna à M. de Kotzebue les renseignemens suivans sur l'état social de Woahoo et d'Owyhée. La population est divisée en quatre castes : les princes, les nobles, la caste moyenne, qui est la plus nombreuse, et une quatrième caste qui est très-méprisée et peu nombreuse. Le roi est appelé *Hièri ei Moku*, chef ou seigneur

de l'île ou des îles; chaque prince est *Hieri Nuc*, grand-seigneur, et c'est le titre qu'on donne habituellement à Tamaahmaah, à Karcimoku et à Haulhaune (M. Young), quand on leur adresse la parole. Toutes les terres sont censées appartenir au seigneur de l'île, et les nobles ne les possèdent qu'à titre de fiefs héréditaires, mais inaliénables. Les laboureurs sont les fermiers ou les paysans des seigneurs féodaux et du roi; toutes les terres paient au roi un tribut. Les nobles peuvent traiter leurs paysans comme bon leur semble, mais ils n'ont pas le droit de les vendre, ni celui de les retenir à leur service contre leur gré. Les nobles qui ne possèdent point de terres se mettent volontairement au service des nobles riches; le roi en entretient un grand nombre, et ses rameurs, entre autres, appartiennent exclusivement à cette classe. Une femme noble qui épouse un homme d'une caste inférieure, perd son rang, et descend, ainsi que ses enfans, dans la caste de son mari.

L'usage voulait autrefois qu'à la mort du roi et des principaux chefs, on égorgeât plusieurs hommes de la dernière caste, et il existait même, entre des familles nobles et

des familles de la dernière caste, certains rapports héréditaires d'après lesquels, à la naissance de tel enfant de ces dernières familles, on savait d'avance quel était l'individu noble à la mort duquel il devait être sacrifié. Il paraît que les victimes étaient instruites de leur sort, sans en éprouver aucun effroi. Cet usage commence cependant à tomber en désuétude. A la mort de la mère de Kahamanna, la reine favorite et trois victimes s'offrirent volontairement pour être immolées sur son tombeau; mais le gouverneur Karcimoku ne voulut pas y consentir. Toutefois les sacrifices humains sont encore en usage dans les îles Sandwich, mais ils ne s'étendent plus qu'aux criminels.

Chaque chef a ses dieux particuliers, dont il place les statues, grossièrement sculptées en bois, dans son moraï. A de certaines époques il entre dans ce moraï pour y faire ses dévotions, et il y reste ordinairement un jour et deux nuits, qu'il emploie à offrir des sacrifices et à faire des prières. Un étranger obtient facilement la permission de visiter les moraïs; mais il est alors obligé d'y demeurer le temps voulu pour les indigènes. M. de Chamisso, qui eut la curiosité de savoir ce

qui en était, fut scandalisé du peu de décence et de recueillement qui s'y observe. Le peuple des dernières classes n'ayant point de moraïs ni d'idoles, adore différentes espèces d'animaux. Les habitans de toutes les classes sont extrêmement superstitieux, et les Européens qui ont des relations avec eux, loin de les éclairer, n'ont fait jusqu'ici qu'introduire parmi eux de nouveaux vices. On les accuse d'être très-enclins au vol. Il est vrai que lorsque par hasard ils se trouvent à bord d'un bâtiment, ils cherchent presque toujours à s'approprier quelques morceaux de fer, ou d'autres objets à leur convenance; mais les Européens établis au milieu d'eux, se louent beaucoup de leur honnêteté, et laissent même leurs maisons ouvertes, sans craindre qu'on leur dérobe la moindre chose.

La danse est le spectacle favori des habitans de Woahoo. Ils ont des danseurs et des danseuses de profession, qui vont d'une île à l'autre, et dansent pour de l'argent. Les hommes sont entièrement nus, et n'ont d'autres ornemens que des bracelets aux bras et aux jambes, faits de défenses de sangliers et de dents de chiens. Ils changent de pos-

Tome 9. Page 66



Danse de femmes dans les îles Sandwich.

ture avec beaucoup de facilité, et mettent en général beaucoup d'harmonie dans leurs mouvemens. Les femmes, pour la plupart jeunes, ont la tête et les épaules ornées de jolies guirlandes de fleurs, le cou de perles de verres, et le bas du corps couvert d'un joli *tappa* (espèce de natte); elles dansent ordinairement avec beaucoup de grâce : une espèce de tambour sert à marquer la mesure. Il y a un autre amusement que les naturels aiment aussi beaucoup; c'est un carrousel, où les combattans, qui doivent tous être de la caste noble, sont armés de lances. Ils se divisent en deux partis, qui s'attaquent et cherchent à faire des prisonniers. Quoiqu'ils ne se servent que de lances à pointe émoussée, ces luttes se terminent rarement sans quelques accidens graves. Autrefois la lance était la principale arme des habitans de Woahoo, ce qui fait qu'ils la manient encore avec beaucoup d'adresse; mais il est probable que maintenant qu'ils connaissent l'usage des armes à feu, ils finiront par oublier cet exercice.

Presque toutes les îles Sandwich sont aujourd'hui sous la domination de Tamaahmaah, qui les a conquises par les armes, et qui les maintient sous son obéissance, soit

par la terreur qu'inspire sa réputation personnelle de bravoure, soit par la supériorité des moyens qu'il a à sa disposition, supériorité qu'il doit aux Européens attachés à son service. Son successeur, ne possédant aucune de ses qualités, il est présumable qu'à sa mort, les chefs des différentes îles qu'il a soumises, voudront recouvrer leur indépendance, et que son fils ne conservera que l'île d'Owyhée. Quoi qu'il en soit, il est probable que de long-temps les îles Sandwich ne passeront sous une domination étrangère. Les Américains et les Anglais, qui trouvent un grand avantage à pouvoir s'y ravitailler, et y faire le commerce, sont directement intéressés à ce qu'elles ne deviennent pas la propriété exclusive d'une puissance maritime quelconque. D'ailleurs, quoique les indigènes ne soient pas encore aussi avancés dans l'art de la guerre que les Européens, on ne peut disconvenir qu'ils ne soient pleins de vigueur, nombreux, braves, et peu disposés à se soumettre à des étrangers (1). Les

(1) M. de Kotzebue paraît ne pas s'être rappelé, en écrivant ceci, de ce que dit à ce sujet la relation



missionnaires n'ont point encore pénétré jusque dans les îles Sandwich; mais quand même ils parviendraient à s'y introduire, il est peu probable qu'ils y obtinssent quelques succès, à moins que les mœurs de ce peuple sensuel n'éprouvassent un changement complet.

Les réparations dont le *Rurick* avait besoin, se trouvant terminées, et les approvisionnemens transportés à bord, M. de Kotzebue quitta l'île de Woahoo le 14 décembre, et se dirigea au midi, dans l'intention de reconnaître les deux îles découvertes en 1807 par la frégate la *Cornwallis*, dans sa route des îles Sandwich à Canton. Le 5 janvier, étant par les 9 deg. 27 min. 35 sec. de latit. nord, et les 190 deg. 11 min. 30 sec. de

---

anglaise de Vancouver. Le voici : « Le 25 février 1774, Tamaahmaah, assisté des principaux chefs de l'île, réunis à bord du sloop de S. M. Britannique *la Découverte*, dans la baie de Karakakooa, en présence de George Vancouver, commandant dudit sloop, du lieutenant Pierre Paget, commandant l'allège armée de S. M. *le Chatham*, et des autres officiers de la *Découverte*, ont, après une mûre délibération, cédé l'île d'Owhyhée à S. M. Britannique, et se sont reconnus sujets de la Grande-Bretagne ».

longitude, il découvrit un groupe considérable d'îles disposées presque circulairement, et liées les unes aux autres par un récif de corail; il leur donna le nom de Romanzov. Il en visita plusieurs, et ses observations le convainquirent que toutes ces îles doivent leur existence à des agglomérations de corail, qui se sont formées sur des rochers recouverts d'eau, et qui se sont progressivement assez élevées pour rester à sec au moins une partie de l'année. Le sable charrié par la mer et des fragmens de corail et de coquillages de toute espèce, réduits en poussière, y auront ensuite formé insensiblement un terrain dans lequel les semences d'arbres et de plantes amenées par les vents ou par les flots de la mer, ont prospéré; les débris de ces végétaux auront de plus servi à exhausser le sol, et produit la terre noire et fertile que l'on y voit actuellement. Ce qu'il y a de certain, c'est que pour peu que l'on creuse la terre, on y trouve aussitôt des fragmens de corail.

Toutes ces îles sont couvertes d'une herbe très-abondante. L'arbre le plus commun que l'on y trouve est le *pandanus*, dont le fruit sert de principale nourriture aux habitans.

M. de Kotzebue y vit aussi quelques arbres à pain, et quelques cocotiers, mais en petit nombre. Les seuls quadrupèdes que l'on y connaisse sont des rats; aussi les naturels furent-ils très-surpris à la vue des chèvres et des cochons que M. de Kotzebue leur laissa.

Nous avons déjà dit que ces îles communiquent entre elles par un récif de corail à fleur d'eau, sur lequel même, lors du reflux, on peut se rendre à pied sec de l'une à l'autre. Elles sont de diverses grandeurs; mais les plus étendues sont les plus fertiles, apparemment parce qu'il y a plus long-temps qu'elles sont sorties du sein de la mer. Il est probable que dans la suite des temps, les récifs qui lient ces îles les unes aux autres, s'éleveront aussi au-dessus de l'eau, par l'agglomération successive du corail; et alors le tout formera une ceinture de terre avec un lac au milieu; enfin le travail des zoophytes qui produisent le corail, continuant toujours, ce lac se comblera également, et fera avec le reste une grande île. Mais combien de siècles ne faudra-t-il pas pour que cela ait lieu!

Plusieurs de ces îles sont habitées, mais leur population est très-peu considérable.

M. de Kotzebue s'arrêta pendant plusieurs jours dans la plus grande. Il réussit à entrer en communication avec les habitans, et apprit d'eux qu'elle s'appelait Otdia. Il les trouva en général doux, vifs et timides, quoique disposés à la gaîté; ils sont grands, bien faits, et ont les pieds et les mains singulièrement petits. Leur seule occupation est de construire leurs canots. Comme ils n'ont d'autres outils que des coquilles et des pierres tranchantes, ce travail est long et pénible; aussi mettaient-ils un grand prix à obtenir de nos voyageurs quelques morceaux de fer. Les femmes sont beaucoup plus modestes et plus réservées que celles des autres îles de la mer du Sud; ce sont elles qui fabriquent les voiles et les cordages des canots, avec les filamens de l'écorce du cocotier. M. de Kotzebue voulant laisser un témoignage de sa reconnaissance aux habitans de cette île, qui l'avaient reçu avec la plus grande hospitalité, fit labourer par ses matelots un certain espace de terrain, où l'on sema des melons, du maïs, des pois et différentes autres plantes. A force de signes, il parvint ensuite à faire comprendre à deux des chefs que ces graines produiraient des fruits bons

à manger, et qu'il désirait mettre ce terrain sous leur protection spéciale. Adoptant cette idée, ils attachèrent à la haie de clôture de ce petit jardin, des feuilles de pandanus entrelacées d'une manière particulière, pour indiquer qu'il était leur propriété. Ce ne fut pas sans regret que M. de Kotzebue quitta cette petite peuplade, qui, pendant plus de trois semaines qu'il séjourna au milieu d'elle, ne lui avait pas donné le moindre sujet de plainte, à l'exception de quelques petits vols qui furent sévèrement improuvés par les chefs.

Quelque chétifs que soient les canots de ces insulaires, il paraît cependant que leur navigation n'est pas aussi bornée qu'on serait porté à le croire. M. de Kotzebue ayant demandé à l'un de leurs chefs, tant par signes qu'en se servant de quelques mots de l'idiome du pays, dont il avait réussi à deviner la signification, s'il y avait d'autres îles dans le voisinage, celui-ci commença d'abord par tracer sur le sable un cercle destiné à représenter le groupe dont Otdia fait partie, en indiquant chaque île par une pierre plus ou moins grosse; puis il plaça à une certaine distance, au nord, au sud, à l'ouest et

à l'est, d'autres groupes pareils, en les nommant, et en indiquant par signes combien de journées il fallait pour s'y rendre. M. de Kotzebue suivit ses directions et les trouva assez exactes. Il visita successivement les différens groupes. Plusieurs des îles qu'il reconnut lui parurent plus fertiles et plus peuplées que celle d'Otdia. Leurs habitans sont tous de la même race et parlent le même langage; aussi le peu de mots que nos voyageurs avaient appris à Otdia, leur furent-ils fort utiles, et leur procurèrent-ils un accueil très-amical. Tous ces insulaires se nourrissent principalement de végétaux; la pêche leur fournit aussi quelques alimens, mais en petite quantité. Ils aiment beaucoup la parure, et s'ornent la tête de fleurs et de coquillages; quelques-uns sont tatoués, mais cet usage n'est pas général parmi eux. M. de Chamisso, le naturaliste de l'expédition, désirait être tatoué, et il demanda plusieurs fois aux indigènes de lui faire cette opération; mais ils ne voulurent jamais y consentir, d'où M. de Kotzebue conclut qu'ils y attachent quelque idée religieuse. Il ne put d'ailleurs découvrir chez eux aucune trace d'un culte rendu à une divinité quelconque.

Chaque île paraissait avoir un chef particulier, que les autres sauvages traitaient avec une sorte de respect, et auquel ils donnaient le titre de *tamon*. M. de Kotzebue fit la remarque que chaque tamon était accompagné d'un de ses sujets qui lui servait de trésorier, et qui prenait par conséquent soin de tous les présens qu'on lui faisait. Suivant toute apparence, ces îles n'ont jamais été reconnues par aucun navire européen ; l'étonnement que produisit la vue du *Rurick* sur les habitans, prouve que c'était le premier bâtiment qu'ils eussent vu.

M. de Kotzebue visita successivement différens autres groupes d'îles, situés tous sous les 8e et 9e deg. de latitude nord, et les 188e et 189e deg. de longitude. Dans l'une de ces îles, il trouva un sauvage tatoué d'une manière différente des autres, lequel lui fit comprendre qu'il n'appartenait pas à la peuplade qui l'habitait. Cet homme, qui se nommait Kadu, et qui paraissait doué de quelque intelligence, supplia M. de Kotzebue de l'emmener avec lui. M. de Kotzebue y consentit, espérant qu'il pourrait lui être utile pour ses communications avec les indigènes. Dès qu'il eut dit à Kadu



qu'il consentait à l'emmener, celui-ci déclara sa résolution à ses camarades, qui essayèrent en vain de l'en détourner. En peu de temps il apprit assez de russe pour pouvoir se faire entendre, et voici son histoire, à peu près telle qu'il la raconta lui-même. Il était né dans une des îles Carolines, distante au moins de quinze cents milles de celle d'Aur, où le *Rurick* l'avait trouvé. Un jour qu'il était allé à la pêche avec trois autres sauvages, une tempête violente les surprit, et les entraîna si loin de leur île, qu'il ne surent plus où ils étaient. Pendant plusieurs semaines ils errèrent de côté et d'autre sur la mer, se nourrissant des poissons qu'ils prenaient, mais souffrant beaucoup de la soif. Enfin ils furent jetés sur l'île d'Aur, dont les habitans furent sur le point de les massacrer, pour s'emparer de quelques ustensiles de fer qu'ils avaient dans leur canot. Heureusement le tamon ou chef de l'île survint, et les prit sous sa protection. Kadu était dans l'île d'Aur depuis environ quatre ans, lorsque M. de Kotzebue y aborda, et qu'il lui prit fantaisie de partir avec lui. Les indigènes de toutes les îles que le *Rurick* visita avant de quitter ces parages, cher-

chèrent à ébranler la résolution de Kadu, et à l'engager de rester avec eux; M. de Kotzebue lui-même lui représenta que s'il l'accompagnait, il aurait un voyage long et pénible à faire, et qu'il ne reverrait probablement jamais sa patrie. Pour toute réponse, Kadu l'embrassa étroitement, et jura qu'il ne l'abandonnerait de sa vie.

Vers le milieu du mois de mars, M. de Kotzebue quitta la mer du Sud, et se dirigea de nouveau sur Onalaska, avec l'intention d'explorer une seconde fois le détroit de Behring. Il y arriva vers la fin du mois d'avril, après une navigation très-périlleuse. La vue des montagnes d'Onalaska, et surtout celle de la Neige, frappa d'étonnement Kadu, qui de sa vie n'avait vu que des îles plates, couvertes d'une verdure perpétuelle. Le genre de vie des Aleutiens, et leurs demeures souterraines ne lui plurent guère; mais ce qui lui fit un sensible plaisir, ce fut de voir des bœufs, et d'apprendre que c'était la chair de ces énormes animaux qui servait de nourriture à l'équipage du *Rurick*. Il avait vu en route ouvrir un baril de viande salée, où il avait remarqué un morceau qu'il avait pris pour une côte d'homme; et dès-

lors il s'était persuadé, comme le lui avaient dit ses camarades, que les Russes mangeaient de la chair humaine, et qu'un jour ou l'autre il leur servirait de pâture.

Après s'être ravitaillé de nouveau, M. de Kotzebue se rendit d'abord à l'île Saint-Laurent, d'où il avait le dessin de pénétrer vers le nord, aussi loin que les glaces le lui permettraient. Toutefois, l'état de sa santé empira à un tel point, que son médecin lui ayant déclaré qu'il ne pouvait pas sans danger séjourner plus long-temps sous une latitude aussi élevée, il se vit obligé de renoncer à toute découverte ultérieure de ce côté, et de revenir immédiatement à Onalaska, dans le dessein de retourner de là en Europe. Telle était sa résolution, quand il fut reconnu que le *Rurick* ne pourrait pas faire ce trajet sans subir préalablement d'assez grandes réparations. Dans cet état de choses, M. de Kotzebue se détermina à faire voile pour Manille, dans l'île de Luçon, où il espérait trouver ce qui lui était nécessaire pour radouber son bâtiment; et afin d'utiliser son retour dans les mêmes parages, il se décida à visiter une seconde fois les îles Sandwich, pour y prendre des plantes et des animaux

domestiques, qu'il se proposait de laisser dans les différens groupes d'îles qu'il avait découverts, et qu'il a désignés sur la carte qu'il en a dressée, sous le nom de chaînes de Radach, et de Ralick. Kadu éprouva la plus vive joie de cette détermination, et du moment où il en fut informé, il s'occupa de faire une collection de clous, de vieux morceaux de fer, de pierres à aiguiser, en un mot de tous les objets qui pourraient être de quelque utilité à ses compatriotes.

Le 18 août 1817, le *Rurick* quitta Onalaska. Il ne lui arriva rien de remarquable jusqu'à l'île d'Owyhée. Le roi Tamaahmaah les reçut encore plus amicalement que la première fois; mais lorsque M. de Kotzebue lui demanda la permission de se rendre à Woahoo pour s'y procurer les approvisionnemens qui lui était nécessaires, le roi lui répondit que ce jour-là il ne pouvait traiter avec lui d'aucune affaire, parce que son fils avait eu la nuit précédente un songe de mauvaise augure. Toutefois, à force de sollicitations, M. de Kotzebue réussit à vaincre les scrupules de Tamaahmaah, et obtint la permission de partir le jour même pour Woahoo. Comme à son premier voyage,

le roi chargea un de ses officiers de l'accompagner et de porter ses ordres au gouverneur de Woahoo, afin qu'il accueillît bien les Russes. En se séparant de M. de Kotzebue, il lui dit : « Vous pouvez vous mettre en route, et emmener avec vous cet officier, qui aura soin de vous procurer tout ce dont vous avez besoin. Je ne demande rien pour les approvisionnemens qu'il vous fournira; mais si vous avez quelques morceaux de fer dont vous puissiez vous passer, je les recevrais avec reconnaissance. »

Le 1er octobre, au point du jour, le *Rurick* était devant l'île de Waohoo, et le soir il entra dans le port de Hananura, où il trouva huit bâtimens à l'ancre, savoir : six sous pavillon américain, un appartenant à la compagnie russe d'Amérique, et un autre à Tamaahmaah. M. de Kotzebue se rendit aussitôt auprès du gouverneur Karcimoku, qui le reçut comme une ancienne connaissance, et fit tirer le canon du fort en son honneur. Karcimaku avait déjà reçu un message de la part de Tamaahmaah relativement au *Rurick*, et il avait en conséquence expédié les ordres nécessaires pour qu'il lui fût fourni tous les vivres dont il avait besoin.

Pendant le peu de temps que M. de Kotzebue séjourna dans l'île de Woahoo à ce second voyage, il eut occasion d'examiner en détail le grand moraï, situé près de Hananura. C'est un espace de terrain d'environ cinquante toises carrées, entouré d'un enclos de bambous, au milieu duquel se trouvent six petites chapelles placées en demi-cercle, et plusieurs statues grossièrement sculptées en bois, et représentant les divinités du lieu; des morceaux de lard à moitié pourris étaient suspendus au cou de la plupart de ces statues. Deux d'entre elles, placées en face l'une de l'autre, excitèrent surtout l'attention de M. de Kotzebue. La première représentait une femme, avançant la main gauche pour saisir des bananes suspendues à une perche placée à sa proximité; l'autre offrait l'effigie d'un homme qui tendait la main droite dans le même but; toutes deux avaient la bouche ouverte et garnie d'une rangée de dents humaines. Ce groupe avait quelque rapport avec Adam et Eve; malheureusement M. de Kotzebue ne put se faire comprendre des prêtres qui lui montraient tous ces objets, ni leur tirer aucune explication.

Après s'être de nouveau ravitaillé, et avoir pris à bord les animaux domestiques qu'il avait le projet de laisser dans les îles Radack, M. de Kotzebue quitta Woahoo, et se dirigea vers l'île d'Otdia, où il aborda le 30 octobre. Là comme à Owyhée et à Woahoo, il reçut l'accueil le plus amical de la part des chefs. Le retour de Kadu fut un grand événement pour tous les habitans de l'île. Le voyage qu'il venait de faire, les connaissances qu'il avait acquises, et le costume européen qu'il avait adopté, lui donnaient sur ses compatriotes une supériorité dont il savait fort bien se prévaloir; les insulaires ne pouvaient se lasser d'entendre ses merveilleux récits. M. de Kotzebue apprit avec peine que les rats avaient presque entièrement détruit les graines qu'ils avaient semées l'année précédente. Afin de prévenir le retour d'un semblable accident, M. de Kotzebue laissa dans l'île plusieurs chats qui auront sans doute diminué le grand nombre des rats. Lui et ses compagnons de voyage enseignèrent aussi aux insulaires la manière d'apprêter les patates, yams, taros, etc., qu'ils semèrent, et leur firent comprendre comment il fallait en soigner la culture. En

multipliant ainsi ces différentes racines, M. de Kotzebue avait pour but d'augmenter la prospérité de ces îles, de faire cesser la coutume barbare où sont les habitans de ne laisser vivre dans chaque famille que trois enfans, et de rendre moins fréquentes les guerres, occasionnées ordinairement par le manque de moyens de subsistance.

Au moment où M. de Kotzebue allait quitter l'île d'Otdia, Kadu vint lui déclarer qu'il renonçait au projet de l'accompagner en Europe, et qu'il voulait rester au milieu de ses compatriotes. Quoique assez contrarié de cette résolution, M. de Kotzebue ne chercha point à la combattre, et tâcha de la rendre utile aux habitans de ces îles, en confiant à Kadu le soin des animaux domestiques qu'il y laissa, ainsi que celui des plantations qu'il y avait faites. Comme il était à craindre que les présens dont tout l'équipage du *Rurick* combla Kadu, n'excitassent la cupidité des autres insulaires, et qu'ils ne se fussent réunis pour l'en dépouiller, M. de Kotzebue eut l'idée de leur adresser à cet égard une sérieuse exhortation. Il fit donc assembler tous les habitans d'Otdia, et chargea Kadu de leur parler ainsi en son nom : « Le grand

chef des chefs du pays de Russie ordonne que Kadu reste à Otdia pour avoir soin des plantes et des animaux que les Russes y laissent. Il défend à tous les habitans de lui faire le moindre mal, et veut qu'ils l'aident à cultiver le pays. Au bout de dix mois il arrivera un grand vaisseau de Russie à Otdia, qui apportera à ses habitans une grande quantité de fer et de beaucoup d'autres objets; alors ceux qui auraient enlevé quelque chose à Kadu seront punis de mort. » Pour donner encore plus de poids à cette menace, M. de Kotzebue fit tirer deux coups de canon, et lancer une fusée volante, qui remplit de terreur les insulaires; aussi promirent-ils de se conformer en tout aux ordres du grand chef du pays de Russie. Le lendemain M. de Kotzebue fit lever l'ancre, et prit congé de ces bons insulaires, qui le sollicitèrent vivement de revenir bientôt les revoir.

Nous placerons ici quelques observations générales sur les divers groupes d'îles découverts dans ces parages par M. de Kotzebue, et auxquels il donne le nom d'îles Radack. Nous avons déjà dit que les îles qui composent ces groupes sont disposées à peu

près en cercle, et liées les unes aux autres par un récif de corail à fleur d'eau. Elles forment ainsi l'enceinte d'un bassin, dont la profondeur varie de vingt-deux à trente-deux brasses. Ce récif est interrompu en plusieurs endroits, et quelques-uns des intervalles sont assez larges pour qu'un navire puisse y passer et entrer ainsi dans le bassin. Ces îles offrent toutes à peu près le même aspect, et ne diffèrent entre elles que par leur étendue. Elles sont basses et sans aucune élévation; en les voyant de la mer, on les croirait entièrement désertes; toutes les habitations sont placées sur la partie qui fait face au bassin.

L'arbre le plus utile qui croisse dans ces îles, est le pandanus commun des îles de la mer du Sud. Il prospère même dans le sable, et fertilise le sol par la grande quantité de feuilles qu'il produit et qui se détachent dans la saison de la pousse, pour faire place à d'autres. Son fruit, qui est conique et renferme un noyau, forme la principale nourriture des insulaires; ils le mangent vert, et de son suc ils font une espèce de confiture qui peut se conserver assez long-temps. Avec les feuilles du pandanus, les femmes

tressent des nattes de différentes finesses, qui servent à faire des tabliers, des voiles et des matelas.

Le cocotier, quoique beaucoup moins commun que le pandanus, est pourtant aussi fort utile aux habitans des îles Radack; ils en mangent le fruit, et font de son enveloppe des vases pour tenir de l'eau; avec les fibres de son écorce ils font aussi des cordages dont ils ont besoin pour leurs canots. L'arbre à pain est assez rare; cependant on en voit différentes variétés. Plusieurs autres plantes qui viennent spontanément, fournissent à ces insulaires des matériaux pour les étoffes qu'ils savent fabriquer, et des fleurs dont ils aiment beaucoup à s'orner la tête.

C'est la mer qui leur procure des bois de construction pour leurs canots, en jetant sur les récifs qui bordent leurs îles des troncs de sapin qui viennent du nord, des troncs de palmier et de bambou qui viennent des plages de la zone torride, et même des débris de vaisseaux européens naufragés, dans lesquels ils trouvent le fer qui leur manque absolument; ils n'ont d'autres instrumens pour fabriquer leurs canots que ceux qu'ils se font avec de vieux morceaux de fer.

Nous avons déjà dit que le seul quadrupède que l'on trouve dans les îles Radack, est le rat, que l'on mange dans quelques-unes d'elles. Il n'y existe qu'un petit nombre d'oiseaux, ce qui est cause sans doute que les habitans n'ont pas encore songé à en faire une ressource contre leurs besoins. Parmi les animaux qui servent à leur subsistance, il faut encore compter le poisson et diverses espèces de crustacées; il y a quelques coquillages qu'ils emploient comme instrumens tranchans. M. de Chamisso ne vit que deux espèces d'insectes, le *scolopendra morsitans* et le *scorpio australasiæ ;* la piqûre de ce dernier occasionne une petite enflure locale, mais qui n'a rien de dangereux.

Sans être ni très-grands ni très-robustes, les habitans des îles Radack sont bien faits, et paraissent atteindre à un âge assez avancé. Les hommes et les femmes arrangent avec soin leurs longs cheveux noirs, et les nouent sur le haut de la tête; les hommes laissent croître leur barbe, qui est assez longue, mais peu épaisse. Ils ont généralement les dents mauvaises, ce qu'il faut peut-être attribuer à l'habitude où ils sont de mâcher le fruit ligneux du pandanus. Ils se percent les

oreilles, et agrandissent les trous assez pour pouvoir y passer une feuille de pandanus roulée; ce rouleau a environ trois pouces de diamètre chez les hommes, et la moitié chez les femmes. Quelques personnes se percent aussi la partie supérieure de l'oreille pour y mettre des fleurs.

Les hommes se tatouent les épaules, la poitrine et le dos; le dessin est le même pour tous. Les chefs se tatouent en outre les côtés, les hanches, la nuque et les bras; les femmes n'ont de tatoué que les bras et les épaules. Il paraît que quelque idée religieuse est attachée à cette opération, puisqu'elle ne peut avoir lieu sans de certaines formalités. La personne qui veut se faire tatouer doit passer la nuit dans une maison que l'opérateur consacre par une invocation adressée à la divinité de l'île; si celle-ci approuve l'opération, elle le fait connaître au chef par un signe intelligible pour lui seul. Si ce signe n'a pas lieu, on remet la cérémonie à un autre jour. D'après la croyance commune, toute infraction à un ordre semblable serait suivie d'une inondation qui dévasterait l'île entière.

Rien de plus doux, de plus pacifique que les habitans des îles Radack. N'ayant jamais

vu d'Européens, ils parurent intimidés à la première vue des officiers russes; mais leurs chefs ne tardèrent pas à se rapprocher d'eux avec confiance, et bientôt ils se familiarisèrent tous, sans devenir cependant importuns. Quelque désir qu'ils eussent d'avoir des morceaux de fer, des clous, des couteaux, objets dont ils savent fort bien apprécier l'utilité, ils n'en demandaient jamais, et une ou deux fois seulement ils essayèrent d'en dérober. Les compagnons de M. de Kotzebue parcoururent seuls et sans armes plusieurs de ces îles, et passèrent même la nuit au milieu des indigènes, sans que ceux-ci cherchâssent à leur rien enlever. Ils leur apportaient des noix de coco et d'autres fruits, sans rien demander en retour, quoiqu'ils acceptassent avec reconnaissance les présens que leur faisaient leurs hôtes. Les femmes se conduisaient avec beaucoup de réserve, ne s'approchaient des Européens qu'accompagnées de leurs maris, et aucune d'elles ne voulut monter à bord du *Rurick*.

La faiblesse de la population, la jeunesse des plantations d'arbres, la simplicité extrême des mœurs des habitans, tout semble indiquer que ces îles ne sont habitées que

depuis un assez court espace de temps. Les vices qui dégradent les peuplades des îles des Amis, ainsi que d'autres îles de la Polynésie orientale, n'y ont pas encore pénétré, mais le fléau de la guerre y exerce tous ses ravages. Les indigènes parlèrent à M. de Kotzebue d'un chef qui avait soumis à main armée plusieurs groupes d'îles, et de combats qui avaient coûté la vie à une vingtaine d'individus.

Les habitans des îles Radack adorent un dieu invisible qu'ils nomment *Anis*, et qui, suivant eux, réside dans le ciel. Ils lui offrent en tribut des fruits, mais ils n'ont ni prêtres ni temple. Lorsqu'ils se mettent en route pour une expédition de guerre, ou pour quelque autre entreprise importante, tout le peuple s'assemble, et l'un des assistans élève en l'air les fruits offerts en sacrifice à la divinité, en prononçant quelques paroles que toute l'assemblée répète. Chaque père de famille, lorsqu'il veut aller à la pêche, s'acquitte auparavant d'une cérémonie pareille, au milieu de sa famille. Les mariages de ces insulaires, leurs cérémonies funèbres, et leurs fêtes en général, semblent n'avoir rien de commun avec la religion. M. de

Kotzebue et ses compagnons de voyage n'ont jamais pu découvrir s'ils ont quelque idée d'une vie future.

Les chefs exercent un pouvoir absolu sur les propriétés de leurs sujets ; il paraît exister parmi eux une sorte de hiérarchie. Quelques-uns se distinguent des autres par des colliers faits de feuilles de pandanus. La dignité de chef passe du frère aîné aux frères puînés ; et à leur défaut, elle revient au fils aîné du frère aîné.

Lorsque les habitans des différens groupes d'îles se font la guerre, les combats ont toujours lieu sur le rivage. Ils s'attaquent de loin avec des frondes, armes qu'ils ne manient pas très-adroitement, et avec des javelots pointus aux deux bouts. De près, ils combattent avec des lances longues de cinq pieds, et armées à l'extrémité de dents de goulus de mer. Pendant la bataille, les femmes se tiennent derrière les combattans, lancent des pierres sur l'ennemi, et battent du tambour. Les chefs, soit qu'ils meurent en combattant ou de mort naturelle, sont enterrés dans l'intérieur de l'île, et on marque la place de leur tombeau par de grosses pierres; les cadavres de tous les autres insulaires,

hommes, femmes ou enfans, sont jetés à la mer sans aucune cérémonie. La polygamie est permise; cependant les femmes sont plutôt les compagnes de leurs maris que leurs sujettes; elles ne sont point tenues dans cet asservissement que l'on voit chez beaucoup de peuples sauvages, et ne sont pas non plus chargées exclusivement des travaux domestiques.

Le 4 novembre, le *Rurick* quitta l'île d'Otdia, pour se rendre aux îles Mariannes ou des Larrons. Le 25 du même mois, on aperçut la pointe septentrionale de l'île Guahon, l'une d'entre elles. Des coteaux couverts de la plus belle verdure, de superbes forêts d'où s'exhalaient des odeurs aromatiques que portait au loin la brise de terre, s'offrirent bientôt aux regards des navigateurs russes; mais ils ne virent aucun être humain, et ils furent d'abord portés à croire entièrement inhabitée cette île qui, à l'époque où Magellan découvrit le groupe auquel il donna le nom de Mariannes, renfermaient une population nombreuse et active. Sous la domination espagnole, la race indigène a été presque entièrement exterminée; et hors les établissemens espagnols,

tout est désert. Bientôt le *Rurick* fut accosté par un pilote que le gouverneur de Guahon lui envoya pour le conduire dans le port de la Calderona de Apra. Là, M. de Kotzebue trouva une lettre très-polie de la part du gouverneur, qui l'invitait à l'aller voir dans la ville d'Aganna, sa résidence ordinaire. En conséquence, M. de Kotzebue quitta le *Rurick*, accompagné des savans de son expédition, et débarqua au village de Massu, où il trouva un cheval (le seul qui existât dans l'île) pour lui, et des mulets pour ses compagnons. Les maisons de Massu le frappèrent, par la singularité de leur construction. Elles n'ont environ que dix pieds en carré, et reposent sur quatre piliers élevés à cinq pieds au-dessus du sol. Le toit, le plancher et les parois sont faits de cannes de bambou, assez éloignées les unes des autres pour pouvoir y passer la main; en sorte que la maison entière a l'air d'une cage à poulet, et offre partout un libre passage à l'air. Les habitans de Massu, ainsi que tous ceux de l'île de Guahon, sont chrétiens; très-peu d'entre eux descendent des colons que les Espagnols ont amenés du Mexique et des îles Philippines. Arrivé à

Aganna, M. de Kotzebue fut accueilli avec beaucoup de politesse par le gouverneur don Joseph Medinilla y Pineda, capitaine-général des îles Mariannes, et obtint de lui, sans difficulté, la permission de se ravitailler ; mais lui ayant adressé quelques questions sur la population des îles Mariannes, sur leurs productions, leur administration, etc., don Joseph, mystérieux comme le sont tous les gouverneurs espagnols, détourna la conversation, en parlant de choses indifférentes.

La maison du gouverneur, bâtie en pierre, et à deux étages, est commode et spacieuse. Du côté du nord elle a des fenêtres dont les carreaux sont de nacre au lieu de verre; au midi il n'y a point de fenêtre du tout. La ville d'Aganna, qu'on pourrait plutôt appeler un village, est située dans une belle plaine, entourée de bosquets de palmiers, et à quelques centaines de pas du rivage. Une petite rivière traverse la ville et fournit de l'eau aux habitans. Les maisons, au nombre d'environ deux cents, sont bâties en bambous, comme celles des villages, à l'exception de sept ou huit qui sont construites en pierre, ainsi que l'église ; celle-ci est

desservie par deux prêtres d'origine malaie. Il existe deux petits forts, placés l'un sur le rivage, l'autre sur une éminence en arrière de la ville, et qui étaient destinés, dans le principe, le premier à la défendre contre toute attaque du côté de la mer, et le second à tenir en respect les habitans en cas de révolte. Il paraît qu'aujourd'hui les Espagnols se croient à l'abri de tout danger quelconque, car les deux forts sont entièrement négligés et dépourvus de tout moyen de défense.

A l'exception de Guahon, toutes les îles Mariannes sont complétement désertes. Les Américains, qui font un grand commerce de pelleterie avec la Chine, avaient choisi, il y a quelque temps, les îles d'Ayrigan et de Saypan pour lieu de relâche; et afin d'être sûrs d'y trouver toujours des provisions, ils transportèrent plusieurs familles des îles Sandwich, auxquelles ils confièrent le soin de cultiver les terres, et l'éducation des animaux domestiques qu'ils y avaient amenés. Mais à peine le gouverneur espagnol de Guahon en eut-il été informé, qu'il y envoya des soldats pour enlever les colons et détruire les nouvelles plantations.

Lorsqu'au milieu du dix-septième siècle,

les Espagnols prirent possession de Guahon, la population de cette île, d'après leur propre témoignage, s'élevait à plus de quarante mille habitans; en moins de cinquante ans, elle se trouva réduite à environ un mille. Au commencement du dix-huitième siècle, les Espagnols y amenèrent quelques centaines de familles des îles Philippines, et peu à peu la population s'accrut de nouveau; aujourd'hui elle est d'environ cinq mille ames. Le sol de l'île étant très-fertile, les habitans trouvent aisément le moyen de satisfaire leurs besoins, qui se réduisent à très-peu de choses; savoir, du riz pour nourriture, du vin de coco pour boisson, du bétel et du tabac pour mâcher et fumer. Ils n'exercent d'ailleurs aucune espèce d'industrie.

Suivant les observations de M. de Kotzebue, le port de Calderona de Apra se trouve à 13 deg. 26 min. 41 sec. de latit. nord, et à 215 deg. 9 min. 54 sec. de longit. Le 29 novembre, le *Rurick* fit voile pour les Philippines. Le 12 décembre, il doubla la pointe septentrionale de l'île de Luçon; et le 15, il arriva à l'entrée de la baie de Manille, capitale de cette île. Un officier espagnol vint au-devant du *Rurick*, dans un grand canot

à vingt rames, pour s'informer à quelle nation il appartenait; il lui envoya ensuite un pilote pour l'entrer dans le port de Manille. M. de Kotzebue se rendit aussitôt auprès du gouverneur don Fernando Mariana Fulgeras, et obtint de lui la permission d'aller à Cavite, petit port situé à vingt et un milles de Manille, pour y faire faire au *Rurick* les réparations dont il avait besoin. Obligés de séjourner à Cavite pendant environ six semaines, M. de Kotzebue et les savans qui l'accompagnaient mirent ce temps à profit pour parcourir l'île, et y faire différentes observations dont voici le résumé.

L'île de Luçon est très-montagneuse, mais les montagnes ne dépassent guère la région des forêts. Elle renferme trois volcans, celui d'Aringuay, au nord de l'île; celui de Taal, distant d'une journée de marche de la ville de Manille, et celui de Mayon, le plus élevé des trois. Partout on trouve des substances volcaniques en grande quantité. Cependant les montagnes de l'île ne sont pas toutes volcaniques, car plusieurs d'entre elles renferment des mines d'or, de fer et de cuivre.

Le volcan de Taal s'élève sur un îlot situé au milieu du lac de Bongborig, lequel a en-

viron douze lieues de circonférence, et se décharge dans la mer de la Chine par un canal assez étroit. Ses eaux sont un peu saumâtres, mais cependant potables. Lorsque des étrangers s'embarquent sur ce lac pour aller visiter le volcan, les indigènes leur recommandent sérieusement de garder le silence, et de ne point irriter le génie du lieu par des propos inconsidérés; ils prétendent que la présence des Espagnols excite sa mauvaise humeur. Tout l'îlot n'est autre chose qu'un amas de cendres et de scories, mais on n'y voit point de lave. Ses bords sont couverts d'une herbe peu abondante; il faut environ un quart d'heure pour grimper jusqu'à l'orifice du cratère, d'où l'on peut voir l'intérieur du volcan. Les deux tiers du fond sont à peu près recouverts d'une mare jaunâtre, dont le niveau paraît être le même que celui du lac; et sur le bord de laquelle s'élèvent plusieurs petites éminences qui exhalent une odeur sulfureuse. Une des parois intérieures du cratère semble plus accessible que les autres; nos voyageurs essayèrent d'y descendre, mais arrivés aux deux tiers du chemin, ils furent arrêtés par un talus à peu près vertical qu'ils ne pu-

rent franchir; ils y trouvèrent le sol couvert de sel cristallisé.

La plus forte éruption de ce volcan, dont on ait conservé la mémoire, eut lieu en 1754. Elle commença au mois d'août, et dura jusque vers le milieu de décembre, avec une violence toujours croissante. Plusieurs villages furent complétement détruits, soit par les tremblemens de terre qui suivirent l'éruption, soit par les matières que vomit le volcan; la terre se fendit en plusieurs endroits, et des cratères s'ouvrirent au fond même du lac, et en firent bouillonner les eaux. Depuis cette époque, plusieurs autres éruptions ont eu lieu, mais elles ont été moins fortes.

Les îles Philippines, dont Luçon est la principale, sont habitées par quatre nations différentes : les Espagnols qui les ont conquises et qui en sont restés les maîtres, les Chinois qui y sont établis comme marchands, les Papuas, race indigène, qui vivent dans l'intérieur des terres, et les Malais qui occupent les côtes. Les Espagnols sont peu nombreux. Les Chinois, qu'on appelle *Jangalises*, c'est-à-dire marchands ambulans, n'ont point d'établissemens fixes; ce qui fait

que leur nombre varie d'une année à l'autre. Ils ont été tour à tour tolérés, persécutés, ou en révolte contre les Espagnols. Quelques-uns d'entre eux se font baptiser, afin de s'assurer la protection du gouvernement. Quand ils quittent l'île après s'y être enrichis, ils renvoient à l'archevêque la croix et le vêtement blanc de néophyte qu'ils ont reçus de lui, en le priant de les remettre à quelqu'un de leurs compatriotes. Les Papuas, propriétaires primitifs du sol, et que les Espagnols appellent Aetos ou Nigritos, sont entièrement sauvages. Ils n'ont point d'habitations fixes, et ne connaissent pas l'agriculture; ils errent dans les montagnes, se nourrissant de fruits sauvages, de miel, et du produit de leur chasse : on a reconnu qu'il est impossible de leur faire changer leur genre de vie. Ceux-là même d'entre eux qui ont été élevés par les Espagnols dès leur enfance, et instruits dans le christianisme, abandonnent leurs maîtres dès qu'ils en trouvent l'occasion, et fuient dans les forêts pour rejoindre leurs tribus. Ils passent pour être d'un caractère assez doux, mais ils détestent les Espagnols, et évitent soigneusement toute communication avec eux.

Les Malais des Philippines, auxquels les Espagnols donnent le nom d'*Indios* ou d'Indiens, appartiennent à différentes tribus, et sont originaires des îles de Bornéo et de Magindanar. Quelques-unes de leurs tribus vivent dans l'intérieur des terres, et ont conservé leur indépendance. Ceux qui habitent les côtes sont chrétiens, et sujets de la couronne d'Espagne : les uns et les autres sont d'un caractère doux, paisible et enjoué; ils ont bien plus de rapport avec les habitans des îles de la mer du Sud, qu'avec les véritables Malais.

La population de la ville de Manille est estimée à neuf mille habitans, sans compter le clergé, la garnison, les Espagnols et les Chinois, dont le nombre s'élève de quatre à six mille ames. Manille est la ville la plus considérable des îles Philippines. Les Espagnols habitent le quartier fortifié sur la gauche de la rivière; les faubourgs des Chinois s'étendent sur la rive droite. Les rues sont régulières, et les maisons, toutes à un seul étage, sont bâties solidement, et entourées de galeries dont les fenêtres sont garnies de carreaux de coquillages transparens, au lieu de verre. Les principaux édifices de la ville

sont les églises et les couvens; on a donné à leurs murs une épaisseur extraordinaire, afin qu'ils puissent résister aux secousses des tremblemens de terre. Quelques églises possèdent de beaux tableaux, et leurs autels sont décorés de statues de bois, sculptées par les Malais, lesquelles ne sont pas sans mérite sous le rapport du travail.

Il existe à Manille des missions pour la Chine et pour le Japon; mais on chercherait en vain, dans ces établissemens, quelques renseignemens sur ces deux pays; car les supérieurs ne connaissent ni la langue ni la littérature des peuples chez lesquels ils envoient des missionnaires.

Les Espagnols qui habitent Manille y étalent un grand luxe d'équipage et de table. Le but pour lequel ils viennent dans ce pays étant de s'enrichir, ils font tous le commerce. Les principaux articles que l'on exporte maintenant de Manille en Europe, sont du sucre et de l'indigo; le Mexique en tire du coton et des étoffes fabriquées dans le pays; les Chinois viennent y chercher du *trépang*, espèce de poisson de mer, salé et fumé, et des nids d'oiseaux.

Les îles Philippines pourraient fournir au

commerce plusieurs autres productions dont on n'a point tiré parti jusqu'à présent, telles que du café et du cacao, qui sont d'une excellente qualité, mais qu'on ne cultive que pour la consommation intérieure; du sagou et de la cannelle qui, dit-on, vient sans culture dans les forêts. En général ces îles, si elles étaient mieux administrées, pourraient amplement dédommager la couronne d'Espagne de la perte de ses colonies d'Amérique.

Les Indiens ou Malais de l'île de Luçon sont propriétaires et libres, et traités comme tels par les Espagnols. Tous les forts bâtis sur les côtes pour défendre l'île contre les attaques des Mores, sont occupés par eux. Il y avait autrefois parmi eux des familles nobles et privilégiées; mais elles ont perdu leurs immunités; et actuellement chaque district et chaque village choisit son chef, lequel est confirmé par le gouverneur espagnol. Suivant la loi, toute autorité civile appartient à ces *governadillos capitanos*, auxquels les Espagnols donnent le titre de don; mais ce sont les moines qui possèdent réellement les richesses, la considération et le pouvoir.

Les impôts directs sont peu considérables, mais le gouvernement retire un grand revenu de la vente du tabac, dont il s'est réservé la culture et le monopole. Hommes, femmes et enfans ayant tous l'habitude de fumer constamment, la consommation de tabac est énorme; le bénéfice annuel qui en résulte pour le fisc s'élève à trois cent mille piastres pour la seule île de Luçon. La vente du rhum que l'on tire des fleurs du palmier, est aussi entre les mains de la couronne, et lui rend annuellement cent mille piastres.

Le riz est la principale nourriture du bas-peuple. Plusieurs arbres, tels que le mango, l'arbre à pain, etc., portent des fruits d'une excellente qualité. L'écorce d'une espèce de palmier appelé *palma de cabello negro*, sert aux indigènes à faire des cordes et des cables, et les fibres de l'écorce d'une espèce de pisang leur fournissent des matériaux pour tisser des étoffes très-fines. Leurs maisons sont construites de bambous et de joncs épineux qui croissent partout en grande abondance. Sous tous les rapports, la nature a traité très-libéralement les îles Philippines; et si jamais le gouvernement espagnol accorde à cette colonie toute l'attention qu'elle

mérite, elle pourra lui devenir d'une grande importance.

M. de Kotzebue quitta Manille le 28 janvier 1818; et après avoir successivement touché au Cap-de-Bonne-Espérance, à Portsmouth et à Révél, le *Rurick* mouilla dans la Néva le 3 août de la même année.

CHAPITRE II.

M. Corney. — Ile de la Chèvre. — Solédada.— Complot. — Fort Saint-George. — Tribu des Chenouks. — Nouvelle-Archangel. — Monterey. — Bodéga. — Tyroa. — Tamaahmaah. — Le capitaine Jennings. — Meurtre commis par des Indiens. — Prêtre d'Owyhée. — Chasse de la loutre. — Rocher du Vaisseau. — Onalaska. — Costumes, etc. — Incendie. — Rivière de la Colombia. — Chenouks, etc., etc.

L'AUTEUR de la relation qu'on va lire, d'un voyage aux îles Sandwich, et à l'embouchure de la rivière de Colombia, est M. Pierre Corney, capitaine en second de la goëlette la *Colombia,* de Londres. M. Corney a mis à profit son séjour dans le grand Océan, pour recueillir sur ces régions éloignées une foule de détails qui prouvent de sa part un esprit juste et observateur. Il raconte ce qu'il a vu avec toute la simplicité d'un homme de son état, mais de manière à intéresser.

Pour ce qui est de l'utilité dont peut être sa relation, elle est évidente, parce qu'il n'est personne un peu versé dans les matières d'économie politique, qui ne sente l'importance du commerce de fourrures à la côte nord-ouest de l'Amérique, et de celui que différentes nations des deux hémisphères font tant avec la Chine qu'avec quelques-unes des îles de la mer du Sud.

« Après avoir fait plusieurs voyages aux Antilles, dit M. Corney, dont nous suivrons la propre narration, je revins au mois d'août 1813 à Londres, où, peu après, je m'embarquai sur la goëlette la *Colombia*, qui était destinée à commercer sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et avec la Chine. Cette goëlette, de construction américaine, était commandée par le capitaine Robson, dont je fus nommé second; elle était du port de 185 tonneaux; elle avait 25 hommes d'équipage, officiers compris, et était armée de dix pièces de neuf.

» A la fin de septembre nous descendîmes la Tamise jusqu'à Gravesend, où nous mouillâmes pour compléter nos approvisionnemens de bois et d'eau; et le 26 novembre 1813, nous mîmes à la voile en même temps

que la flotte destinée pour le Brésil, sous l'escorte du vaisseau le *Laurier*, capitaine Proby.

» Le 24 janvier, nous passâmes la ligne par les 24e degrés de longitude ouest, pendant un violent orage. Un fort courant du nord nous poussa le 31 à la vue des côtes du Brésil. Nous parlâmes à plusieurs catimarans, espèce de radeaux composés de quatre ou cinq troncs d'arbres solidement attachés ensemble, et gréés en lougres. Ces radeaux sont montés par quatre ou cinq nègres, et servent à la pêche et au cabotage sur les côtes du Brésil. Le 9 février, nous vîmes le cap Frio, étant par 23 deg. 41 min. de latitude sud, et 41 deg. 45 min. de longitude ouest. Le 10, nous jetâmes l'ancre devant Rio-Janeiro. Comme la saison favorable pour doubler le cap Horn était déjà fort avancée, nous nous hâtâmes de renouveler nos approvisionnemens de bois et d'eau. Le 19 février, nous partîmes de Rio avec l'intention de relâcher aux îles Falkland, pour nous réparer avant de doubler le cap Horn. Le 14 mars, nous découvrîmes les îles Falkland, que nous laissâmes à l'ouest. En longeant la côte, nous remarquâmes une

grande quantité de bétail et de chevaux. Vers onze heures du matin, nous doublâmes le cap Saint-Vincent. Une forte brise du sud-ouest nous mena, à 3 heures après midi, entre l'île du Pingoin et l'île de la Chèvre. Nous y jetâmes l'ancre, et je descendis peu après, avec quelques hommes de l'équipage, dans l'île de la Chèvre, où nous tirâmes beaucoup de canards et autres oiseaux que l'on y trouve en grande quantité, ainsi que des veaux marins. Le lendemain, le capitaine Robson alla à terre pour visiter une ville qui, du vaisseau, nous paraissait inhabitée. Le soir, il revint avec une ample provision de canards et d'oies. Il paraît que la ville en question avait été abandonnée en 1811 par les Espagnols, qui désignent l'île où elle est bâtie sous le nom de *Solédada*. Nous y trouvâmes en abondance du bétail, des chevaux, des canards, des oies, etc., ainsi que quelques choux et quelques céleris dans les jardins; mais les mauvaises herbes avaient presque tout étouffé. Nous nétoyâmes une portion de terrain pour y semer des graines de différentes espèces. Ayant fini, le 27 mars 1814, de remettre nos agrès en bon état, nous fîmes notre provision d'eau, de bœufs, d'oies, etc.,

et nous appareillâmes par un fort vent de sud-ouest. Tout l'équipage était en bonne santé, à l'exception de notre chirurgien, qui était malade depuis notre départ de Rio-Janeiro.

» Le cap St.-Vincent et le cap Pembroke sont situés l'un et l'autre à l'entrée de Berkley's-Sound, dont je viens de parler, le premier par les 51 degrés 26 minutes de latitude sud, et les 60 degrés 19 minutes de longitude ouest; le second, par les 51 degrés 56 minutes de latitude sud, et les 60 degrés 19 minutes de longitude ouest. Le détroit a environ neuf milles de longueur, et trois milles de largeur vers le milieu. Il faut avoir soin de se tenir à une bonne distance du cap Saint-Vincent, à cause des récifs qui s'avancent jusqu'à un mille en mer. Je conseille à ceux qui seraient dans le cas de doubler le cap Horn, de relâcher dans ces parages plutôt qu'à Rio-Janeiro. Nous éprouvâmes un très-gros temps pendant que nous doublions le cap. Souvent il n'était pas possible d'avoir sur le pont plus de six ou huit hommes à la fois, encore étaient-ils plus occupés à se tenir que de la manœuvre, à cause de la violence des vagues qui venaient à chaque ins-

tant fondre sur notre bâtiment. Le 14 avril, une lame enleva notre dunette, emporta notre vergue de misène, déchira toutes nos voiles, et remplit la chambre du capitaine; nous eûmes quatre pieds d'eau dans la cale. Vers le 18 avril, nous doublâmes le cap Horn, et nous fîmes route avec le bon vent de sud-ouest, en longeant la côte dans la direction du nord. Le 26 mai, nous perdîmes notre chirurgien, dont le corps fut jeté à la mer, avec les cérémonies d'usage. Nous avions repassé la ligne le 22 mai, par 109 degrés 14 minutes de longitude ouest, par un beau temps et une forte brise d'est-sud-est. Rien d'important n'arriva jusqu'au 22 juin, qu'un jeune matelot, nommé Thomas Smoke, vint nous révéler un complot formé par quatre hommes de l'équipage. Leur projet était de se lever à minuit, pendant que je serais de quart, de me jeter à la mer, de tuer le capitaine qui était malade dans sa chambre, et d'égorger en même temps les autres officiers. Ils avaient demandé à Smoke s'il serait en état de conduire le bâtiment dans l'un des ports des colonies espagnoles; c'est cette confidence qui amena la découverte du complot. Nous fîmes

nos préparatifs en conséquence, et dans le plus grand secret. J'étais d'avis d'arrêter de suite les coupables; mais le capitaine préféra attendre jusqu'au lendemain matin. Tous les officiers furent armés, et on ouvrit une porte qui communiquait de l'entrepont à la chambre du capitaine. Le premier lieutenant fut désigné pour faire le quart de huit heures à minuit, tandis que nous nous tenions prêts tous à sauter sur le pont au premier signal. A minuit, mon tour de quart étant venu, j'y montai armé de trois pairs de pistolets. Je regardai d'abord autour de moi pour m'assurer que tout était en bon ordre, et je demandai ensuite si les hommes de quart allaient monter; on me répondit que oui. Peu après, l'un des mutins y vint et se mit à la barre; mais les autres ne parurent point, ce dont je fus assez aise, parce que j'étais bien décidé à tuer le premier qui se serait présenté. Au point du jour, nous les fîmes venir un à un, et nous les mîmes au fer.

» Le 29 juin, étant par les 39 deg. 14 min. de latitude nord, et les 134 degrés 39 min. de longitude ouest, nous passâmes devant le cap Orford, situé sur la côte de la Nouvelle-Albion. Le 6 juillet, nous découvrîmes

le cap Désappointment, à l'extrémité septentrionale de la rivière de Colombia, étant par les 46 deg. 19 minutes de latitude nord, et 123 degrés de longitude occidentale. Nous serrâmes la barre de près ; nous tirâmes un coup de canon, et nous virâmes de bord par six brasses et demie de fond, à environ un demi-mille des brisans. Le lendemain nous gouvernâmes sur terre. La marée étant forte et nous portant rapidement sur la barre, j'allai à l'avant du bâtiment, pour chercher une passe. J'aperçus un canot indien venant à nous. Il ne tarda pas à nous accoster ; ceux qui le montaient nous parlèrent, mais nous ne pûmes pas les comprendre. Nous mîmes notre chaloupe à la mer. Je pris un des Indiens avec moi pour sonder en avant du bâtiment. En doublant le cap Désappointment, nous arrivâmes en vue d'un village indien, composé d'une cinquantaine de misérables huttes, et dont les habitans étaient occupés à mettre leurs canots à flot, afin de nous voir de plus près. A trois heures après midi, nous jetâmes l'ancre sous le cap Désappointment, dans Baker's-Bay, à environ un mille du village. Nous ne tardâmes pas à recevoir la visite d'une trentaine de canots, chargés

d'hommes, de femmes et d'enfans. Après avoir posé des sentinelles, nous hissâmes nos filets d'abordage, au grand étonnement des indigènes.

« Ils nous apportèrent bientôt une abondante provision d'excellent saumon, d'esturgeon, et de fruits de différentes espèces, tels que des fraises, des mûres, des framboises, etc.; nous leur donnâmes en échange des couteaux, des boutons, etc. Peu de temps après, nous vîmes arriver un très-grand canot, dans lequel nous remarquâmes deux Indiens magnifiquement habillés; c'étaient les fils du roi, Casakas et Selechel, qui nous firent comprendre, par signes, qu'il y avait un bâtiment à trois mâts au-delà de Village-Point. Peu après, nous vîmes paraître une chaloupe gréée en goëlette, qui descendait la rivière; vers sept heures elle jeta l'ancre entre nous et le rivage. Cette chaloupe était montée par des insulaires des îles Sandwich, et quelques employés de la compagnie anglaise du nord-ouest. Le lendemain matin nous levâmes l'ancre et nous remontâmes la rivière, où, après avoir passé devant deux villages indiens de la tribu des Chenouks, nous jetâmes l'ancre au-dessus de Village-

Point, à côté d'un bâtiment de la compagnie, nommé l'*Isaac Todd*, commandé par le capitaine Smith, qui vint à notre bord. Le gouverneur du fort Saint-George, M. Mac Tavish, y arriva un instant après, dans un grand canot d'écorce. Le capitaine Robson l'accompagna à son retour au fort. Le lendemain il revint à bord de la *Columbia*, avec un détachement, pour conduire nos mutins à terre, sous bonne escorte. Nous traversâmes ensuite la rivière, et nous vînmes jeter l'ancre sous le fort St.-George. Nous reçûmes chaque jour la visite de Comley, roi de la tribu des Chenouks, qui se faisait accompagner par ses femmes et sa famille. Nous reçûmes également celles des autres tribus des environs, qui nous apportèrent une grande quantité de saumons et d'esturgeons, ainsi que des peaux de loutres et de castors, que toutefois il ne nous était pas permis d'acheter. Dans cet intervalle, l'*Isaac Todd* ayant complété sa cargaison de fourrures pour la Chine, et étant prêt à prendre la mer, il descendit au-dessous de Village-Point.

» Après avoir réparé nos agrès, nous commençâmes à embarquer du fer en bar-

res, du rhum, de la poudre, des bales, etc., pour les établissemens russes de la côte nord-ouest. Ayant appris que plusieurs bâtimens américains se trouvaient dans ces parages, le capitaine Robson crut prudent d'augmenter notre artillerie de deux pièces de 6, d'une pièce de 4, et de quelques autres armes. Nous embarquâmes aussi trois insulaires des îles Sandwich, qui avaient été laissés dans l'endroit par le *Tonquin*, indépendamment de trois Canadiens, un vieillard qui avait long-temps servi dans la marine marchande russe, et un jeune garçon. Le 4 août, huit canots d'écorce appartenant à la compagnie du nord-ouest, et portant chacun sept hommes, mirent à la voile pour aller porter des provisions aux établissemens de l'intérieur. Trois de nos mutins firent partie de cette expédition; mais le quatrième, qui était forgeron, resta au fort Saint-George. Le 16, les deux bâtimens levèrent l'ancre, par une forte brise de nord-ouest. La mer était très-houleuse; et en passant la barre, la *Columbia* fut assaillie par une lame qui couvrit de sable tout le pont. L'*Isaac Todd* jeta l'ancre, mais nous fîmes force de voiles pour gagner le large à l'ouest. Le vent se tint constamment

du nord-ouest à l'ouest-nord-ouest. Le 26 août, un violent coup de vent fit consentir notre mât de beaupré et notre petit mât de hune. Le 29, nous vîmes l'île de la Reine-Charlotte. Le 2 septembre, nous passâmes devant la partie de la côte nommée, par les Russes, Nouvel-Archangel; et par les Anglais, Archipel du prince de Galles. Le soir, nous nous trouvâmes près de la baie des Iles, au nord de Norfolk-Sound. Le 5, nous entrâmes dans le Sund vers dix heures. Le vent étant tout-à-fait tombé, nous fîmes les signaux d'usage, et nous tirâmes plusieurs coups de canon. A onze heures nous fûmes abordés par un de ces canots de cuir appelés bodaries, et par un autre plus petit, de ceux connus sous le nom de bordarkis. Celui-ci retourna à terre, pour faire savoir au gouverneur qui nous étions; l'autre aida à nous remorquer. Parvenus à l'extrémité du Sund, nous passâmes au milieu d'un groupe d'îles, après quoi nous jetâmes l'ancre à la hauteur du fort russe, à peu de distance d'un superbe bâtiment américain qui avait à bord une riche cargaison de fourrures achetées sur la côte nord-ouest. Nous saluâmes le fort de treize coups de canon, et le capitaine Robson

alla faire une visite au gouverneur Baranoff. Le 13 septembre, d'après ce qui avait été convenu avec ce gouverneur, nous commençâmes à débarquer notre cargaison. Le 21, nous achevâmes toutes nos dispositions pour reprendre la mer.

» Le gouverneur Baranoff a l'habitude d'enivrer ceux qu'il retient à dîner. Dans ces jours de gala, il s'amuse à faire tirer des coups de canon auxquels les vaisseaux doivent répondre exactement, et nous avons souvent été obligés d'en tirer plus de cinquante dans un seul jour. Les Russes ont ici un très-beau fort bâti sur un rocher élevé, armé de soixante bouches à feu, et en état de résister aux attaques des Indiens, mais non pas à un bon vaisseau de ligne. Il y a, outre le fort, une petite ville qui se compose d'une soixantaine de maisons, d'une église et un chantier (1). Les habitans s'élèvent à une centaine de Russes, la plupart venus de la Sibérie, où ils avaient été envoyés en exil. On emploie un grand nombre d'Indiens de Kodiac et d'Onalaska, tant pour chasser la loutre que pour former les équipages des

(1) C'est la Nouvelle-Archangel.

vaisseaux. Les Russes louent aussi des bâtimens américains pour transporter des Indiens, avec leurs canots, dans la Californie, où les loutres sont en très-grande abondance; ils accordent à ces bâtimens une part dans la chasse, et leur donnent pour sûreté plusieurs ôtages des tribus environnantes; ils ne permettent à aucun canot d'approcher du fort sans y apporter un présent d'une assez grande valeur. Il y a, au haut du fort, une vigie, où se tient constamment un homme avec une lunette; et dès qu'un canot paraît, on envoie de suite une chaloupe canonnière à sa poursuite. La ville est entourée d'une forte palissade, et des gardes placées de distance en distance, veillent nuit et jour à sa sûreté. Chaque Russe a défriché un carré de terre pour y semer des navets, des pommes de terre, des carottes, etc. Par ce moyen, ils ont des légumes en abondance, et ne manquent jamais de poisson et d'huile de baleine, dont ils font une assez grande consommation. Le pays est très-abondant en bois, surtout en bois de pin. Les montagnes sont constamment couvertes de neiges, et cependant les pluies sont tellement fréquentes, que nous n'eûmes pas

six beaux jours pendant tout le temps que nous restâmes à la Nouvelle-Archangel. La population entière de l'établissement n'excède pas mille habitans. Les Russes s'allient aux naturels du pays, et trouvent presque toujours des femmes sages et laborieuses à Onalaska et dans l'île de Kodiac.

» Le 27 septembre, nous mîmes à la voile, et fîmes route de nouveau pour la rivière de Colombia. Il n'arriva rien de remarquable pendant cette traversée. A notre arrivée au fort St.-George, nous fûmes accueillis avec cordialité par la tribu des Chenouks; le roi Comley vint, comme la première fois, nous rendre visite. Dans la première quinzaine de novembre, nous prîmes une cargaison de fourrures pour la Chine, et d'autres marchandises pour les possessions espagnoles. Après avoir fait nos approvisionnemens, nous passâmes la dangereuse barre, et nous nous dirigeâmes au sud, vers Monterey. Le 23 novembre, nous longeâmes la côte de Californie; nous vîmes le port de sir Francis Drake et celui de San-Francisco; nous laissâmes les rochers Farlonc à environ un mille de distance; et, au point du jour,

nous découvrîmes la pointe septentrionale de la baie de Monterey. Le soir, le vent tomba, et nous jetâmes l'ancre. Le lendemain matin, nous profitâmes d'une brise qui s'éleva, pour nous rapprocher du rivage, et nous jetâmes de nouveau l'ancre à un quart de mille de l'observatoire du capitaine Vancouver, et à peu près à la même distance du fort. Je me rendis à terre pour pressentir les Espagnols sur ce que nous désirions. Ils m'accueillirent avec empressement, et une cinquantaine de cavaliers se rangèrent en bataille sur le rivage, pour me rendre les honneurs. Je demandai au gouverneur s'il était dans l'intention de nous rendre le salut que nous nous proposions de faire. Sur sa réponse affirmative, je retournai à bord, et je fis tirer onze coups de canon, auxquels le fort riposta par onze autres. Ayant fait savoir au gouverneur que nous désirions séjourner à Monterey, pour nous procurer des approvisionnemens destinés à l'établissement britannique sur la rivière de Colombia, le gouverneur répondit qu'il ne pouvait pas le permettre sans une autorisation expresse du vice-roi de Mexico. Il expédia en conséquence pour cette ville un courier

chargé d'y transmettre notre demande. En attendant la réponse, il nous fut permis de parcourir les environs de la ville. Elle est située dans une plaine charmante et d'une vaste étendue, à environ un demi-mille de la mer. Elle se compose d'une cinquantaine de maisons à un seul étage, disposées autour d'une place carrée, et elle est environnée d'un mur de pierre d'environ dix-huit pieds de haut. Au sud de la place se trouve l'église; à l'ouest, la maison du gouverneur; à l'est, celle du vice-gouverneur et les magasins du roi; au nord est la principale entrée, ainsi que le corps-de-garde et la prison; au milieu, il y a deux pièces de six. La plaine où s'élève Monterey est couverte de fermes, et de nombreux troupeaux de bétail paissent de tous côtés. La rivière de Carmel, au nord de la baie, fournit d'excellent saumon et d'autres poissons en abondance. Le fort est bâti sur une hauteur, à environ un mille de la ville, à l'ouest, précisément devant le seul endroit où l'on puisse débarquer. Il est entièrement à découvert du côté de la terre; mais du côté de la mer il a une bonne batterie de dix pièces de douze. Sur le rivage, près de l'observatoire du capitaine Vancouver, on

a placée une autre batterie de deux pièces de neuf, servie par une trentaine d'hommes. Le gouverneur et quelques autres sont Espagnols, et déjà d'un âge avancé : le reste des habitans est composé de créoles nés dans le pays; la population entière n'excède pas quatre cents individus. Les Indiens y sont tenus dans l'asservissement le plus tyrannique : on leur impose un travail très-pénible, et ils sont enchaînés deux à deux. A quatre milles de distance au sud, est la mission de Carmel; à douze milles environ au nord, se trouve celle de Santa-Cruz. La baie est abritée de l'est à l'ouest, mais elle est exposée aux vents du nord. Le pays est bien planté de chênes et de pins, mais l'eau y est peu abondante. On y voit beaucoup d'ours, de loups, de renards, de daims, de castors; en hiver, il y a une grande quantité d'oies et de canards. Un bœuf se vend quatre dollars (22 francs), et un mouton un dollar. Deux vaisseaux viennent chaque année chercher à Monterey du suif et des provisions pour l'établissement de la Californie. Le 16 décembre, la réponse arriva de Mexico. Elle portait en substance que l'on ne pouvait accorder la permission de séjourner dans le

pays; que nous pouvions débarquer les marchandises que nous avions apportées pour faire des échanges; que le gouverneur aviserait aux moyens de rassembler les approvisionnemens nécessaires pour l'époque de notre retour de Canton; que cependant, par faveur spéciale, on permettrait à notre tonnelier de rester dans le pays, pour surveiller la salaison des viandes. Il fallut bien nous soumettre à ces conditions, et nous nous mîmes aussitôt à débarquer nos marchandises, qui consistaient en fer, sucre, tabac, rhum, etc. Le 17, il nous déserta huit hommes, que, malgré toutes nos recherches, nous ne pûmes parvenir à retrouver. Le 21 décembre, nous partîmes de Monterey, et nous fîmes route pour Bodéga, établissement russe sur la côte de la Nouvelle-Albion, lequel est situé par les 38 degrés 21 min. de latitude nord, et où nous ne tardâmes pas à aborder. Le 24, nous aperçûmes sur le rivage un très-grand magasin qui était fermé, et dont nous cherchâmes en vain les propriétaires. Désirant cependant les voir, nous remontâmes une lagune, après quoi nous vîmes un nombre assez considérable d'Indiens réunis autour

d'un grand feu. Nous abordâmes, et nous nous trouvâmes au-dessus d'un village indien ; ce qui est exactement vrai, puisque les habitans vivent sous terre, et que nous entendîmes distinctement leurs voix au-dessous de nous avant de les voir. Quelques vieilles femmes et des enfans vinrent à nous. Nous les accueillîmes bien, nous leur donnâmes des grains de verre pour faire des colliers, et nous leur demandâmes, par signes, où étaient les Russes; ils nous indiquèrent alors du doigt, des hommes qui étaient autour du feu, et vers lesquels nous nous dirigeâmes aussitôt. Nous les trouvâmes occupés à tuer des lapins. Leur manière de leur faire la chasse est assez singulière. Ils mettent le feu au gazon sur une grande étendue de terrain; les lapins effrayés, cherchent à échapper à l'incendie, mais ils n'évitent les flammes que pour tomber sous les coups des chasseurs. Cette peuplade paraît être d'un naturel fort doux. Nous demandâmes où était l'établissement russe ; on nous montra le nord. Nous prîmes aussitôt congé des chasseurs. Quelques-uns de nos gens, en passant au-dessus du village, eurent la curiosité d'y descendre, mais des milliers de puces, et

une odeur insupportable, les firent promptement battre en retraite. Nous retournâmes à bord, et nous cinglâmes au nord. A quatre heures après midi, nous fûmes accostés par plusieurs bodarkis montés par des Russes, qui nous firent présent de légumes et de viande fraîche; l'un d'eux nous servit même de pilote pour nous diriger vers leur établissement (1); nous mouillâmes à environ un mille du rivage. Notre subrécargue se rendit à terre, et demanda à M. Kuskof, chef de l'établissement, la permission d'y rester jusqu'au retour de notre bâtiment de Canton. Mais M. Kuskof ayant répondu qu'il ne le pouvait pas sans l'autorisation préalable du gouverneur Baranoff, le subrécargue revint à bord, et au point du jour nous fîmes voile pour les îles Sandwich. Le 7 janvier, étant par 27 degrés de latitude nord, nous trouvâmes la mousson de nord-est. Le 16, nous découvrîmes l'île d'Owyhée, et nous longeâmes de près la terre. Nous fûmes abordés par plusieurs naturels du pays : ils nous informèrent que Tamaahmaah se trouvait au village de Tyroa; nous nous dirigeâmes en con-

(1) Celui de Bodéga, près de San-Francisco.

séquence vers cet endroit. Le lendemain nous nous trouvâmes entre Owyhée et Mowée, et nous nous approchâmes du rivage. Un grand nombre d'indigènes nous abordèrent aussitôt, pour nous apporter des légumes, des porcs, des cordes et des tissus du pays. Toutefois nous ne permîmes qu'à un petit nombre d'entre eux de monter à notre bord; de ce nombre était la femme d'un chef, qui nous servit de pilote. Vers minuit, nous arrivâmes à Tyroa, et nous saluâmes le roi par une décharge d'artillerie. Le subrécargue s'étant rendu à terre, revint à bord le lendemain matin, avec le roi Tamaahmaah. Il portait une chemise de couleur, des culottes de velours à petites côtes, un gilet rouge, de gros souliers, des bas de laine, et une cravate de soie noire; il n'avait point d'habit. C'est un homme d'une taille élevée, fort et bien bâti. Il a le nez légèrement aplati, et la lèvre supérieure un peu relevée; l'une et l'autre sont épaisses; sa physionomie est franche et ouverte. Nous levâmes l'ancre pour nous rapprocher du rivage. Une multitude de canots couvrirent alors la mer; en peu de temps il y en eut plus de quatre-vingts, portant depuis trois jusqu'à dix hommes, in-

dépendamment de plusieurs centaines d'hommes, de femmes et d'enfans qui nageaient autour du bâtiment, sans s'inquiéter des requins : notre pont ne tarda pas à être couvert de monde. Le capitaine Robson, un peu effrayé d'en voir autant à bord, pria le roi de les renvoyer. Celui-ci prit alors une pique, dit quelques mots, et en un instant le bâtiment fut évacué. Le roi nous engagea ensuite à hisser un pavillon blanc ; ce qui, dans ce pays, est un signe d'interdiction, et ordonna à deux de ses hikanis ou officiers, de rester à bord pour empêcher les indigènes de nous voler. Tamaahmaah dîna à notre bord, et y resta toute la journée, avec ses femmes et ses principaux officiers ; mais comme il leur est défendu de toucher à des provisions de mer, ils firent venir de terre tout ce dont ils eurent besoin. Nous remarquâmes avec surprise que les différens vases ou ustensiles dont le roi s'était servi, furent soigneusement renvoyés à terre par ses ordres. Dans l'après-dînée le capitaine Robson s'y rendit avec sa majesté, qui permit au subrécargue de rester dans ses états aussi long-temps qu'il le désirerait, et l'assura qu'il n'y manquerait de rien.

» Tamaahmaah nous envoya ensuite plusieurs porcs, du taro, et quelques pièces d'excellens cordages du pays. Dans la nuit du 18 janvier, nous mîmes à la voile pour Canton, et nous reconnûmes successivement les îles de Bottel, de Tobago et de Xima. Le 5 mars nous passâmes pendant un violent orage, vis-à-vis de l'île Formose, à environ deux lieues des rochers de Valrette. Le lendemain nous fûmes obligés d'avoir fréquemment recours à la sonde, à cause d'un épais brouillard. Lorsque le ciel s'éclaircit, nous nous trouvâmes entourés d'une multitude de bateaux-pêcheurs chinois. Le 8 mars, nous signalâmes Pédra Blanco, à environ un mille au large, et nous découvrîmes l'île de Léma. Après avoir passé Antin, nous entrâmes le 9 dans la rade de Macao, où nous mouillâmes. Le capitaine Robson se rendit à terre dans un canot chinois. Le 17 mars, nous prîmes un pilote et nous commençâmes à remonter la rivière; nous mîmes trois jours pour nous rendre à Wampoa.

» Le 28 mars 1815, le capitaine Robson se sentant fatigué de la navigation des côtes du nord-ouest de l'Amérique, se décida à retourner en Angleterre, et remit au capi-

taine Jennings le commandement de notre goëlette, conformément aux ordres du correspondant des armateurs. Le capitaine Jennings était parti d'Angleterre sur le brick *le Forester*, et avait essayé, mais en vain, de doubler le cap Horn. Après d'inutiles efforts, il se détermina à faire route pour le Cap-de-Bonne-Espérance. Durant le passage du détroit de Tymore, le maître d'équipage et quatre hommes disparurent dans la nuit avec la chaloupe. Le *Forester* arriva, après une traversée longue et pénible, à la hauteur de l'île de Woahoo (l'une des îles Sandwich); l'équipage était alors en pleine révolte. Il y avait plusieurs bâtimens dans le port, entre autres le corsaire américain *le Tamaahmaah*, capitaine Porter. Le capitaine Jennings intercepta une lettre que les hommes de son équipage cherchaient à faire parvenir aux bâtimens qui se trouvaient dans le port, et par laquelle ils annonçaient qu'ils étaient disposés à s'entendre avec ceux qui voudraient venir attaquer le *Forester*. Il se hâta alors de faire voile pour Owyhée, et vint jeter l'ancre devant Tyroa, résidence du roi. Celui-ci vint à bord avec toute sa famille; il promit d'aider le capitaine de tous les moyens

en son pouvoir dans la position difficile où il se trouvait, et l'engagea d'abord à se rendre dans la baie de Karakakaoua, là où périt si malheureusement le capitaine Cook. Malgré toutes les précautions du capitaine Jennings, il éclata à bord du *Forester* une révolte qui fut funeste à plusieurs individus, mais à la suite de laquelle le capitaine se vit obligé d'avoir recours à la protection de Tamaahmaah, pour mettre sa vie en sûreté. Abandonné par son équipage, il fut recueilli quelque temps après par un navire marchand, qui le conduisit à Canton, où nous le trouvâmes.

» Avant de quitter Wampoa, le 28 avril, nous prîmes à notre bord quinze insulaires des îles Sandwich, qui y avaient été laissés par un bâtiment de la compagnie du nord-ouest; plusieurs de ces infortunés moururent quelque temps après. Le 2 mai, nous quittâmes la rade de Macao, pour nous rendre de nouveau à la rivière de Colombia. Le 11 mai, nous découvrîmes la plus méridionale des îles Barskis; dans l'après-midi nous passâmes entre les îles Grafton et Monmouth; le 15, nous vîmes l'île Majecosima et plusieurs autres petites îles. Dans ces parages, un matelot éprou-

va un dérangement mental et se noya. Le 26, à minuit, nous découvrîmes l'île de Moor, à cinq milles de distance au nord-ouest, étant par les 30 deg. 39 min. de latitude nord, et les 113 deg. 30 min. de longitude ouest. Depuis notre départ de Canton, le temps fut souvent mauvais, et les vents très-variables. Chaque jour nous rencontrions des plantes marines et des pièces de bois flottantes au gré des vagues; en approchant plus près de la côte nord-ouest, nous vîmes quelques gros arbres, garnis de toutes leurs branches. Entre les 30 et 46e deg. de latitude nord, et les 180 et 123e deg. de longitude ouest, nous rencontrâmes plusieurs bancs de baleines. Le 1er juillet, nous passâmes la barre de la Colombia, au-delà de laquelle nous mouillâmes. La rivière était dans ce moment couverte de canots remplis d'Indiens qui vinrent nous voir, et nous apportèrent du saumon et des fruits en abondance. Après notre départ, en novembre 1814, on avait été obligé de sévir contre les indigènes à l'occasion du meurtre de trois individus appartenans à l'établissement. Un forgeron et deux autres hommes ayant été envoyés à une petite distance dans les bois pour faire du charbon, commencè-

rent par y bâtir une hutte. Plusieurs Indiens vinrent prendre part à leurs travaux, en apparence avec des intentions tout-à-fait pacifiques; mais saisissant un moment favorable pour s'emparer des haches, ils fondirent sur les travailleurs, les saisirent et les mutilèrent d'une manière horrible. Ils s'enfuirent ensuite, emportant les haches, et laissant les cadavres, qui furent trouvés le lendemain matin. On fit les plus exactes perquisitions pour découvrir les auteurs de ce crime atroce, et le roi Comley lui-même offrit de faire tout ce qui dépendait de lui dans ce but. Enfin à force de présens et de menaces, on parvint à s'emparer de deux des coupables. L'un d'eux fut reconnu par les Indiens comme appartenant à une tribu de l'intérieur, connu sous le nom de Sousounis; il avait été chassé du fort pour vol. C'était pour se venger de cet affront, qu'il avait entraîné plusieurs de ses camarades à l'aider dans son crime. Ils furent exécutés le lendemain matin.

» Nous fîmes un second voyage à Monterey, d'où nous retournâmes encore une fois à la rivière de Colombia. Nous en repartîmes le 13 novembre, et nous fîmes voile,

avec une cargaison de fourrures, pour les îles Sandwich. Le 10 décembre, après une traversée qui n'offrit rien de remarquable, nous aperçumes l'île d'Owyhée, et le 12 nous jetâmes l'ancre devant Tyroa. Le roi Tamaahmaah vint à notre bord avec deux hommes de notre équipage que nous avions laissés dans ce port l'année précédente, et qui y avaient été parfaitement traités par les habitans : le roi leur avait fait bâtir des maisons et leur avait donné des domestiques. Sa majesté, ainsi que ses femmes, témoignèrent beaucoup de plaisir à revoir leur ancien ami, le capitaine Jennings, qui se rendit à terre avec eux, après les avoir bien régalés de vin. Nous eûmes aussi la visite du prince Léo-Léo et de sa belle-sœur Marou. Le prince était accompagné d'un des principaux prêtres du pays, tatoué avec une recherche particulière, et qui ne voulut jamais descendre dans la chambre du capitaine, dans la crainte que quelque matelot ou quelque naturel ne passât sur le pont, au-dessus de lui. Ce prêtre est tellement révéré dans l'île, que celui qui oserait mettre sa main au-dessus de sa tête sacrée, serait puni de mort. Sa sœur ne tenait pas autant

à l'étiquette, car elle vint à notre bord, but du vin avec moi, et m'engagea beaucoup à rester à Owyhée.

» Pendant tout le temps de notre séjour à Tyroa, notre bâtiment fut continuellement rempli d'insulaires. Le roi, ses femmes, le prince, la princesse, venaient chaque jour à bord, et y restaient jusqu'au soir. Cependant comme nous avions besoin de visiter nos agrès et de calfater notre bâtiment, il fut résolu que nous nous rendrions à Woahoo, dont le port est parfaitement abrité. Ayant fait part de notre projet au roi, il désigna un de ses *hikanis* ou conseillers intimes, pour nous accompagner et veiller à ce que l'on nous fournît ce qui nous serait nécessaire. Le 16 décembre, nous prîmes congé de Tamaahmaah, et nous nous dirigeâmes vers Woahoo, emmenant une foule d'hommes, de femmes et d'enfans, qui se trouvaient à bord de notre bâtiment. Après avoir passé les îles de Tahooroa, de Raini et de Morokoi, nous arrivâmes le 18 à Woahoo. Un Anglais nommé John Young, qui était depuis plus de trente ans aux îles Sandwich, vint au-devant de nous, et nous servit de pilote pour entrer dans le port, où nous mouillâmes.

Des milliers d'indigènes qui étaient accourus sur le rivage, vinrent bientôt nous assaillir. Nous reçûmes entre autres la visite d'un Espagnol et d'un second Anglais, depuis long-temps habitans de Waohoo, ainsi que celle d'un grand nombre d'autres blancs. Le 29 décembre, après avoir fini de réparer nos agrès, de calfater et de peindre notre bâtiment, nous mimes à la voile pour Mooi, l'une des îles du même groupe. Le 1er janvier 1816, nous nous trouvâmes près du village de Whymea. Nous nous tînmes au large toute la nuit; et ce ne fut que le lendemain matin que nous nous hasardâmes à gouverner vers la terre, en faisant route au milieu des récifs. Nous fûmes bientôt environnés par un grand nombre de canots chargés de chèvres, de cochons et de légumes, que les indigènes venaient nous offrir en échange de fer et autres objets. Le roi Tamorée, ne parut point, mais il envoya un de ses principaux officiers pour prendre les dimensions de notre goëlette. Le 4, nous fîmes voile pour Macao, où nous arrivâmes le 11 février.

» Après un séjour de plus de deux mois dans ce port, nous nous disposâmes à le quitter,

et le 30 avril nous fîmes de nouveau voile pour la côte nord-ouest de l'Amérique. Le 23 mai, nous passâmes le pic d'Ormsby, par les 30 deg. 48 min. de latitude nord, et les 217 deg. de longitude est. Ce pic, qui est d'une hauteur prodigieuse, a l'apparence d'un vaisseau à la voile; il était alors couvert de nuées d'oiseaux de différentes espèces. Le 11 juillet, nous reconnûmes l'île d'Hallibut, et nous aperçûmes au loin, sur la terre ferme, un volcan très-élevé, d'où s'échappait une colonne de fumée prodigieuse. Continuant notre route vers le détroit d'Onalaska, nous arrivâmes le lendemain près de l'île du même nom. Comme nous étions exposés à de violentes rafales de nord-ouest, nous eûmes constamment la précaution de nous tenir à un mille de la côte occidentale du détroit. Toutes les îles que nous voyions étaient couvertes de neige. Trois bodarkis, montés par des Indiens d'Onalaska, nous abordèrent par le travers du port de Cook. Ils revenaient de la pêche, et nous fournirent du poisson, pour lequel nous leur donnâmes du rhum. Le 17 juillet, à la hauteur de l'île Saint-George, nous fûmes accostés par deux bodarkis où se trouvaient un Russe

et quatre Indiens. Le lendemain, dès que nous fûmes mouillés, nous commençâmes à décharger notre cargaison, qui fut transportée à terre par un grand bodarki, et nous rechargeâmes aussitôt des peaux de loutres. Les Russes nous apportèrent une grande quantité d'œufs de mouette, de canards salés, et de jeunes lions marins, qui nous parurent un mets fort délicat. Les îles de Saint-Paul et de Saint-George gisent à l'opposite l'une de l'autre; les Russes ont, dans chacune d'elles, douze hommes occupés à préparer les peaux de loutres qui abondent dans ces îles; ils en prennent, dit-on, quarante mille par an, sans que l'espèce paraisse diminuer. Voici comment ils font cette chasse.

» Les loutres viennent à terre au mois de juillet pour faire leurs petits, et y restent pendant tout l'été. Les chasseurs parviennent par différens moyens assez simples à forcer les jeunes loutres, nées l'année précédente, à se séparer des vieilles. Dès qu'ils ont réussi, ils les chassent devant eux comme un troupeau, et quand ils sont parvenus à une certaine distance du rivage, ils les assomment, en ayant bien soin de ne pas en laisser échapper une seule. Chaque année, les loutres nouvellement

nées abandonnent le rivage pour y revenir l'été suivant qu'elles sont bonnes à tuer. On a remarqué qu'elles sont toujours fort maigres au moment de leur départ. Chacune d'elles se charge alors de plusieurs cailloux d'environ la grosseur d'un œuf, qui leur servent probablement de lest (1). Je n'ai jamais pu apprendre les lieux où les loutres passent l'hiver, quoiqu'il paraisse certain que dans cette saison elles se retirent quelque part pour s'abriter et se nourrir. Les insulaires qui leur donnent la chasse vivent sous terre, et se chauffent du bois que la mer leur amène en assez grande quantité. Ils se nourrissent de chair de lions marins boucanée, de canards marinés, d'œufs de mouette conservés dans l'huile, etc.

» Le 24, nous aperçûmes le Rocher-du-Vaisseau, mais ce ne fut que long-temps après avoir entendu distinctement le mugissement des éléphans et des lions marins; car un épais brouillard nous dérobait la vue

---

(1) Buffon parle d'un veau marin qu'il vit à Londres, et dans l'estomac duquel on trouva à sa mort, des petits cailloux tranchans et anguleux, comme si l'animal, dit-il, les avait choisis pour hacher sa nourriture.

du rocher. Quand le brouillard se fut dissipé, nous distinguâmes l'île d'Onalaska, et nous cinglâmes vers le détroit de Cook. Le lendemain, nous nous dirigeâmes vers le port d'Onalaska, par un fort vent du sud-est. Chemin faisant nous aperçûmes un grand nombre de baleines. L'île d'Onalaska; gît par les 53 deg. 55 min. de latitude nord, et les 166 deg. 22 min. de longitude ouest. Elle sert d'entrepôt général pour toutes les fourrures recueillies dans les îles Aleutiennes; elle paraît tout-à-fait stérile, et on n'y voit pas le moindre vestige de bois. Sur la côte nord-ouest, il y a un port excellent, capable de contenir plusieurs centaines de vaisseaux, et abrité de tous côtés. La ville se compose d'une vingtaine de maisons, d'une église, et de quelques grands hangars pour faire sécher le saumon et autres poissons. Il s'y trouve une douzaine de Russes; le reste de la population se compose de naturels de l'île de Kodiac, et d'indigènes professant la religion grecque. Ces derniers, ainsi que tous les habitans des îles Aleutiennes sont d'une petite taille; ils ont le visage large et plat, des yeux noirs, des cheveux rudes et de la même couleur.

Leur habillement consiste en une large robe, faite de peaux de canards et d'autres oiseaux assez proprement cousues ensemble; il est commun aux deux sexes.

» Lorsque les hommes vont à la pêche ou à la chasse, ils portent une espèce de chemise faite avec des entrailles de loutre fort ample, et surmontée d'un capuchon; des culottes et des bottes, qu'ils tirent de l'œsophage du lion marin; les uns et les autres sont imperméables. Ils aiment beaucoup les ornemens, et surtout les grains de verre coloré; ils en couvrent leur corps et leurs vêtemens; on en voit autour de leur cou, à leur nez et à leurs oreilles, qu'ils percent, à cet effet, en plusieurs endroits. Les hommes ont un bonnet ou une espèce de casque, orné de poils de lion marin, et de graines sèches; tous se peignent le corps. Il y a plusieurs villages autour du port, et cependant la population de l'île paraît être peu nombreuse; ce qui provient sans doute de ce que les Russes emploient beaucoup d'habitans du pays dans leurs établissemens sur la côte nord-ouest de l'Amérique. Leurs canots ou bodarkis sont faits de peaux de veaux marins étendus sur une légère charpente, dont la partie su-

périeure est percée d'un, deux ou trois trous, suivant le nombre d'hommes qu'ils doivent contenir; cette charpente est quelquefois composée d'os de baleine. Les canots ont de dix à seize pieds de long; leur largeur, qui est d'environ trois pieds au milieu diminue graduellement vers les extrémités qui se terminent en pointe; les indigènes les manœuvrent avec une extrême rapidité, au moyen de grandes pagaies doubles, de douze pieds de long, aplaties aux deux bouts, et que l'on tient par le milieu; ces pagaies sont en général de bois de frêne. Les insulaires font, le long des côtes, avec ces canots, des voyages de plusieurs centaines de milles, pour chasser la loutre de mer, le veau marin et même la baleine noire, qui abondent dans ces parages. Si, dans leurs excursions, ils sont surpris par un gros temps, ils attachent tous leurs canots ensemble, pour en former une espèce de radeau, et flottent ainsi sans danger sur la mer agitée. Les grands canots ou bodarkis sont composés d'une forte charpente de bois, recouverte extérieurement de peaux de lions ou d'éléphans marins, et peuvent porter de cinquante à soixante hommes. Les insulaires

se servent de ces canots pour aller ramasser les fourrures qu'ils se procurent dans les différentes îles Aleutiennes, ou pour faire leurs provisions de bois de charpente sur le continent.

» Ils déploient une adresse extraordinaire dans la chasse de la loutre et du veau marin. Ils jettent à la mer une peau de veau marin remplie d'air, et se tenant cachés derrière les rochers, ils la tirent lentement vers le rivage, au moyen d'une corde. Les loutres ou veaux marins suivent cet appât, qui les amène près de terre, où les chasseurs les attendent la lance à la main. A la chasse, ils s'affublent de peaux et de masques, qui leur donnent quelque ressemblance avec les animaux qu'ils poursuivent; ils sont alors armés de carabines dont ils se servent avec beaucoup de dextérité. Ils aiment tous passionnément le rhum, et pour s'en procurer même la plus petite quantité, ils vendent jusqu'à leurs vêtemens et leurs ustensiles de chasse. La chair de la baleine noire constitue leur principale nourriture; ils mangent aussi du saumon, de la morue, des harengs, etc. Pendant la saison du passage de ces divers poissons, ils en font sécher au

soleil de grandes quantités qu'ils exposent ensuite à la fumée; ce sont là leurs provisions d'hiver. Ils n'emploient point de sel dans cette préparation, ni dans aucun de leurs repas; ils prétendent qu'il est nuisible à la vue. Je ne sais si cette opinion est fondée, mais il est certain que tous ces insulaires ont la vue très-perçante. L'île renferme une quarantaine de têtes de bétail d'une très-belle espèce, importée dans l'origine du continent espagnol, ainsi que quelques porcs énormes, mais dont la chair n'a pas un goût fort agréable, parce qu'on les nourrit de poisson.

» Au mois d'août 1816, nous fîmes une nouvelle relâche dans la rivière de Colombia pour nous radouber. Nous dressâmes des tentes sur le rivage, et pour empêcher les Indiens de nous voler, nous les environnâmes d'une palissade. Vers le commencement d'octobre, les pluies nous obligèrent de substituer des hangars à nos tentes, et à redoubler d'efforts pour terminer nos réparations.

» Le 21 novembre, un incendie, qui éclata dans le fort, vers sept heures du soir, nous causa les plus vives alarmes. Nous y courûmes en toute hâte. Au bout d'une demi-

heure nous nous rendîmes entièrement maîtres du feu, qui ne consuma qu'une seule maison. Une pluie abondante vint fort heureusement à notre secours; car le moindre souffle de vent aurait étendu au loin les ravages de l'incendie, qui eût dévoré nos agrès, nos voiles, nos provisions, et nous eût laissés sans ressource sur une plage inhospitalière. Lorsque l'incendie éclata, les naturels s'enfuirent du village, en poussant des cris affreux.

» Le 1er décembre, après avoir entièrement terminé les réparations nécessaires à la coque de notre bâtiment, nous le remîmes à la flot. Notre séjour à terre avait été de près de quatre mois. Durant le premier, le temps avait constamment été beau, mais il survint plus tard de fréquens orages très-violens, et accompagnés de bourrasques du sud-ouest, du sud ou du sud-est. En été, le vent souffle presque constamment du nord-ouest; en hiver, il varie du sud-ouest au sud-est, et le temps est couvert et pluvieux.

» Je vais essayer de donner ici quelques détails sur la rivière de Colombia, et sur les indigènes qui habitent ses bords.

» Le cap Désappointement est le point le

plus septentrional de la rivière; il gît par les 46 deg. 19 min. de latitude nord, et les 123 deg. 54 min. de longitude ouest; il est très-élevé au-dessus de la mer. Il est couvert de bois, mais au sud-ouest, on trouve une très-grande quantité d'arbres morts; et la partie du cap qui fait face à la mer, est tout-à-fait nue. La pointe Adams est située sur la rive méridionale de la rivière. C'est une côte peu élevée, à sept milles environ du cap Désappointement, au sud-est; on y remarque une assez grande quantité d'arbres distribués par bouquets. Un banc de sable s'étend de la pointe Adams jusqu'à près de deux milles du cap Désappointement, d'où part un second banc, qui règne vers le sud-ouest, sur une longueur d'environ deux milles. Les rives de la Colombia sont couvertes de forêts impénétrables de pins, de sureaux, d'érables et de bouleaux. En remontant un peu, on trouve des chênes et des frênes d'une grande beauté. La première tribu d'Indiens que nous vîmes, est celle des Chickeloes; leur chef s'appelle Calpo. Ils habitent un endroit nommé Classet, au nord de la rivière, sur le bord de la mer; ils font avec le fort un commerce de peaux de loutres et de castors.

En été, ils campent sur les bords de Baker's-bay, où ils restent quatre mois à préparer du poisson pour leurs provisions d'hiver. Ces Indiens sont très-belliqueux et en même temps très-perfides. Comme nous les savions très-dangereux, nous ne voulûmes jamais les recevoir à notre bord.

» A cinq milles de l'embouchure de la rivière, sur la côte septentrionale, est situé le village de Chenouk. Le roi ou chef de la tribu se nomme Com Comley; son surnom est Madsan, qui, dans la langue des Chenouks, signifie tonnerre. Le village est composé d'une trentaine de maisons, fort grandes et bâties en bois. Ces maisons sont construites en planches posées horisontalement l'une sur l'autre, entre des poteaux enfoncés en terre, auxquels elles sont attachées, au moyen de cordes d'écorce. Quelques-unes ont un faîte et des combles, mais la plupart sont plates en dessus; elles sont garnies, dans l'intérieur, de nattes qui les garantissent de la pluie et du vent. Chaque maison contient de cinq à quinze familles, qui ont chacune leur feu particulier placé au centre du bâtiment. Les lits sont disposés sur les côtés, à un pied de terre; ils sont couverts

de nattes; hommes, femmes, enfans, tous couchent pêle-mêle. Les maisons sont ornées de figures en bois, grossièrement sculptées, que les Indiens nomment *Clamas* ou dieux; mais je n'ai pas remarqué qu'ils leur rendissent aucune espèce de culte. Leur ameublement consiste en des coffres de toutes dimensions, creusés dans un bloc de bois, et ornés de sculptures tout-à-fait bizarres; ils ont aussi un grand nombre de paniers, d'un tissu tellement serré qu'ils tiennent très-bien l'eau. Les coffres servent à serrer leurs habits, leurs provisions sèches, et en général tout ce qu'ils possèdent. Quand ils se retirent dans leurs quartiers d'hiver, ils emportent leurs coffres, leurs nattes et jusqu'aux planches de leurs maisons, dont ils ne laissent absolument que la carcasse. Ils sont d'une malpropreté dégoûtante; l'intérieur des maisons est encombré de débris de poissons et d'immondices de toute espèce, qu'ils ne prennent pas la peine de porter dehors. Leur manière de manger n'est pas moins révoltante. Je les ai vus souvent, les deux pieds appuyés sur de la viande à moitié crue, au milieu des cendres et de l'ordure, la déchirer avec leurs dents comme des bêtes sau-

vages. Quand leur poisson est cuit, ils le jettent sur une natte; ou, à défaut de natte, sur la terre; ils se précipitent alors dessus, comme une meute de chiens affamés, et dévorent tout ce qui s'en trouve dans un instant. Leur manière de cuire le poisson et les légumes est vraiment singulière. Ils mettent d'abord ce qu'ils veulent cuire dans un panier presque plein d'eau, où ils jettent ensuite des pierres chauffées au rouge, jusqu'à ce que la cuisson soit poussée au point qu'ils désirent.

» Les principales occupations des hommes sont la chasse et la pêche; ils sont cependant en général fort paresseux, et passent souvent des heures entières à se chauffer au soleil, sur les bords de la rivière. Les femmes et les filles s'occupent à tresser des chapeaux et des nattes, ainsi qu'à cueillir des fruits et à ramasser du bois. Ces Indiens n'ont aucune idée de culture; ils laissent à la providence le soin de les pourvoir. La rivière et la mer leur fournissent les principaux moyens d'existence. En été, ils font de grandes provisions de poisson et de baies de différens fruits, pour la consommation de l'hiver. Pour conserver ces baies, ils les pétrissent avec de

l'huile de saumon ou de veau marin, et en forment des espèces de pains qu'ils font sécher au soleil; ils les serrent ensuite dans des coffres ou des paniers. Leur manière de préparer le saumon consiste à le partager en quatre, et à l'enfiler sur des brochettes de bois; ils le font ensuite sécher au soleil, puis le suspendent dans les maisons, où il ne tarde pas à être suffisamment fumé; ils n'emploient jamais de sel. Les femmes sont accablées de travaux, mais leur gaieté n'en est point altérée. On trouve principalement dans les bas-fonds, une racine qui ressemble beaucoup à la pomme de terre, et que les indigènes nomment *wapitoe;* on la récolte en septembre.

» Les hommes sont bien faits et vigoureux; leur taille varie de 5 pieds à 5 pieds 6 pouces. Ils ont très-peu de barbe. Ils portent une espèce de manteau de peaux de rats des bois, proprement cousues ensemble: ce vêtement est commun aux deux sexes; mais les femmes ont en outre une jupe. Le manteau passe sous le bras droit et s'attache avec une cheville de bois, sur l'épaule gauche, en laissant tout le côté à découvert, de sorte que les mouvemens restent parfaitement libres. Les Chenouks

ont les oreilles percées en plusieurs endroits; ils passent dans ces trous de petites lanières de cuir, auxquelles ils attachent des coquillages nommés *haiqua*, longs d'un pouce environ, et qui ressemblent assez aux éperons en usage dans les combats de coqs. Ils se percent aussi le nez pour y suspendre des grains de verre de couleur, ou pour y passer une grande plume d'oie ou de cygne; enfin ils se peignent le corps avec une espèce d'ocre rouge délayée dans de l'huile de poisson. Ces Indiens se servent avec beaucoup d'adresse, de l'arc, de la massue et du poignard. Leurs arcs sont en bois de pin; ils ont environ quatre pieds de long; leur épaisseur est de deux pouces au milieu, et elle diminue graduellement vers les extrémités. Ces arcs sont garnis en dehors d'un nerf d'élan, qui leur donne beaucoup de roideur et les rend assez difficiles à tendre. La corde est aussi faite de nerfs d'élan. Les Chenouks se servent de cette arme avec une adresse incroyable. Leurs flèches sont de bois léger, armé d'une pointe de pierre, d'os, de verre, d'ivoire ou de fer. J'en ai vu une dont la pointe était d'ivoire, traverser une planche de 9 lignes d'épaisseur, à la distance de

trente-six pieds. Un jour, nos gens s'amusaient à bord, à tirer l'arc. Ils avaient placé sur l'avant du bâtiment, un petit miroir qui leur servait de but; mais personne ne pouvait parvenir à l'atteindre. Un Indien qui les regardait, rit beaucoup de leur maladresse; et se plaçant à la poupe, il brisa du premier coup, à la distance de 93 pieds, le miroir qui n'avait pas plus de trois pouces en carré. Les massues sont d'os ou de fer, sculptées et ornées avec beaucoup de soin; elles sont longues de deux pieds, et d'une grosseur proportionnée. Les poignards sont de fer ou de pierre à fusil; la poignée est au milieu. Ainsi que les massues, ils sont garnis d'une courroie qui s'attache autour du poignet, de sorte que ceux qui s'en servent ne sont pas exposés à être désarmés. Les outils du pays sont des ciseaux de bois de pin très-dur, des haches et des maillets de pierre. Sans autre secours, les habitans parviennent à abattre d'énormes cèdres, et à en faire des planches dont ils bâtissent leurs maisons. Leurs canots sont d'une construction très-simple; ils ont quarante pieds de long, sur six pieds de large; les extrémités se terminent en pointe, et ils n'ont que deux pieds de profondeur. Quel-

ques-uns peuvent porter jusqu'à trente hommes ; ils sont peints et richement ornés. C'est à tort que plusieurs navigateurs ont cru reconnaître des dents humaines dans ces ornemens, qui ne sont autre chose que des dents de loutre et de loup marin. Leurs pagaies qui sont légères, n'excèdent pas six pieds de longueur. La partie inférieure est fendue, et ressemble à une queue de poisson ; à la partie supérieure se trouve une traverse, comme à une béquille. Les canots sont munis de filets, de crochets, de harpons, etc., ainsi que de lances pour la pêche du saumon.

» Les femmes des Chenouks sont d'une taille courte et ramassée ; elles ont les jambes fortes, et beaucoup d'entre elles les ont tournées en dehors. Leurs longs cheveux noirs flottent sur leurs épaules et autour de leur corps ; jamais elles ne les coupent, si ce n'est à l'occasion de la mort d'un de leurs proches parens. Elles portent une jupe faite de tresses de joncs, attachées à une espèce de ceinture, et qui pendent jusqu'au genou : ce vêtement est fort chaud. L'habit de guerre des hommes est de peau d'élan. Cette peau est fort souple, quoique très-épaisse ; elle

est à l'épreuve de la flèche et même de la balle ; comme j'en ai fait l'expérience moi-même. Le vêtement de guerre est semblable à l'habit ordinaire ; la seule différence consiste en ce qu'il fait deux fois le tour du corps. Les hommes portent aussi un chapeau de forme conique, avec un cordon qui passe sous le menton.

» Ces sauvages ont la barbare habitude d'aplatir la tête de leurs enfans. Aussitôt qu'ils naissent, on les étend dans un berceau ayant la forme d'un petit canot; on leur applique sur le front une palette, que l'on serre fortement, et qui reste en place jusqu'à ce que le visage soit bien aplati. Si l'enfant vient à crier, on relâche un peu son bandage, et la mère l'apaise en lui présentant le sein : la perfection de la beauté consiste à avoir le front aussi plat que possible. Cet abominable usage défigure entièrement les habitans de ces contrées : l'aplatissement de la tête rend leurs yeux extrêmement saillans, et leur donne une physionomie farouche et tout-à-fait extraordinaire. La polygamie est permise, et chaque homme a ordinairement trois ou quatre femmes. Ils ne manifestent aucune jalousie, et poussent

même l'indifférence jusqu'à permettre à leurs femmes de passer des semaines entières sur les bâtimens européens : il est vrai qu'ils se font bien payer cette complaisance, et toujours d'avance. Au lieu d'enterrer leurs morts, ils placent les cadavres dans une espèce de petit canot, où ils déposent tout ce que possédait le défunt, et qu'ils suspendent à deux arbres ou à deux poteaux, après l'avoir recouvert de nattes.

» Le roi Com Comley, chef de la nation des Chenouks, est le plus riche et le plus puissant de tous les chefs des tribus qui habitent les bords de la Colombia. C'est un homme d'un certain âge et d'une petite taille; il a perdu un œil. Sa famille se compose de trois femmes et d'un grand nombre d'enfans. Cassacas, son fils aîné, est bien fait et robuste; il a 5 pieds 6 pouces. Il doit succéder à son père dans le gouvernement, et prend le titre de prince de Galles. Il n'aime point les blancs, mais son frère Sélechel, qui se qualifie de duc d'York, est bien disposé en leur faveur; c'est un homme d'une taille médiocre. Pendant notre séjour dans le pays, un Indien, d'une tribu de l'intérieur, vint à Chenouk, décocha une flèche à Com

Comley, pendant qu'il se baignait dans la rivière, et s'enfuit vers les bois. Le roi mit aussitôt son esclave favori à la poursuite de l'agresseur. Il l'atteignit à l'entrée des bois, le terrassa d'un coup de massue, et acheva de le tuer à coups de poignard. Il se noircit ensuite tout le corps, releva et attacha ses cheveux sur le sommet de la tête, entoura d'herbes ses bras et ses jambes, et passa ainsi trois jours et trois nuits dans les bois, poussant le cri de guerre, comme pour défier les ennemis. Ses cris nous causèrent quelque inquiétude pendant la première nuit. A tout événement nous nous tînmes sur nos gardes, parce que nous avions vu roder, dans les environs, plusieurs canots armés, et que nous avions remarqué que les Indiens faisaient des préparatifs de guerre. Le roi Comley parvint cependant à étouffer ces germes de dissention, et à prévenir l'effusion du sang.

» Un peu plus haut que le village de Com Comley, se trouve un second village d'une trentaine de maisons. Il fait aussi partie de la tribu des Chenouks, mais il est gouverné par un chef particulier nommé Tackom. A la pointe Adams est situé un autre grand

village habité par la tribu des Cladsaps, qui ne diffèrent des Chenouks que par le nom. Ces deux tribus et celle des Chikelous, forment toute la population de l'entrée de la rivière.

» Tous ces Indiens sont très-superstitieux, et croient aux esprits et à des êtres surnaturels. Il m'a semblé qu'ils n'ont pas de culte extérieur, quoiqu'ils s'accordent à reconnaître un bon génie qui gouverne toutes choses. Ils disent, quand ils entendent le tonnerre, que ce génie est irrité contre eux. Ils croient aussi en un mauvais génie, ainsi qu'aux récompenses et aux punitions d'une vie future. Ils ont une tradition vague que le monde a été autrefois submergé, et que la race humaine sera encore détruite un jour par les eaux. Ils croient que les bons vont, après leur mort, dans un monde où règne la plus grande abondance, et où le travail est inutile; que les méchans, au contraire, habitent une terre stérile, où ils sont condamnés à un travail pénible et à des privations de toute espèce. Cette croyance peut faire juger combien ces Indiens ont le travail en horreur. Ils ont adopté l'usage de la circoncision. Ils achètent aux autres tribus

des hommes pris dans les combats, et les traitent comme leurs esclaves. Quand un chef vient à mourir, ils immolent en son honneur plusieurs de ces malheureux ; le nombre des victimes varie de trois à six, suivant la dignité du défunt. En hiver, toutes les tribus se retirent dans les forêts. En été, elles s'occupent de la pêche de l'esturgeon, du saumon, et de divers petits poissons ; et en automne, de la chasse des canards, des oies et des cygnes qui passent par nuées sur leurs différens territoires. Au printemps ils pêchent une grande quantité de petits poissons qui ressemblent aux sardines. Le climat est à peu près semblable à celui de l'Angleterre. Le temps est généralement beau depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre, et les vents varient du nord-ouest au nord-est. L'hiver, qui commence au mois de novembre, s'annonce par des orages et de violens coups de vent soufflant du sud-ouest, du sud ou du sud-est. Quelquefois la gelée prend dans les premiers jours de novembre, et continue pendant un mois ou deux ; arrivent ensuite les pluies qui durent à peu près autant. Pendant l'été, plusieurs tribus de l'intérieur du pays viennent camper près

d'une petite baie, sous la protection du fort George pour vendre leurs fourrures. La tribu du roi Comley voit de mauvais œil leur concurrence ; il en résulte même de fréquentes disputes. Autrefois Comley éloignait les Indiens de l'intérieur, en leur faisant accroire que les blancs les feraient prisonniers et les vendraient comme esclaves, et, profitant de leur erreur, il leur achetait leurs fourrures, qu'il revendait au fort, avec un énorme bénéfice.

» Les principaux articles d'échange pour ce pays sont des fusils, des couvertures, de la poudre, du plomb, du fard, du tabac, des grains de verre coloré, des boutons, du gros fil de laiton pour faire des bracelets et des anneaux, etc. Les habits tout faits sont très-recherchés. Le pays est couvert d'ours, de loups, de petits tigres, de renards, de ratons, de lapins, de rats musqués, de rats des bois, de daims, d'élans, de loutres de terre, de castors, et d'une foule d'autres animaux. Les loutres de mer viennent sur les côtes, mais ne remontent jamais la rivière. Les canots de guerre sont faits d'un seul tronc d'arbre ; ils ont ordinairement les mêmes dimensions que les autres canots. A

l'avant et à l'arrière est placée une espèce de bordage de trois à quatre pieds de large, et s'élevant de trois pieds au-dessus du platbord. Les Indiens se cachent derrière ce bordage, et décochent leurs flèches à travers les ouvertures qui y sont pratiquées. Les naturels ne comprennent pas comment les hommes qui viennent par mer de leur pays, peuvent connaître ceux qui y sont arrivés par terre, ni comment ceux qui y sont venus par terre, peuvent retourner chez eux par mer.

» Nous quittâmes la rivière de Colombia le 10 janvier 1817, pour nous rendre aux îles Sandwich. Le 27, après un passage court et agréable, nous arrivâmes à la vue d'Owyhée. Une multitude d'indigènes vinrent, comme à l'ordinaire, au-devant de nous, leurs canots chargés de cochons, de taro, de yams, de chèvres, de plantin, de cordes et de fruits. Le lendemain, nous jetâmes l'ancre devant Tyroa, près du moraï du roi Tamaahmaah, qui vint à notre bord avec sa famille. Il témoigna beaucoup de plaisir à nous revoir, et nous assura qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour nous être utile. Le 1er février, sa majesté nous

envoya un de ses officiers de confiance, nommé Kenopou, pour savoir si nous ne désirions plus rien. Au moment de lever l'ancre, nous trouvâmes qu'elle s'était engagée sous un roc, et nous aurions été obligés de l'abandonner, sans le secours des plongeurs du roi, qui parvinrent à la dégager, quoiqu'à une profondeur de huit brasses. Nous mîmes aussitôt à la voile pour Mowée, ayant, comme précédemment, un grand nombre d'indigènes à bord. Le lendemain matin, nous passâmes devant l'île de Morokenée, et nous mouillâmes dans la baie de Mackery jusqu'au 6. Cette baie est très-profonde et très-large; elle partage l'île en deux parties, qui ne sont réunies que par une langue de terre étroite et peu élevée. C'est un mouillage excellent; on n'y court d'autre danger que celui des vents alisés, qui quelquefois soufflent avec assez de force pour faire chasser un bâtiment sur ses deux ancres. Abritée de tous les côtés, la baie n'est ouverte que du nord-est au sud-ouest; la langue de terre située dans le fond étant fort basse, tandis que le reste de l'île est très-élevé au-dessus de la mer. Le vent de nord-est souffle dans la baie avec une violence extraordi-

naire. Il y a, dans la partie basse de l'île, des marais salans où l'on recueille du sel de très-bonne qualité. Nous relâchâmes ensuite dans la rade de Sehina. Ce délicieux village ressemble à un vaste jardin; il est distribué avec goût en bosquets de plantains et d'arbres à pain, en champs de taro et de cannes à sucre, et il est embelli par de nombreux étangs. Le 9, nous partîmes pour Woahoo. Nous restâmes en panne pendant trois jours, entre les îles de Mowée, de Morokoi, de Tahooroa et de Raini. Enfin, le 13 février, nous arrivâmes à la hauteur du port d'Honurura; mais la mousson ne nous permit pas d'y mouiller avant le 20.

» Nous fûmes assez surpris, en y entrant, de trouver un fort armé d'une soixantaine de bouches à feu. Voici ce que nous apprîmes à ce sujet. Pendant notre absence, deux bâtimens montés par des Russes et des Kodiacs, étaient venus de la Nouvelle-Archangel, pour fonder un établissement dans ces parages. Ces bâtimens relâchèrent d'abord à Owyhée, et vinrent ensuite à Woahoo, où ils furent bien accueillis par les naturels. Les Russes n'eurent pas plutôt mis pied à terre, qu'ils tracèrent un fort, et firent quelques

petits ouvrages de fortifications, d'après le plan d'un nommé Scheffer; ils allèrent même jusqu'à arborer le pavillon russe. John Young, l'Anglais dont j'ai déjà parlé, qui habite ces îles depuis une trentaine d'années, se rendit aussitôt à Owyhée, pour informer le roi de ce qui se passait. Tamaahmaah envoya sur-le-champ des officiers à Woahoo, avec ordre de faire partir les Russes, de gré ou de force. Ceux-ci n'étant pas en nombre suffisant pour tenir tête aux insulaires, prirent le parti de se retirer. Les indigènes, dirigés par John Young, construisirent alors le fort dont il vient d'être question.

» Pendant notre séjour à Woahoo, la moitié de notre équipage coucha constamment à terre, et nous n'avons jamais eu qu'à nous louer des bons procédés des habitans, qui nous laissèrent même couper dans les forêts autant de bois que nous le voulûmes. Le 14 avril, nous prîmes à bord soixante indigènes pour la rivière de Colombia; et après avoir salué le fort, qui nous rendit notre salut, nous fîmes voile pour Atooi. Nous arrivâmes le 16 à la hauteur du village de Whyméa; mais, à notre grande

surprise, aucun canot du pays ne quitta le rivage. Bientôt le docteur russe Scheffer, vint nous trouver dans un bodarki, et nous signifia l'ordre de ne point communiquer avec la terre. Par prudence, nous n'insistâmes point. Faisant voile au nord, vers Norfolk-Sund, nous passâmes le lendemain en vue de Mokoo et de Manoo, ou l'île de l'Oiseau. Cette dernière est déserte; cependant le sol paraît fertile; les cacaotiers et les plantains y croissent en abondance. Elle gît par les 23 deg. 8 min. de latitude nord, et les 161 degrés 45 min. de longitude ouest. Nous arrivâmes le 10 mai à Norfolk-Sund. Les habitans de cette partie de l'Amérique ressemblent beaucoup à ceux des bords de la Colombia. Les femmes seules ont un usage qui les distingue. Elles se percent la lèvre inférieure avec un fil de laiton; et agrandissant chaque jour le trou au moyen de chevilles de différentes dimensions, elles finissent par y placer un morceau de bois oval, épais de six lignes, large d'un pouce et long de deux, qui rabat la lèvre et laisse à découvert les dents et les gencives. Les hommes, et surtout les femmes, mâchent du tabac. Quelques indigènes du détroit de Chatam donnent à la tête de

leurs enfans une forme conique, en la comprimant avec des feuilles de kelp, ou de quelqu'autre plante marine. Ils font usage de fard, et poudrent, avec du duvet d'oie ou de cygne, leurs cheveux, qu'ils ne coupent jamais qu'à la mort d'un de leurs chefs : ils portent aussi une énorme plume au travers du nez. Ces Indiens sont très-belliqueux. Ils attaquent souvent les Russes dans leurs bodarkis, mais ils ne les tuent pas toujours ; ils se contentent souvent de leur donner quelques coups de lance, et les abandonnent ensuite.

» Le cap Edgecombe gît par les 57 deg. 2 min. de latitude nord, et les 135 degrés 34 min. de longitude ouest. Il est très-élevé au-dessus de la mer, et il est dominé par le mont Edgecombe, qui lui donne son nom. Ce mont est un volcan éteint, dont le sommet est tout-à-fait plat et couvert de neiges éternelles. Le Sund est parsemé d'un grand nombre d'îles. Au midi, on trouve plusieurs sources d'eau chaude. Des chaloupes canonnières croisent continuellement, pour protéger les hommes occupés à la pêche ou à la chasse, ou pour capturer les canots chargés de fourrures, et faire prisonniers les In-

diens qui les montent : ces malheureux ne sont rendus à la liberté qu'en payant une forte rançon. Chaque fois que nous avons été dans ces parages, nous avons constamment été environnés de chaloupes russes qui empêchaient les indigènes de venir trafiquer avec nous; néanmoins ils parvenaient quelquefois la nuit à tromper la vigilance de leurs gardiens, et nous apportaient des peaux de loutres. Après une traversée assez pénible, nous mouillâmes encore dans la rivière de Colombia, le 12 juin 1817. Nous mîmes à terre nos soixante insulaires et notre cargaison, et après avoir pris à bord quelques marchandises d'échange pour la côte de la Nouvelle-Albion, nous levâmes l'ancre pour cette destination. En sortant de la Colombia, nous nous dirigeâmes au sud, en côtoyant la terre. Nous passâmes devant le cap du Mauvais-Temps, par les 44 deg. 49 min. de latitude nord, et les 123 deg. 56 min. de longitude ouest. Le temps s'éclaircit le 14; nous vîmes le cap Oxford, à sept lieues au sud-est. Etant par les 43 deg. de latitude nord, nous découvrîmes la terre à deux milles, et nous distinguâmes de la fumée qui s'élevait sur plu-

sieurs points de la côte. Vers midi, quelques canots s'approchèrent de nous à la portée de la voix. Nous les engageâmes, par signes, à venir plus près; ce qu'ils firent en nous présentant des branches d'arbre et des touffes de plumes blanches. Tout-à-coup ils cessèrent de ramer, et un homme, qui parut être leur chef, se leva et nous adressa un long discours, auquel nous ne comprîmes rien. Nous agitâmes alors un pavillon blanc. Ils se mirent aussitôt à chanter et à ramer de notre côté. Quand ils furent près de notre bâtiment, nous leur jetâmes une corde, et nous leur fîmes signe de monter à bord; mais rien ne put les y décider. Ils nous parurent tout-à-fait effrayés : ils nous donnèrent cependant quelques fourrures, en échange de couteaux et de grains de verre, qui parurent leur faire grand plaisir. Ils nous firent comprendre, par signes, que si nous voulions nous approcher du rivage, ils nous en fourniraient une plus grande quantité. Ils nous vendirent aussi des fruits, du poisson, et des paniers très-artistement faits. Ces Indiens, forts et bien faits, sont tous vêtus de peau de daim préparée; ils ont pour coiffure un chapeau rond, fait en forme de bassin,

et qui s'adapte exactement à leur tête. Nous ne vîmes point de femmes. Leurs canots ne nous semblèrent pas aussi bien construits que ceux des habitans de la rivière de Colombia; cependant le pays ne paraît pas manquer de bois. Vers quatre heures, les Indiens s'éloignèrent en chantant, et lorsqu'ils furent arrivés à une certaine distance, ils nous adressèrent encore un long discours.

» Nous cheminions vers le cap Oxford, à cinq ou six milles de la côte, lorsqu'un vent de nord-ouest un peu fort nous obligea à gagner le large pendant la nuit. Le lendemain matin, nous gouvernâmes de nouveau vers la terre, et nous mîmes le cape sur un village indien, situé au-dessus du cap Oxford. Nous vîmes beaucoup d'indigènes sur le rivage, mais la lame était trop forte pour leur permettre de faire usage de leurs canots. Nous aurions voulu jeter l'ancre dans une petite baie qui nous parut bien abritée, et exposée seulement au vent du sud-ouest. Toutefois nous fûmes obligés d'y renoncer, ne pouvant exposer notre chaloupe sur une mer aussi houleuse, pour aller sonder ce mouillage. Nous remîmes en conséquence à la voile. L'aspect du pays est fort agréable,

les plaines sont couvertes de huttes, et de belles forêts couronnent toutes les montagnes. Vers la nuit, le vent s'éleva tellement que nous fûmes obligés d'amener toutes nos voiles, et le lendemain matin, de mettre en panne.

» Le vent étant tombé le 19 juillet, nous gouvernâmes de nouveau vers la terre; malheureusement nous fûmes surpris par un calme à six milles de la côte, et un courant rapide nous fit dériver au sud. Le 24, une brise s'éleva, et nous fîmes route pour le port de la Trinité. Nous relâchâmes d'abord dans une petite baie, à l'abri de tous les vents. Cette baie, parsemée de rochers élevés qui sont couverts de nuées d'oiseaux, est environnée de plusieurs villages indiens. A peine avions-nous mouillé, que nous fûmes entourés de canots. Nous hissâmes alors nos filets d'abordage, ne laissant qu'une ouverture assez grande pour laisser passer un seul homme à la fois; après quoi nous eûmes soin de désarmer chaque visiteur à mesure qu'il montait. Cette précaution parut les offenser singulièrement. L'un des chefs refusant de rendre son poignard, j'ordonnai de le repousser dans son canot. Il tendit aussitôt

son arc en me menaçant; mais voyant plusieurs hommes de l'équipage qui le couchaient en joue, il en passa par ce que je voulus. Il monta ensuite à bord, et parut se repentir de ce qu'il avait fait. Dès que l'ordre fut rétabli, nous commençâmes nos échanges. Les Indiens nous donnèrent quelques fourrures, des fruits et de la viande de cerf, que nous leur payâmes avec des cercles de fer coupés en morceaux. Dans l'après-midi, nous reçûmes la visite de quelques femmes, à qui nous offrîmes des couvertures et des haches; mais rien ne put les décider à monter à bord; ce qui ne nous était pas encore arrivé sur cette côte. Il paraît que les naturels n'ont encore eu que très-peu de rapports avec les Européens, car ils ne connaissent point l'usage des armes à feu, et sont entièrement dépourvus de fer. Leurs poignards sont faits d'une espèce de pierre à fusil. Les vêtemens des deux sexes sont de cuir et ornés de jolis coquillages. Les femmes portent une jupe artistement travaillée, laquelle descend jusqu'à mi-jambe, et elles ont les épaules couvertes d'une espèce de manteau carré. Leur langue est tatouée et noire; leur menton est aussi ta-

toué, mais seulement par bandes; ces femmes sont en général belles et bien faites. Nous vîmes à terre une croix plantée anciennement par des Espagnols qui avaient été jetés sur cette côte, mais qui ensuite furent tous massacrés par les Indiens. Les différentes peuplades qui entourent cette baie sont continuellement en guerre. Nous n'avions jamais à bord en même temps des Indiens de plusieurs tribus. Lorsque ceux qui y étaient voyaient approcher leurs ennemis, ils se hâtaient de retourner à terre pour défendre leurs femmes et leur butin. Ils paraissent tous intrépides et belliqueux. Leurs canots sont les mieux construits de tous ceux que j'ai vus dans ces parages; ils ont de seize à vingt pieds de longueur, sur six à huit de largeur; ils sont carrés des deux bouts, et ont un fond plat. L'intérieur est garni de membrures éloignées les unes des autres d'environ un pied, ce qui leur donne l'apparence de nos chaloupes, et les rend très-solides. Les seuls mots de leur langue que nous pûmes saisir, sont *sai guai*, terme d'amitié, et *chilese*, qui signifie échange. En parlant, ils appliquent la langue contre le palais, en sorte que l'on croi-

rait qu'ils ont toujours la bouche pleine. Nous remîmes à la voile le 25 juillet. Ce ne fut pas sans peine que nous sortîmes de la baie; mais heureusement nous y réussîmes. Si nous avions été obligés d'aller à terre, les Indiens nous auraient infailliblement massacrés; car ces peuplades sont les plus sauvages de toute la côte.

» Le lendemain, 26 juillet, nous vîmes le cap Mendocino à quatre lieues au nord, étant par les 40 deg. 19 min. de latitude nord, et 124 deg. 7 min. de longitude ouest. Nous étant aperçus que notre mât de beaupré était en mauvais état, nous nous décidâmes à relâcher dans la baie de Bodéga même, et nous fîmes savoir notre arrivée par un coup de canon. Aussitôt plusieurs bodarkis vinrent à nous, ayant à bord du porc frais et des légumes. Nous reçûmes aussi la visite de quelques canots indiens; si l'on peut donner ce nom à un certain nombre de grosses bottes de roseaux attachées ensemble. Les indigènes paraissent très-pauvres, et cependant le pays semble préférable à tout le reste de la côte; le sol est si fertile et le climat si favorable, que les Russes font deux récoltes par an. Ils ont établi leur

grand magasin près de la baie, parce que c'est là que leurs bâtimens viennent ordinairement mouiller, et même passer l'hiver. Toutefois, la rareté du bois de charpente y est telle qu'ils ont été obligés de choisir un autre emplacement pour élever leurs habitations, et en effet ils ont en abondance dans celui qu'ils occupent, du chêne, du frêne et des pins propres à la construction des navires. Nous vîmes sur le chantier un très-beau brick de 150 tonneaux, prêt à être lancé. La côte de Californie leur fournit d'excellent chanvre. Bodéga contient une centaine de maisons et de cabanes; il est défendu par un petit fort, et habité par environ cinq cents Russes et Kodiacs. Le sol est cultivé avec le plus grand soin, et produit de bon blé, des pommes de terre, du chanvre et des légumes de toute espèce. J'y ai vu des raiforts pesant jusqu'à vingt-huit livres, et aussi gros que la cuisse, quoique d'une chair ferme et compacte. Il y a une grande quantité de bétail et de moutons. Cet établissement est florissant sous tous les rapports. Des chasseurs partent à des époques déterminées pour aller à la chasse des loutres sur la côte de la Californie, et on y expédie tous

les ans à Norfolk-Sund un vaisseau chargé de peaux de ces animaux, ainsi que de blé et de chanvre. Norfolk-Sund sert d'entrepôt pour les fourrures, entre la colonie de Bodéga et le Kamtschatka.

» Le 18 août 1817, nous mîmes à la voile pour les îles Farclone, situées par les 37 deg. 40 min. de latitude nord, et 122 deg. 20 min. de longitude ouest. De là nous nous dirigeâmes vers un autre groupe d'îles plus considérable, où nous trouvâmes, à notre grande surprise, une trentaine de Russes et de Kodiacs établis avec leurs familles. Leurs maisons, bâties en pierre, nous parurent solides et commodes. Cette petite colonie ne s'occupe que de la chasse des loutres, et à préparer de la chair de lion marin, qui est sans contredit aussi bonne que le bœuf boucané par les Espagnols. Il n'y a pas d'eau sur ces rochers, et les habitans n'ont d'autre moyen de s'en procurer qu'en envoyant, quand le temps le permet, à Bodéga, un canot qui en rapporte aussi de la chair de poisson préparée, etc.; ils n'ont pas un seul canot à eux, et l'île ne fournit point de bois pour en construire.

» Comme rien ne nous retenait dans ces

parages, nous fîmes voile pour le port de sir Francis Drake, où nous mouillâmes le lendemain. J'allai à terre avec quelques hommes, pour voir si nous ne trouverions pas des indigènes. Nous en vîmes un petit nombre, qui nous parurent bien misérables. Cependant le pays est charmant; les vallées sont arrosées par plusieurs petites rivières qui y serpentent d'une manière très-agréable. Nous tuâmes une grande quantité d'énormes serpens et de couleuvres. Nous aperçûmes beaucoup de daims et de renards, mais nous ne pûmes les joindre. Le 19 août, nous nous dirigeâmes au nord, le long de la côte, passant successivement devant un grand nombre de villages indiens. Aucun indigène ne vint à notre rencontre; ce qui me fit supposer qu'ils n'ont point de canots, et avec d'autant plus de raison, que je ne vis pas sur la côte d'arbres propres à en construire. Changeant un peu de direction, nous longeâmes ensuite la côte au nord-est, où nous remarquâmes plusieurs petits villages; mais la mer était trop houleuse pour permettre aux naturels de s'y hasarder. Le lendemain, ayant aperçu, près de la pointe Saint-George, un grand village et beau-

coup d'Indiens sur le bord de la mer, nous y jetâmes l'ancre, et nous fûmes bientôt accostés par une foule de canots semblables à ceux du port de la Trinité. Les indigènes qui les montaient nous parurent fort pacifiques. Nous leur achetâmes des peaux de loutres, des arcs, des flèches et des poignards. Toutefois, comme le mouillage n'était pas bon, nous remîmes à la voile, et nous remontâmes la côte au nord, en continuant nos échanges avec les naturels, jusqu'à la pointe Grégoire, à la latitude de 43 deg. Le 2 septembre, nous revirâmes de bord à l'ouest, dans l'espoir de trouver une île habitée seulement par des loutres, et qui, disait-on, avait été aperçue par un bâtiment américain; mais nos recherches furent infructueuses. Le 10 octobre, nous mouillâmes une dernière fois dans la rivière de Colombia. Le 20, je fus chargé d'une petite expédition dans l'intérieur du pays, ayant pour but de ramener au fort le nommé John Carpenter, le même forgeron que nous avions mis à terre à notre premier voyage, et qui, après s'être assez bien conduit pendant quelque temps, avait déserté et s'était retiré dans les quartiers d'hiver de la tribu des Cladsaps,

à trente milles de distance. M. Keith, gouverneur du fort, craignant qu'il ne se mît à la tête des Indiens, et n'organisât une révolte, s'était déterminé à le renvoyer du pays. Je pris en conséquence nos deux chaloupes et un détachement d'une trentaine d'hommes, et nous remontâmes la rivière d'Young. Arrivés à une certaine hauteur, nous débarquâmes, après avoir mis nos embarcations en sûreté dans une petite anse. Nous continuâmes notre route par terre, en traversant des bois, des plaines et plusieurs petites rivières, et nous arrivâmes, au point du jour, dans le village des Cladsaps. Là, nous nous saisîmes du déserteur, et nous le ramenâmes avec nous, malgré les démonstrations des Indiens, qui paraissaient vouloir prendre sa défense. Le pays que nous parcourûmes est superbe, et la culture pourrait y être poussée à un haut degré de perfection. Nous vîmes des arbres à fruit de différentes espèces, des chevaux, des daims, et des moutons de montagne. La plaine est parsemée d'un grand nombre de petits villages, dont les habitans nous accueillirent amicalement. L'établissement de la compagnie du nord-ouest est situé à environ sept milles de la Pointe Adams,

au sud de la rivière, au-dessus d'une petite baie où les navires trouvent un excellent ancrage. On y arrive par un quai bien construit, et garni d'une grue. Les maisons s'élèvent sur un emplacement ayant 600 pieds carrés, entouré de pieux de quinze pieds de haut, et défendu par deux bastions, l'un à l'angle sud-ouest, l'autre à l'angle nord-est. Chacun de ces bastions est armé de huit pièces de 4 et de 6, et il y a en outre des meurtrières pour la mousqueterie. L'entrée principale est au nord; elle est couronnée par une plate-forme, portant plusieurs pierriers montés sur leurs affûts. Au sud se trouve la maison du gouverneur, devant laquelle sont braquées deux pièces de 18. A l'est, sont les logemens des commis et le réfectoire des officiers; la caserne est derrière la maison du gouverneur, le grand magasin à l'angle du sud-ouest, et le grenier à blé à l'angle opposé. Le nombre des colons n'excède pas cent cinquante; la plupart d'entre eux ont épousé des femmes du pays, qui vivent avec eux dans le fort; ils sont presque tous nés au Canada. On les tient constamment occupés à couper du bois et à réparer le fort, sans leur permettre de cultiver la

terre pour leur propre compte, dans la crainte qu'ils ne se rendent indépendans. La compagnie a échelonné un grand nombre de postes, depuis la rivière de Colombia jusqu'aux Rocky-Mountains (les montagnes pierreuses), et depuis celles-ci jusqu'à Montréal. Toutes les fourrures recueillies à l'ouest des montagnes sont transportées à l'établissement de la Colombia, qui les fait passer à la Chine; celles recueillies à l'est sont portées à Montréal, et de là en Angleterre.

» Nos affaires terminées dans la rivière de Colombia, nous fîmes voile de nouveau pour les îles Sandwich; et le 6 décembre, nous découvrîmes Owyhée, après une traversée courte et fort agréable. Etonnés de ne point voir de canots indiens venir à notre rencontre, nous envoyâmes une chaloupe à terre pour en savoir la raison. Nous apprîmes que les naturels célébraient alors leur grande fête annuelle du *Mucka-hitée*, et que pendant cette solennité, qui dure un mois, aucun canot ne peut naviguer sur l'eau salée. On nous dit aussi que le roi Tamaahmaah était à Tyroa, son séjour favori, ce qui nous détermina à nous y rendre de suite. Le capitaine Jennings se transporta

aussitôt auprès de Tamaahmaah, qui lui dit que s'il voulait aller à l'île de Woahoo, et y attendre la fin du Mucka-hitée, il pourrait traiter avec lui de la vente de la *Colombia*. En conséquence, nous partîmes de Tyroa pour l'île de Woahoo, où nous mouillâmes le 18 décembre. Le Mucka-hitée étant fini le 24, le premier ministre du roi, nommé Kreymokou, mais plus généralement connu sous le nom de Pitt, vint à notre bord, accompagné de notre compatriote Young et de tous les grands dignitaires, pour voir notre bâtiment. Ils virent avec étonnement nos pièces de gros calibre. Nous en montâmes une sur le pont, et nous en tirâmes plusieurs coups; ce qui amusa beaucoup les chefs indigènes, et attira une grande affluence d'individus accourus de toutes parts pour voir le *pou'nuée :* c'est ainsi qu'ils appellent un canon. Après une visite minutieuse de notre bâtiment, et l'avis de Young, Kreymokou s'engagea à nous donner en échange deux cargaisons complètes de bois de sandal. Il fut stipulé aussi que la goëlette resterait à notre disposition jusqu'à parfaite exécution des conditions du marché, et qu'en outre nous serions dé-

frayés pendant tout le temps de notre séjour dans l'île. Le lendemain, jour de Noël, nous traitâmes à notre bord les chefs et quelques blancs établis dans le pays, en dressant toutefois une table particulière pour les femmes, à qui il est défendu de manger avec leurs maris. Nous prîmes à notre bord les approvisionnemens de toute espèce, et les divers tissus que les naturels devaient envoyer au roi, en acquit de leurs contributions, et nous mîmes à la voile pour Owyhée. Notre bâtiment était, comme précédemment, encombré d'hommes, de femmes et d'enfans; le pont, les cordages, le mât de beaupré, les hunes, tout en était couvert. Nous relâchâmes à Mowée, où les Indiens passèrent plusieurs jours en réjouissances. Ils revinrent à bord le 16, et nous remîmes à la voile pour Owyhée. Nous avions tant de monde sur le pont et dans nos agrès, que nous faillîmes sombrer. Ayant mouillé devant Tyroa, Tamaahmaah vint aussitôt à notre bord. A son arrivée, tous les Indiens sautèrent à la mer. Nous avions commencé à tirer une salve, mais le roi nous dit avec gaieté, que nous devions être économes de la poudre, qui lui appartenait maintenant, et

qu'il destinait à un meilleur usage. Il parut fort content de nos pièces de canon. Comme à Woahoo, les naturels vinrent voir les pou'nuées. Fort heureusement nous les débarquâmes le lendemain, et nous nous trouvâmes ainsi délivrés des importunités des curieux; on les rangea en carré devant la demeure du roi. Sa majesté, après s'être réservé toutes les armes, la poudre, et divers autres objets, fit présent du bâtiment à son fils Léo-Léo, qui doit lui succéder. Le 26 janvier, nous appareillâmes pour Mowée, ayant toujours à bord une foule d'indigènes. Le lendemain nous mouillâmes dans la rade de Lébina, où ayant pris à bord les contributions destinées au roi, nous remîmes à la voile pour Woahoo. Durant le trajet, une étoile volante qui répandit une vive lumière, jeta la consternation parmi les Indiens; ils poussèrent un grand cri, et nous dirent que cette étoile leur annonçait la mort prochaine d'un des chefs d'Owyhée. Nous arrivâmes le 1er février à Woahoo. En passant les récifs, notre bâtiment toucha; mais les Indiens s'étant tous jetés à la mer pour gagner le rivage à la nage, il fut allégé et se releva presque aussitôt. Environ une

semaine après notre arrivée, un chef, nommé Tereacou, mourut subitement. On défendit aussitôt aux indigènes de quitter le rivage. Ils paraissaient tous en proie au plus violent chagrin ; ils erraient çà et là dans un état de nudité complet, poussant des cris lamentables, se coupant les cheveux, se brisant les dents, et se faisant des brûlures sur le corps avec de l'écorce d'arbre enflammée.

» Les prêtres s'assemblèrent dans la maison du défunt, et tracèrent à l'entour une vaste enceinte, en fichant en terre des baguettes à l'extrémité desquelles étaient fixés des petits pavillons blancs. Quoiqu'il y eût autour de cette enceinte plusieurs milliers d'Indiens, aucun d'eux n'osa en franchir les limites. Les prêtres allumèrent un grand feu et y jetèrent le cœur du défunt, priant avec ferveur pendant qu'il brûlait ; ils en réunirent ensuite les cendres dans une calebasse, qu'ils suspendirent à une perche, et le recouvrirent d'un magnifique tissu de plumes. Alors deux hikanis (conseillers) prirent la perche sur leurs épaules, et coururent vers la mer, en criant de toutes leurs forces : *Noho! noho!* ce qui veut dire, prosternez-vous. Les indigènes devant qui ils pas-

saient s'étendaient par terre, et se dépouillaient de leurs vêtemens. Les hikanis s'étant avancés dans la mer jusqu'à la ceinture, jetèrent les cendres contenues dans la calebasse. On répéta les mêmes cérémonies pour le foie et pour les entrailles du défunt. Au coucher du soleil, tous les travaux furent suspendus, et un homme parcourut le village, en criant que quiconque, après huit heures, sortirait de sa maison, y conserverait du feu ou de la lumière, ou y fumerait la pipe, serait puni de mort. Cet ordre s'étendit non-seulement aux blancs établis dans l'île, mais même aux bâtimens qui étaient dans le port. On alla jusqu'à défendre de laisser sortir ni chien, ni cochon, ni volaille, afin d'éviter toute espèce de bruit; et les bâtimens ne purent sonner leur cloche le lendemain matin.

» Toutefois au lever du soleil, le tabou ou interdiction fut levée pour les bâtimens, mais il resta en vigueur à terre. Les prêtres livrèrent aux flammes le corps du chef décédé, après en avoir ôté les os, et en firent jeter les cendres dans la mer. Ils nettoyèrent ensuite soigneusement les os, les rassemblèrent, et les mirent dans un grand canot

qui fut expédié à Owyhée. Six heures après le départ de ce canot, le tabou fut levé, et tout rentra dans l'ordre accoutumé. Tels sont les honneurs funèbres que l'on rend à toutes les personnes de distinction. Quant aux Indiens des autres classes, on les enterre tout simplement. Lorsque les chairs sont détruites par la putréfaction, les parens exhument les os, les nettoient avec soin, les enveloppent d'une étoffe, et les mettent dans des calebasses ou gourdes qu'ils suspendent dans leurs maisons.

» Nous restâmes à Woahoo jusqu'au 17 mars 1818, que nous reçûmes alors de Tamaahmaah l'ordre de nous rendre à l'île d'Atooi, pour y prendre une cargaison de bois de sandal. Le lendemain, nous mouillâmes dans la rade de Whymea. A un mille du village, nous vîmes flotter le pavillon anglais sur un très-beau fort, armé d'une trentaine de bouches à feu. Ce fort avait été construit par les Russes, mais ils avaient été obligés de l'abandonner et de quitter le pays, par suite des discussions qu'ils avaient eues avec les indigènes. Tamourée, roi d'Atooi, a fixé sa résidence dans ce fort; il y entretient cent cinquante hom-

mes, sans compter un certain nombre de blancs qui servent les pièces.

» Les chefs qui nous accompagnaient se rendirent à terre, et furent très-bien accueillis par Tamourée. Le lendemain, des canots Indiens, au nombre d'environ cinq cents, nous apportèrent notre première cargaison de bois de sandal, que nous allâmes décharger dans l'île de Woahoo. Nous prîmes notre seconde cargaison dans la baie de Whymea, et nous la déposâmes au port de Honorura. Enfin, le 2 mai 1818, les conditions de notre marché ayant été remplies, nous hissâmes le pavillon de Tamaahmaah, que nous saluâmes de sept coups de canon; et après avoir mis la *Colombia* à la disposition de Kreymokou, nous nous rendîmes à terre dans les maisons qu'on nous avait préparées.

» Elles étaient les plus belles et les mieux situées de tout le village. On les avait placées devant le port. Chacune d'elles avait été bâtie et meublée par la population entière de l'endroit, et terminée en trois jours. Elles se composaient de deux dortoirs et deux réfectoires, dont un pour les femmes. Les deux dortoirs et le réfectoire des femmes

étaient entourés d'un enclos formant un carré de cent cinquante pieds. Le réfectoire des hommes n'était pas compris dans cette enceinte, mais il avait son enclos particulier, et une porte de communication avec le dortoir. Voici comment on s'y prend dans ce pays pour construire une maison. On commence par enfoncer en terre, à trois pieds de distance l'un de l'autre, des poteaux de huit pieds de hauteur, terminés en fourche. On place horizontalement dans ces fourches de belles perches bien droites. Les chevrons se terminent aussi en fourche à la partie inférieure, et posent sur les fourches des poteaux verticaux. Les extrémités supérieures des chevrons se croisent au-dessus du faîte qui, pendant la construction, est soutenu par des étais provisoires. On lie fortement ensemble ces chevrons avec le faîte. On place ensuite un second faîte au-dessus des bouts croisés des chevrons, et on attache fortement le tout ensemble. On recouvre ce toit de rameaux ou de cannes, faisant office de lattes, et on finit par une couche d'herbes sèches ou de feuilles.

» Notre dortoir était éclairé par deux fenêtres. Dans l'intérieur le sol avait été bien

battu. Il était jonché de roseaux recouverts d'une natte grossière, sur laquelle on avait mis d'autres nattes plus artistement travaillées. A un bout du bâtiment était un grand lit, garni d'herbes sèches et recouvert de nattes. De chaque côté se trouvaient des espèces de sophas garnis et recouverts de même, et cachés par une petite cloison. Devant la maison on avait construit un *raini* ou hangar, couvert de branches de cacaotier, et ayant aussi son sopha. Tous les matins le devant de notre habitation était jonché de roseaux fraîchement coupés. Tamaahmaah avait placé auprès de nous un homme chargé de veiller à ce que nous ne manquassions de rien; nous avions en outre une garde qui veillait la nuit autour de nos maisons, afin de nous prévenir en cas d'incendie.

» Woahoo, la plus considérable des îles Sandwich, est précieuse surtout à cause de la sûreté de ses ports et de la bonne qualité de ses eaux. La culture y est portée à un haut degré de perfection; on y trouve en abondance des légumes et des fruits de toute espèce. Le pays es tbien pourvu de bétail, de chevaux, de chèvres, de moutons, de co-

chons, etc. Ordinairement les bâtimens relâchent d'abord à Owyhée, pour obtenir de Tamaahmaah la permission de mouiller à Woahoo. Cette île a trois ports excellens sur la côte méridionale, entre la montagne du Diamant et la pointe de Barber. En doublant la montagne du Diamant, on découvre le village de Wytectée au milieu d'un vaste bois de cacaotiers et d'arbres à pain. Il est situé dans une immense plaine, cultivée avec le plus grand soin, et présentant le plus magnifique coup-d'œil. Les montagnes qui l'entourent sont couronnées par des forêts. A un quart de mille du rivage s'étend un récif de corail qui occasione de forts brisans. Ce village était autrefois le lieu de la résidence du roi, qui ne l'a quitté que depuis quelques années, pour aller habiter Owyhée, son île natale. A environ quatre milles à l'ouest de Wytectée, on voit le village et le port de Honorura : c'est le point le plus important et le plus peuplé de l'île. On reconnaît aisément le port à la vallée profonde où il est situé, et où le vent alisé de nord-est souffle toujours avec violence. L'île n'a pas plus de cinq lieues de large en cet endroit. Les bâtimens peu-

vent amarrer contre le rivage, où ils sont aussi bien abrités que dans le meilleur bassin fermé. Une belle batterie circulaire, placée au sud-est, et composée d'une soixantaine de bouches à feu, protége le village et le port. Le fort occupe environ douze arpens de terre. Les retranchemens sont revêtus en pierre; ils ont dix-huit pieds de haut, autant d'épaisseur à la partie supérieure, et une trentaine de pieds à la base : ils sont construits d'argile, de sable et de gazon, bien cimentés. Les embrasures sont faites de même, mais ne sont pas revêtues en pierre. Le magasin est souterrain. Au milieu flotte le pavillon des îles Sandwich, composé d'une raie rouge et bleue, pour chacune d'elles. Tout à l'entour sont construits les logemens des chefs et la caserne. Le village contient à peu près trois cents maisons régulièrement bâties; celles des chefs sont plus grandes et entourées d'une clôture. Chaque famille a trois maisons; l'une qui sert de dortoir, une autre de réfectoire pour les hommes, et la troisième de réfectoire pour les femmes. Le village est séparé de la chaîne de montagnes qui règne du nord-ouest au sud-est, par des bois délicieux de

cacaotiers, d'arbres à pain et de ricins. Le terrain est divisé en champs carrés, où croît le taro, et qui sont entourés de cannes à sucre et de blé d'Inde. L'île possède en outre une grande quantité de très-beaux étangs où l'on pêche des mulets et de petits poissons que les habitans appellent *avaa*. Vers le nord-ouest du port, coule une rivière que les chaloupes peuvent remonter jusqu'à la distance de deux milles, et où les bâtimens se procurent de l'eau douce. On trouve, à trois milles à l'ouest de Honorura, un autre port d'un accès plus facile et peut-être préférable, mais où l'eau douce manque. C'est par cette raison qu'il est peu fréquenté, et que l'on ne voit sur la côte qu'un petit nombre de maisons de cultivateurs et de pêcheurs. A six milles environ à l'ouest de Honorura, on trouve un troisième port connu sous le nom de Wy-moma. La baie, qui n'a qu'un demi-mille à l'entrée, se prolonge à cinq lieues vers le nord, et a environ quatre milles dans sa plus grande largeur. Au milieu est une île de deux milles de circonférence, qui appartient à M. Manning, Espagnol, fixé depuis plusieurs années dans le pays. Au fond de la baie est un

excellent cours d'eau qui va se jeter dans la mer; un grand nombre de plongeurs y sont constamment employés à la pêche des perles. Nous fîmes présent à Tamaahmaah d'une drague à huîtres, afin de faciliter leur travail. Au-delà de la pointe de Barber, vers le nord, sont situés la baie et le village de Y-eni; et un peu plus loin, vers le nord-ouest, on trouve le village de Y-roua. La baie et le village de Whymea sont à l'extrémité occidentale de l'île. Sur la côte du nord-est, il y a deux grands villages, mais point de port.

» Comme je l'ai déjà dit, les femmes n'entrent jamais dans le réfectoire des hommes; il leur est défendu, sous peine de mort, de dépasser la clôture extérieure. Elles ne peuvent manger ni porc, ni noix de coco, ni banane, ni plantain, rien enfin de ce que les prêtres présentent en offrande à leurs dieux : elles ne doivent pas même toucher aux ustensiles qui servent aux repas des hommes. Elles ont leurs vases à part, ainsi qu'un feu particulier, pour préparer leurs alimens; celui des hommes, qui est appelé *yahée tabou* ou feu défendu, étant tellement sacré, qu'elles ne peuvent même y

allumer leur pipe, quoiqu'elles aient toutes un goût décidé pour le tabac. Ni les hommes, ni les femmes ne peuvent manger dans leurs chambres à coucher. Il y a dans le village plusieurs moraïs ou temples qui sont entourés d'enclos surmontés de pavillons blancs. A la nouvelle lune, les prêtres, les chefs et les hikanis vont y porter des cochons, des plantains et des noix de coco, qu'ils déposent devant les images en bois de leurs dieux. Ils restent trois nuits et deux jours dans l'église, priant et mangeant du porc rôti. A chacune des autres phases de la lune, ils répètent la même cérémonie, mais elle ne dure que deux nuits et un jour. Pendant ce temps, il est défendu aux femmes d'aller à la mer en canot ou autrement, et elles doivent se tenir au moins à cent vingt pieds de distance de l'église. Le peuple a la plus profonde vénération pour les chefs et pour les prêtres, qui ont bien soin de le tenir dans l'ignorance la plus complète, même en ce qui concerne la religion. La Mucka-hitée, ou grande fête annuelle, commence en novembre. Le roi Tamaahmaah en fait l'ouverture de la manière suivante : il se place, sans défense, à une certaine distance de trois guerriers,

qui doivent lui lancer successivement leur javelot. On choisit ordinairement les hommes les plus adroits. Le roi saisit au vol le premier javelot, et s'en sert pour parer les deux autres, qu'il fait passer à une grande hauteur au-dessus de sa tête; après quoi il brise une noix de coco : dès ce moment il est défendu aux Indiens de s'approcher de la mer. Le roi se rend ensuite au moraï, où il passe plusieurs jours. Durant toute cette solennité, les habitans ornent leurs maisons de feuillages et de nattes neuves, et se parent de leurs plus beaux vêtemens. Leur principale divinité est portée processionnellement par les prêtres, qui font le tour de l'île. Tout habitant qui se trouve entre la procession et le rivage, est à l'instant dépouillé de ses vêtemens. La même punition est infligée à ceux qui ne se prosternent pas ou qui ne se déshabillent pas sur-le-champ devant le cortége de la divinité. Pendant toute la durée de la fête, les habitans ne font que danser, s'exercer au pugilat, et se réjouir de mille manières différentes. La procession emploie ordinairement trente jours à faire le tour de l'île et à visiter tous les villages et toutes les plantations, où les prêtres n'oublient pas

de rappeler aux habitans que c'est l'époque où ils doivent payer leurs tributs. Lorsque la divinité a été replacée dans le moraï où on l'a prise, le tabou est levé, et tout reprend son cours ordinaire. J'ai souvent questionné les chefs sur leur religion : ils m'ont tous avoué qu'ils allaient dans les moraïs plutôt pour se divertir que pour prier. Teymotou, surnommé Cox, se moque des prêtres et de leurs dieux de bois ; il dit que ce sont des imposteurs, et que le Dieu des blancs est le seul véritable. L'usage de sacrifier des hommes a été aboli ; pendant mon séjour dans le pays, je n'ai pas vu immoler une seule victime humaine.

» Les habitans des îles Sandwich sont superstitieux à l'excès : ils croient fermement que les ames des morts peuvent revenir. Selon eux, le volcan d'Owyhée est l'enfer où brûlent les méchans, tandis que les bons deviennent, après leur mort, des êtres aériens qui errent sur la terre à volonté. Tamaahmaah est à la fois roi et souverain pontife. Lorsqu'il va à bord d'un bâtiment, il est escorté par plusieurs chefs et hikanis, dont l'un porte un crachoir en grande cé-

rémonie ; ses fonctions sont considérées comme très-honorables. Le cortége se compose en outre d'un porte-épée, d'un peloton de soldats armés de fusils, et d'un certain nombre d'hommes portant des touffes de plumes pour chasser les mouches, ou des éventails pour rafraîchir l'air : le roi est ordinairement aussi accompagné de ses quatre femmes.

» Les vieux habits du roi, et ses évacuations de toute espèce, sont soigneusement jetés à la mer : Tamaahmaah est persuadé que quiconque en posséderait la plus petite partie, aurait le pouvoir de le faire mourir par des prières. Les gens du peuple s'imaginent que les principaux prêtres peuvent également les faire mourir à volonté. Un jour, on me vola un pot de terre et un couteau : j'allai aussitôt trouver un prêtre, et je l'informai de ce vol, après lui avoir fait présent d'une lime. Le prêtre vint, quelques instans après, à notre demeure, et fit annoncer dans tout le village que si les objets volés n'étaient pas restitués avant la nuit, les auteurs et les complices du délit mourraient par l'effet de ses prières. Le lendemain matin, nous retrouvâmes le couteau et le vase

de terre à la porte du réfectoire : c'est le seul vol dont j'aie eu connaissance pendant mon séjour dans l'île.

» La principale occupation des hommes est de cultiver la terre, de construire des canots, de faire des lances, etc. Chaque chef a une suite composée d'autant de monde qu'il peut en nourrir et en vêtir. Quelquefois ces espèces de vassaux ou cliens sont tellement attachés à leurs patrons, qu'après avoir parcouru les côtes de l'Amérique et de la Chine, ils leur donnent, à leur retour, tout ce qu'ils ont gagné, et ne reçoivent en échange qu'une petite ferme. La fabrication des étoffes est particulièrement réservée aux femmes âgées. Voici comment elles s'y prennent : elles rassemblent une grande quantité d'écorce de jeune mûrier; elles la font macérer dans l'eau pendant plusieurs jours, puis elles la battent sur un bloc de bois cannelé, avec un battoir qui a aussi des cannelures, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à l'épaisseur qu'elles jugent convenable. Par ce procédé, elles obtiennent des étoffes de toute grosseur, qu'elles rendent imperméables à volonté, en les couvrant d'un vernis. Les jeunes femmes jouissent de toute leur liberté

jusqu'à vingt ans ; ce n'est qu'à cet âge qu'elles abandonnent la vie errante qu'elles ont menée jusque-là, et qu'elles commencent à avoir des enfans. On exerce continuellement les jeunes gens à manier la lance, à nager et à plonger. Un de leurs amusemens favoris consiste à lancer des cerfs-volans. La passion du jeu est poussée, dans ces îles, jusqu'à la fureur. Le jeu le plus en usage est celui des dames. Au lieu de douze pions, ils en ont une quarantaine, qui sont de pierre blanche et de pierre noire. Ils ont un autre jeu qui se compose d'une pierre et de trois morceaux d'étoffe. On place la pierre sous l'un des morceaux d'étoffe, et l'adversaire doit donner un coup de baguette sur celui où il suppose que cette pierre doit se trouver. Ce jeu se joue à six, trois contre trois; j'ai vu des chefs indiens y passer des jours entiers. Ils aiment beaucoup les cartes, et jouent fort bien au whist, etc. Leur enjeu se compose souvent d'une maison, d'une pièce de terre, d'un canot, et même des habits qu'ils ont sur eux. Ils sont aussi trèsenclins à l'usage des spiritueux, et boivent souvent d'un seul trait un grand verre du rhum le plus fort. Mais leurs femmes ne leur

cèdent en rien sous ce rapport. Elles fabriquent une liqueur spiritueuse fort agréable, en faisant fermenter la racine du *tie*, qui croît spontanément dans les environs des montagnes; cette racine, d'une couleur foncée, ressemble beaucoup à la betterave, mais elle est plus grosse et d'un goût plus sucré; on en trouve toute l'année dans un état de parfaite maturité. On la fait cuire sous terre; on la met dans un vieux canot, et on l'y écrase bien, en y mêlant une quantité d'eau suffisante, et on laisse fermenter le tout pendant quelques jours. Les Indiens se servent, pour la distillation de la liqueur ainsi produite par la fermentation, de pots de fer qu'ils achètent des bâtimens qui viennent trafiquer dans leurs îles. Ils augmentent à volonté la capacité de leur appareil, en le surmontant d'une ou de plusieurs gourdes ou callebasses, dont ils suppriment le fond, et qu'ils luttent avec une argile qu'ils nomment *paroro*. Ils placent au-dessus un chapiteau de cuivre, garni d'un vieux canon de fusil qui passe au travers d'une callebasse pleine d'eau froide, et qui est destinée à condenser les vapeurs alcooliques. Ces appareils distillatoires sont ordinairement placés au-

près d'une rivière, afin de pouvoir renouveler l'eau du réfrigérant. On obtient, par ce procédé très-simple, une liqueur analogue à l'eau-de-vie de grains, un peu plus faible, mais d'un goût plus agréable. Les insulaires lui donnent le nom de *y-wer'a*, qui signifie eau chaude; ou bien de *luma*, qui est une corruption du mot rhum.

» M. Manning cultive avec succès le raisin et la pêche; il récolte aussi de très-bon vin. Je fis avec lui le tour de l'île, et je trouvai toutes les terres dans le meilleur état de culture. Le taro y croît en abondance. Il y en a de deux espèces. La première, qui est la meilleure, se cultive dans des champs carrés et qui sont creusés à la profondeur d'environ six pieds; le fond et les côtés sont fortement battus, afin de retenir l'eau. Quand le champ est bien disposé, on met au fond une couche de terre bien ameublée, et on y plante le taro en lignes droites ou en cercles. On fait ensuite venir l'eau pour recouvrir le tout, en sorte qu'un champ de taro remplit en même temps l'office d'étang. La plante ne parvient à sa perfection qu'au bout de neuf mois; mais pour n'en jamais manquer, on remplace par de jeunes plantes celles

que l'on déracine, et on établit sur le même champ une rotation telle que l'on y voit à la fois des taros à tous les différens degrés de croissance. L'eau est amenée des montagnes par des rigoles qui la conduisent à volonté dans les pièces de terre où l'on en a besoin. Ces champs de taro sont entourés de charmantes promenades, plantées d'arbres à plantain et de cannes à sucre. L'autre espèce de taro ne vient que dans les terrains secs, et n'arrive à parfaite maturité qu'au bout d'un an. La pomme de terre douce y est cultivée de même; on est dans l'usage de la butter. Le pays abonde en pommes de terre ordinaires, en yams, en arbres à pain, en melons de plusieurs espèces, en choux, ognons, céleri, ail, etc. On y trouve aussi de très-bon blé, du riz, du maïs, ainsi que toutes les variétés de fruits qui viennent dans les Indes occidentales. Tous les légumes qui réussissent en Angleterre, peuvent également croître dans ce pays. L'île d'Owhyhée produit des fraises, des framboises, des pommes sauvages et beaucoup d'autres fruits, tels que des oranges excellentes, des limons, des citrons, des pommes de pin, etc. On cultive aussi dans les différentes îles, du co-

ton, du café, et surtout du tabac, dont les habitans font une énorme consommation. On y trouve beaucoup de bétail, des moutons, des chèvres, des cochons, des canards, des oies et différentes espèces de volailles. Les chevaux y sont en petit nombre. Le bétail est tout-à-fait sauvage et il est défendu d'en tuer sans l'autorisation du roi.

» Les femmes des îles Sandwich sont belles et bien faites. Leur habillement consiste en dix pièces d'étoffe du pays, longues de trois aunes et larges de trois pieds, dont elles s'enveloppent le corps et qui leur descendent jusqu'à mi-jambe. L'étoffe qu'elles mettent par-dessus est ornée de très-jolis dessins et ressemble à du calicot imprimé. Cette partie de leur vêtement porte le nom de *pa'on*. Elles mettent par dessus tout cela une pièce d'étoffe, d'environ trois aunes de long et autant de large, qui est ou noire, ou blanche, ou ornée de différens dessins. Elles suspendent à leur cou un petit miroir et une pipe; c'est la partie la plus essentielle de leur toilette. Elles portent aussi un crochet d'ivoire, qu'elles nomment *palava*, et qu'elles attachent à leur cou avec des tresses de cheveux de leurs amis. Quelques-unes

portent les cheveux longs; d'autres les tiennent courts, les relèvent par-devant et les saupoudrent de chaux. Elles aiment beaucoup les chemises blanches et les mouchoirs de soie noire. Les hommes portent une bande d'étoffe très-forte, qui passe entre les cuisses et fait le tour des reins. Comme les femmes, ils se couvrent les épaules d'une pièce d'étoffe. Dans de certaines occasions solennelles, ils portent un bonnet et un manteau de plumes, qui leur donnent un air tout-à-fait imposant. En hiver, ils se vétissent de nattes très-bien peintes et bordées.

» Je fus un jour invité par l'un des chefs à assister à une grande pêche sur la plage à l'ouest du port de Honorura. On alluma plusieurs feux sur le rivage pendant la nuit qui précéda la pêche. Le matin on déploya les filets dans la mer. Les insulaires, au nombre d'environ six mille, étaient divisés en deux bandes qui, partant de deux points opposés, se réunirent dans l'eau, après avoir fait un circuit très-considérable, et formé une chaîne immense.

» Cette chaîne se transforma bientôt en un cercle par la jonction des deux extrémités, qui marchèrent l'une vers l'autre, et les pê-

cheurs se rapprochant de plus en plus, finirent par enfermer le poisson dans un espace assez resserré. Alors on amena les filets autour de ce cercle, où l'on pêcha de quoi charger cinquante ou soixante canots. Chaque Indien avait sur ses épaules, un sac qu'il était autorisé à remplir de ce qu'il pourrait prendre sans quitter son poste. Cette battue fut suivie de nombreuses querelles au sujet du partage du poisson.

» En revenant de cette partie de pêche, je faillis être noyé. Touwyheence, femme de Kreymokou, premier ministre du roi, tenait le gouvernail de notre canot. Arrivés près du récif qui se trouve non loin du port, elle voulut montrer son adresse en nous faisant passer sur les brisans ; mais une lame nous prit en travers et nous fit chavirer. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je pus gagner la terre.

» Les habitans des îles Sandwich ont une autre espèce de pêche, qui est celle des poissons volans. Les filets dont ils se servent pour celle-ci sont faits de cordelette très-forte, fabriquée avec une espèce de chanvre, qui porte le nom d'*ourana*, et munis, au centre, d'un sac très-solide et très-profond.

On les attache bout à bout, de manière à former un seul filet de huit à neuf cents pieds de long, que l'on place dans la mer, en ligne droite. Un côté de ce grand filet, qui n'a guère que six pieds de large, est soutenu à la surface de l'eau par des morceaux de liége; l'autre côté est chargé de pierres et traîne au fond de la mer. On place de grandes branches d'arbres le long du bord supérieur, afin d'empêcher les poissons de s'élancer par-dessus. Les bouts sont attachés à deux grands canots qui rament l'un vers l'autre, de manière à disposer le filet circulairement. Des hommes, montés sur d'autres canots, battent l'eau dans l'espace ouvert entre les deux premiers, afin de chasser le poisson du côté du filet. Lorsque le cercle est fermé, on retire les filets de l'eau dans les grands canots, ce qui resserre l'espace de plus en plus et oblige le poisson à entrer dans les sacs. Cette manière de pêcher n'est pas sans quelque danger; car il arrive souvent que les poissons volans, qui ont beaucoup de force et d'agilité dans ces parages, s'élancent hors de l'eau, et se jetant au visage des pêcheurs, le leur meurtrissent souvent d'une manière cruelle.

» La pêche des albicores, des dauphins et des bonetas, se fait de la manière suivante : Deux pêcheurs, armés d'une perche de bambou d'une vingtaine de pieds, avec une forte ligne et un hameçon, se placent de chaque côté d'un canot, monté par sept rameurs. Ils tiennent cette perche fortement appuyée contre leur cuisse, et le gros bout posé au fond du canot, qui glisse rapidement sur les flots, tandis que leur surface est effleurée par les hameçons. Aussitôt qu'un poisson vient s'y prendre, le pêcheur redresse sa perche brusquement et amène avec dextérité sa proie sous son bras gauche. Il peut en pêcher de cette manière quarante ou cinquante dans quelques heures.

» On se sert aussi dans le pays d'une espèce de bruyère, qui a la propriété de rendre le poisson malade et de le faire venir à la surface de l'eau, où on le prend alors très-facilement. Les Indiens réduisent cette plante en poudre, et plongent au milieu des rochers pour en répandre dans le voisinage des poissons; ceux que l'on pêche de cette manière sont ouverts et vidés sur-le-champ.

» Quand il fait clair de lune, les insulaires se réunissent en foule dans la plaine. Ils chan-

tent, dansent, jouent à toute sorte de jeux, et se séparent rarement avant minuit. Les mois de novembre, de décembre, de janvier et de février sont très-pluvieux. La mousson commence en mars et dure tout le reste de l'année, le vent se tenant entre le nord et le nord-est. Le vent de sud-ouest souffle souvent dans le mois de janvier avec une violence égale à celle des ouragans des Antilles, entraînant sur son passage les arbres, les maisons, et mettant les étangs à sec. Ce désastre s'annonce par un temps sombre et lugubre, par d'épais nuages qui s'accumulent autour du sommet des montagnes, et par le mouvement rapide des flots de la mer qui fuient devant le souffle impétueux du vent de sud-ouest. Ordinairement ces effroyables tempêtes sont précédées d'un calme plat qui dure un ou deux jours; mais on se garde bien de permettre aux habitans de se fier à de telles apparences, et il est défendu alors de mettre un seul canot à la mer.

» Dans les excursions que je fis avec M. Manning, je visitai une grande maison en pierre, maintenant tout-à-fait ruinée, et qui a appartenu à un chef de l'île. Elle est

entourée d'une double clôture entièrement composée des ossemens des ennemis tués par ce chef dans les guerres qui désolèrent le pays, avant l'arrivée des Européens. Les insulaires n'osent pas passer près de cette maison, et font un grand détour pour l'éviter.

» J'ai déjà parlé de l'île que M. Manuing possède dans la rivière de la Perle. Cette île est habitée par une seule famille, composée d'un homme, de sa femme, de trois enfans et par deux domestiques de M. Manning; nous passâmes deux jours entiers avec eux. L'homme nous raconta une aventure qui lui était arrivée au commencement de son séjour dans l'île. Une nuit il fut éveillé par une voix qui l'appela par son nom, en lui enjoignant de prêter la plus grande attention à ce qui allait lui être dit. Mais quel fut son effroi, en ouvrant les yeux, de voir devant lui le spectre livide du roi Pereorani! Ce fantôme lui ordonna, sous peine de la vie, d'aller dans un souterrain qui se trouve au milieu de l'île, d'y prendre les os du roi, et de les mettre hors de l'atteinte d'un certain chef nommé Tereacou, qui devait descendre dans l'île pour s'en emparer et en garnir ses flèches. Les insulaires des îles Sandwich attri-

buent aux os humains une espèce de pouvoir magique, et ils n'en emploient point d'autres pour armer leurs flèches. Le lendemain, suivant la prédiction du spectre, Téréacou vint visiter l'île; mais l'Indien lui dit qu'elle appartenait à un homme blanc, protégé par Tamaahmaah, et qu'il lui conseillait de respecter sa propriété. Téréacou, sans l'écouter, enleva de la grotte plusieurs paquets d'ossemens; mais il n'y trouva point ceux du roi Péréorani, ni ceux d'aucun chef. La nuit suivante, le roi et les autres chefs vinrent remercier l'Indien et lui prédire que sa conduite serait récompensée par l'homme blanc, et qu'il ferait un jour une brillante fortune. M. Manning, presque aussi superstitieux que son fermier, m'assura qu'il avait entendu parler dans le pays de beaucoup d'apparitions du même genre.

» Après avoir visité la propriété, nous nous remîmes en route pour voir le reste de l'île. Je remarquai, dans cette excursion, que la plupart des crevasses des rochers étaient remplies d'ossemens humains soigneusement enveloppés dans des morceaux d'étoffes. Les Indiens avaient mille attentions pour nous, et nous apportaient à l'envi des

cochons, des chiens rôtis, et du *porvée*. Ils ont une manière de préparer leurs alimens, qui leur donne un goût excellent. Ils les enveloppent de feuilles de plantain, les mettent dans un trou creusé en terre, et les font cuire au moyen de pierres rouges dont ils les recouvrent. Le porvée n'est autre chose que le taro cuit de cette manière, battu ensuite sur une grande pierre et mêlé pendant le battage avec une quantité d'eau nécessaire pour lui donner la consistance de l'empois. Dans cet état pâteux, on le conserve un ou deux mois dans des calebasses. Le grand régal du pays est de manger du poisson cru en le trempant dans du porvée; on en mange aussi sans autre assaisonnement que de la saumure. Les habitans aiment beaucoup les plantes marines et les mangent avec du sel. Ils ne font pas cuire les chevrettes, les crabes, ni aucune espèce de petits poissons. La viande de chiens passe pour le mets le plus délicat, ce qui peut fort bien être, attendu qu'on ne les nourrit que de végétaux. Pendant tout le temps que dura notre tournée, nous fûmes constamment logés dans les plus belles maisons. On nous fournissait pour coucher des nattes très-propres et des *tapas*,

espèce d'étoffe du pays, dont on faisait ensuite présent à nos domestiques. Vers la fin de juin, je fus de retour à Honorura, où je m'embarquai peu après pour retourner en Angleterre. »

CHAPITRE III.

M. Mariner. — S'embarque à bord du *Port-au-Prince*. Ce bâtiment relâche aux îles Sandwich et ensuite aux îles Tonga, où il est pris par les indigènes, qui massacrent une partie de l'équipage. — Aventures de Mariner. — Evénemens divers qui ont lieu dans les îles Tonga, et auxquels il prend part. Cérémonie funèbre, mariage, etc. — Observations sur les mœurs, le caractère et la langue des indigènes, etc., etc.

Les îles Tonga, qui forment un groupe considérable dans le grand Océan, sont situées à l'ouest d'Otahiti, à peu près à moitié chemin de cette île et de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande. Elles furent découvertes en 1643, par le navigateur hollandais Abel Jansen Tasman, qui donna à la principale d'entre elles, sans doute à cause de son analogie avec le sol de la Hollande, le nom d'Amsterdam, mais que les indigènes appellent Tonga-Tabou. Toutefois il ne fut plus question en Europe de ces îles, jus-

qu'au second voyage du capitaine Cook, qui, reconnaissant du bon accueil qu'il y avait reçu, leur donna le nom d'îles des Amis.

Pendant long-temps Otahiti a été en possession de captiver, pour ainsi dire, toute la curiosité et l'attention des Européens. Mais depuis que les autres îles de l'Océan-Pacifique ont été explorées avec soin par des voyageurs intelligens; depuis que l'on a apporté, dans l'examen des mœurs et des usages de ces contrées, l'esprit d'observation qui caractérise éminemment l'époque où nous vivons, l'importance et l'intérêt des faits recueillis ont agrandi une sphère auparavant trop resserrée. Nous croyons d'ailleurs remarquer, à cet égard, qu'il existe une aussi grande opposition de caractère entre les habitans de beaucoup d'îles de la mer du Sud, qu'entre plusieurs nations de notre Europe, telles par exemple que les Russes et les Siciliens. Les Otahitiens peuvent être considérés comme les Sybarites, et les insulaires des îles Tonga comme les Spartiates de l'autre hémisphère. Cette extrême diversité de mœurs et de coutumes entre des peuplades assez rapprochées, nous fait pré-

sumer qu'on ne lira pas sans intérêt la relation qu'un jeune Anglais, nommé Mariner, a publiée sur son séjour aux îles Tonga.

Mariner s'embarqua, le 12 février 1805, à l'âge de quatorze ans, à bord du navire le *Port-au-Prince*, capitaine Duck, armé dans le double but de faire la pêche de la baleine et la course contre les Espagnols, sur les côtes de l'Amérique méridionale. Après avoir fait plusieurs prises dans ces parages, le capitaine Duck mourut dans l'île de Céros, sur la côte de la Californie, le 11 août 1806, et fut remplacé dans son commandement par un capitaine baleinier, nommé Brown. Celui-ci se détermina aussitôt à faire voile pour les îles Sandwich, afin d'y réparer le bâtiment de manière à pouvoir gagner le port Jackson, où il avait le projet de lui faire subir un radoub complet. Chemin faisant, il relâcha à Owyhée, et ensuite à Woahoo, où il recruta son équipage de huit indigènes. Il se dirigea de là vers Otahiti; mais un courant contraire lui ayant fait manquer cette île, il se détermina à cingler à l'ouest vers les îles Tonga. Le 27 novembre, le *Port-au-Prince* signala les îles Hapai, qui en font partie; et le 24, il jeta l'ancre

au nord-ouest de Lefouga, où Cook avait aussi mouillé. Le soir même, un grand nombre de chefs indigènes vinrent à bord avec des provisions. Ils étaient accompagnés par un insulaire d'Owyhée, qui parlait un peu anglais. Cet homme, nommé Toui-Toui, chercha, par tous les moyens en son pouvoir, à persuader à l'équipage que les indigènes étaient on ne peut mieux disposés en leur faveur. Mais un autre insulaire, faisant partie des huit que le *Port-au-Prince* avait pris à Woahoo, fit entendre qu'il n'en était rien, et conseilla même au capitaine Brown de se tenir sur ses gardes. Malheureusement il n'en fit rien. Le lendemain, il ordonna de travailler à carèner le bâtiment, ce qui excita beaucoup de mécontentement parmi l'équipage, attendu que c'était un dimanche; il s'ensuivit même la révolte d'une vingtaine d'hommes, qui se rendirent à terre. Dans l'après-dîner, le reste de l'équipage alla trouver le capitaine, et l'informa qu'un grand nombre d'insulaires, armés de lances et de massues, s'étaient réunis dans l'entrepont, et paraissaient disposés à s'emparer du bâtiment. Le capitaine n'en voulut d'abord rien croire; mais lorsque Mariner lui eut con-

firmé la vérité du fait, il se décida à s'en assurer lui-même, et monta sur le pont, suivi par deux chefs qui se trouvaient avec lui dans ce moment. Ceux-ci croyant leur complot découvert et leur vie en danger, pâlirent et manifestèrent la plus vive anxiété. Toutefois voyant qu'il n'en était rien, et que le capitaine trouvait seulement à redire qu'il y eût autant d'hommes armés sur le pont, ils s'empressèrent de faire jeter les armes à la mer, et de renvoyer les insulaires. Néanmoins Mariner remarqua qu'ils conservèrent soigneusement leurs meilleures massues et leurs meilleures lances, et qu'ils ne jetèrent que les plus mauvaises.

Après le départ des indigènes, le charpentier et le voilier conseillèrent au capitaine de faire quelques dispositions pour les empêcher de revenir à bord, parce qu'il était impossible de travailler au milieu de tant de monde. Le capitaine, toujours sourd aux représentations qui lui étaient faites, ne prit pas la moindre précaution.

Le lendemain, 1er décembre 1806, le bâtiment était déjà rempli d'insulaires. Vers neuf heures, le perfide Toui-Toui vint trouver le capitaine, et l'invita à se rendre à terre

pour visiter le pays; celui-ci y consentit sur-le-champ, et eut même l'imprudence de ne pas se munir d'armes. Une demi-heure après son départ, les insulaires poussèrent un grand cri, et assaillirent les hommes de l'équipage. Mariner se réfugia d'abord à la Sainte-Barbe, où se trouvait déjà le tonnelier. Là, après s'être consultés pendant quelques instans, ils résolurent de faire sauter le bâtiment. Toutefois n'ayant pu se procurer du feu, ils se déterminèrent à monter sur le pont, aimant mieux mourir en se défendant, que de s'exposer à périr au milieu des plus affreux tourmens. Mariner passa le premier. Mais ayant aperçu Toui-Toui dans la chambre du capitaine, il se présenta à lui sans armes, en lui disant que si on avait résolu de le faire mourir, il venait présenter sa tête. Toui-Toui lui promit la vie, à condition qu'il lui dirait combien il y avait encore d'hommes dans le navire. Mariner lui répondit qu'il n'y en avait plus qu'un, et il appela aussitôt le tonnelier, qui ne l'avait pas suivi ainsi qu'ils en étaient convenus. Toui-Toui les conduisit tous deux sur le pont, par-devant le chef qui avait dirigé l'expédition. En y arrivant, il fut frappé d'horreur

à la vue de vingt-deux cadavres rangés côte à côte, entièrement dépouillés, et méconnaissables par les coups de massue qu'ils avaient reçus; et du chef lui-même, assis sur le capuchon de dunette, ayant sur une épaule une veste de matelot ensanglantée, et sur l'autre une massue encore couverte de la cervelle des malheureux qu'il avait assommés. Ce sauvage, après avoir considéré un moment Mariner, le fit remettre entre les mains d'un chef subalterne, qui l'emmena à terre. Chemin faisant, celui-ci le dépouilla de sa chemise.

Mariner fut conduit du rivage à la partie la plus septentrionale de l'île, à un endroit nommé Co-oulo, où il vit le cadavre du capitaine étendu sur le rivage. Les insulaires lui demandèrent s'il approuvait sa mort. Mariner n'ayant pas répondu à cette question, l'un des individus présens leva sa massue pour le tuer; toutefois un chef lui arrêta le bras, et ordonna de conduire le prisonnier à bord d'un grand canot qui était alors à la voile. Une demi-heure après, plusieurs indigènes vinrent le reprendre dans ce canot, et le menèrent auprès d'un grand feu, où il eut encore la douleur de voir les cada-

vres de trois hommes de l'équipage, qui avaient abandonné le bâtiment la veille du désastre. Après avoir fait rôtir quelques cochons, les insulaires conduisirent Mariner du côté de l'île de Foa. Pendant le trajet, ils s'arrêtèrent à une habitation où, malgré ses prières, ils le dépouillèrent de son pantalon, le dernier vêtement qui lui restât. Ils le promenèrent ensuite dans le pays, pieds nus et exposé à un soleil tellement ardent, qu'il lui faisait lever des cloches sur tout le corps. Les habitans accouraient de tous côtés pour le voir; ils le tâtaient, comparaient sa peau à la leur, et disaient que, par sa couleur, elle ressemblait à un cochon sans soie. L'un lui crachait au nez, un autre le poussait, un troisième lui jetait des bâtons, des noix de coco, etc. Après mille avanies de cette espèce, une femme qui passait prit pitié de lui, et lui donna un tablier de feuilles de *sheatoulou*, dont on lui permit de se couvrir. Enfin, ses conducteurs entrèrent dans une hutte pour boire du *cava* (1), et lui ordon-

(1) C'est une espèce de poivre que ces insulaires boivent en infusion.

nèrent, par signes, de s'asseoir; car dans ces îles, c'est manquer au respect que de rester debout devant un supérieur. Pendant qu'ils se reposaient, un homme entra précipitamment dans la cabane, et après avoir adressé quelques mots aux autres indigènes, il emmena Mariner. Celui-ci rencontra en route un des insulaires de Woahoo, qui lui apprit que c'était à Fino, roi du pays, qu'il devait sa délivrance, et qu'il allait lui être présenté. En effet, on le conduisit devant ce chef, qui lui fit signe de venir s'asseoir à côté de lui. Dès que ses femmes, qui étaient à l'autre extrémité de la chambre, virent le triste état où se trouvait le malheureux jeune homme, elles poussèrent des cris lamentables, et se frappèrent la poitrine. Le roi avait conçu beaucoup d'amitié pour Mariner, dès la première fois qu'il l'avait vu à bord du bâtiment. Il l'avait pris pour le fils du capitaine, ou au moins pour quelque jeune chef de distinction dans sa patrie, et avait ordonné qu'on l'épargnât, dans le cas où il aurait fallu tuer tous les autres blancs. Fino toucha du nez le front de Mariner, ce qui est une marque d'amitié dans les îles Tonga. S'étant aperçu qu'il était blessé et

couvert de boue, il ordonna à l'une de ses femmes de le conduire à un étang voisin, pour qu'il pût se laver. Cette opération faite, il se présenta de nouveau devant le roi, qui l'envoya dans une autre partie de la maison, où on le frotta, par tout le corps, d'huile de bois de sandal; cette huile, d'une odeur suave, apaisa un peu les douleurs cuisantes que lui causaient ses blessures. On lui donna ensuite une natte pour se coucher. Accablé de sommeil et de fatigue, il s'étendit dessus, et ne tarda pas à s'endormir profondément. Pendant la nuit, il fut réveillé par une femme qui lui apporta du porc et de l'yam. Il refusa la viande, de crainte que ce ne fût de la chair humaine; mais il mangea l'yam avec avidité, attendu qu'il n'avait rien pris depuis trente-six heures.

Lorsque Mariner se leva le lendemain matin, il fut assez surpris de voir que tous les insulaires s'étaient rasé la tête; c'est un usage qui se pratique toujours à la mort d'un grand personnage, et dont il sera question par la suite.

Dans la matinée, Fino conduisit Mariner à bord du bâtiment, où il eut le plaisir de revoir plusieurs hommes de l'équipage qui y

avaient été envoyés pour l'amener à terre. Toui-Toui avait prévenu Fino qu'il serait impossible de manœuvrer le bâtiment avec les quatorze marins qui restaient, si les indigènes, au nombre d'environ quatre cents, ne se tenaient pas immobiles. Le roi donna ses ordres en conséquence, et dès ce moment le silence et le calme les plus parfaits régnèrent à bord. Les Anglais coupèrent les câbles, et passant par un passage très-étroit, et presque impraticable à cause des récifs et des bas-fonds, ils amenèrent le navire à une demi-encâblure du rivage, où ils l'échouèrent d'après les ordres de Fino.

Cette opération faite, les insulaires s'occupèrent pendant deux ou trois jours à amener les mâts et à décharger deux caronades, et huit barils de poudre, les seuls qui fussent intacts. Ils enlevèrent aussi tout le fer qu'ils purent trouver dans le haut du navire.

Fino aperçut un indigène occupé à couper une clef de fer au grand mât de perroquet. Il ne crut pas convenable de le laisser achever, et s'adressant à un insulaire des îles Sandwich qui s'amusait sur le pont à tirer des coups de fusil, il lui dit d'essayer

s'il ne pourrait pas faire descendre cet homme. Celui-ci le mettant aussitôt en joue, le coucha roide mort. La balle l'atteignit dans le corps; et en tombant il se cassa les deux cuisses et se brisa la tête. Fino se mit à rire aux éclats, en voyant avec quelle promptitude son ordre avait été exécuté. Lorsque Mariner put se faire comprendre, il demanda au roi pourquoi il avait eu la cruauté de faire tuer aussi gratuitement ce pauvre homme. Sa majesté répondit que ce n'était qu'un cuisinier (1), et que la vie comme la mort d'un être semblable intéressait assez peu la société.

Le 9 décembre au soir, les insulaires mirent le feu au bâtiment, afin d'avoir plus aisément le fer qui s'y trouvait. Comme tous les canons étaient chargés, la chaleur produite par l'incendie les fit partir l'un après l'autre, ce qui jeta l'épouvante dans l'île. Mariner, qui vit plusieurs Indiens entrer pré-

(1) Dans ces îles on croit que ceux qui exercent une profession vile, n'ont point d'ame, et l'on regarde l'état de cuisinier comme le plus méprisable de tous, tandis que celui de charpentier est considéré comme le plus honorable.

cipitamment dans la maison où il dormait, eut bien de la peine à les rassurer et à les décider à retourner chez eux.

Pendant une semaine entière, Mariner, de l'avis de Fino, ne sortit presque pas, afin de ne pas s'exposer aux insultes des indigènes. Le 16 décembre, il accompagna Fino dans un voyage qu'il fit à l'île de Wiha pour faire la chasse aux rats et aux oiseaux (1). Il y eut de grandes réjouissances à l'occasion de l'arrivée de sa majesté.

Pendant son séjour dans cette île, quelques indigènes apportèrent à Mariner sa montre qu'ils avaient trouvée dans sa malle, et lui firent entendre qu'ils désiraient savoir ce que c'était. Le jeune Européen monta la montre et l'approcha de l'oreille de l'un des insulaires. Aussitôt chacun voulut s'en emparer; c'était à qui la regarderait, la porterait à son oreille. La prenant pour un animal vivant, ils la frappaient, ils la serraient dans leurs mains pour le faire crier. Ils se regardaient ensuite avec surprise,

(1) Les gens de la basse classe mangent ces rats, mais les chefs ne les tuent que par amusement.

Tome I.

Page 123

Les soldats Mexicains, après avoir passé la nuit dans une embuscade, reçoivent, à la fois, à la vue du Convoi Espagnol qu'ils attendaient, les Ordres et la bénédiction de leur Chef.



riaien: aux éclats, faisaient claquer leurs doigts, et marquaient leur surprise en imitant, avec leur langue, le gloussement d'une poule. Mariner ayant ouvert sa montre pour leur en faire voir le mouvement, l'un des spectateurs s'en empara et s'enfuit à toutes jambes. Les autres le poursuivirent, et dans un instant la montre fut disloquée. Mais comme elle n'allait plus, il s'ensuivit une violente rixe, qui ne s'apaisa qu'à l'arrivée d'un indigène, qui ayant appris l'usage des montres à bord d'un bâtiment français, leur fit comprendre qu'elles servaient à indiquer l'heure.

Mariner ne tarda pas à retourner à Lefouga avec Fino. Il continua à y être en butte aux insultes des indigènes des basses classes, et sa vie même n'était pas à l'abri de tout danger. Toui-Toui chercha à persuader au roi qu'il était dans son intérêt de se défaire de tous les Anglais, dans la crainte que si quelque bâtiment de cette nation arrivait dans ces parages ils n'informassent ceux qui le monteraient du sort du *Port-au-Prince*, et ne les déterminassent à venger d'une manière éclatante le massacre de leurs infortunés compatriotes. Heureusement Fino ne fut pas de cet avis.

Mariner avait sauvé quelques livres et du papier à écrire qu'il conservait précieusement. Un jour le roi le pria de les lui remettre. Il obéit; mais il eut bientôt le regret d'apprendre que tout avait été livré aux flammes. Lorsqu'il demanda le motif d'une mesure aussi rigoureuse, Toui-Toui lui répondit de la part du roi, qu'aucun motif d'amitié ne pouvait le porter à tolérer l'usage de livres et de papiers qui étaient autant d'instrumens de magie, destinés à attirer sur le pays la peste ou quelque autre fléau semblable. Voici comment un peu plus tard Fino expliqua lui-même à Mariner son opinion à cet égard.

« Un Anglais échappé de Botany-Bay, et établi dans l'île, s'étant pris de dispute avec des missionnaires arrivés après lui, les accusa d'être la cause d'une maladie épidémique qui désolait les différentes îles, et soutint que leurs cérémonies religieuses étaient des conjurations, et leurs livres des instrumens de sortilège. Les indigènes furieux tombèrent alors sur les missionnaires et les massacrèrent. »

Mariner et ses compagnons d'infortune ne connaissant ni la langue, ni les usages

du pays, étaient souvent fort embarrassés pour se procurer les moyens de subsister. Quelquefois on leur apportait des vivres, quelquefois des indigènes les invitaient à venir manger chez eux; mais le plus souvent on les oubliait, et ils étaient réduits à dérober ce qui leur était nécessaire. Enfin Mariner parvint, par l'entremise de Toui-Toui, à faire connaître leur malheureuse position au roi, qui s'en étonna beaucoup. Après s'être informé comment les choses se pratiquaient en Europe à cet égard, il en rit de bon cœur, et dit à Mariner que l'usage des îles Tonga était bien préférable, et que dorénavant, lorsqu'il aurait faim, il n'avait qu'à entrer dans la première maison venue, et y demander à boire et à manger.

Las du genre de vie qu'ils menaient, Mariner et ses compagnons, au nombre de cinq, prièrent le roi de leur accorder un grand canot, pour tâcher de gagner l'île Norfolk, et de là la Nouvelle-Hollande. Fino s'y refusa, sous prétexte qu'une aussi frêle embarcation ne pourrait pas tenir la mer. Toutefois cédant ensuite à leurs instances, il leur permit de construire une chaloupe; mais ayant eu le malheur d'ébrécher une ha-

che, la seule qu'ils eussent, on la leur retira et leurs travaux en restèrent là.

Ainsi privés de tout espoir de retourner dans leur patrie pour le moment, les Anglais sentirent la nécessité de se plier aux usages du pays où le sort les avait jetés. Bientôt l'activité et les vicissitudes d'une expédition guerrière, entreprise par Fino, vinrent leur fournir d'utiles distractions en donnant un autre cours à leurs pensées.

Pour l'intelligence de ce qu'on va lire, il est nécessaire que nous tracions en peu de mots l'histoire des îles Tonga, depuis le voyage du capitaine Cook, et surtout depuis les douze ou quinze années qui précédèrent l'arrivée de Mariner.

Les habitans de ces îles étaient autrefois d'une humeur très-pacifique, et leurs armes plus propres à la chasse qu'à la guerre. Toutefois les fréquentes visites qu'ils firent aux îles Fiji, situées à 120 lieues à l'ouest des leurs, pour y couper du bois de sandal, et la part active qu'ils prirent souvent dans les guerres que se faisaient les peuplades belliqueuses qui les habitent, leur inspirèrent d'autres idées. Ils apprirent à faire des arcs, des flèches et des lances plus redoutables, et

surtout à les manier avec adresse. Ils adoptèrent aussi, à l'imitation des insulaires des îles Fiji, l'usage de se peindre la figure, et de porter, en temps de guerre, un habit particulier destiné à frapper l'ennemi de terreur. Toutes ces innovations commençaient à s'introduire du temps du capitaine Cook, mais elles n'étaient encore en usage que parmi quelques jeunes chefs et leur suite.

Depuis le capitaine Cook, un certain chef de l'île de Tonga, nommé Toui-Hala-Fatai, qui avait déjà été plusieurs fois aux îles Fiji, et avait contracté les habitudes guerrières de leurs habitans, se lassant de la vie tranquille qu'il avait menée jusque-là, résolut de se rendre encore une fois dans ces îles, accompagné de plusieurs jeunes gens aussi aventureux que lui. Il s'embarqua en conséquence avec deux cent cinquante guerriers, et fit une descente dans l'île de Laemba, non pour s'en emparer, mais pour se joindre à l'un ou l'autre des partis qui se faisaient la guerre, et pour voler et piller les habitans paisibles; en un mot, pour faire tout ce qui, d'après ses idées, était noble et glorieux. Le malheureux état des îles Fiji, à cette époque, servit, on ne peut mieux, ses projets;

car, non-seulement elles étaient en état d'hostilité les unes avec les autres, mais plusieurs d'entre elles étaient même en proie à la guerre civile. Enfin, après deux ans et demi de meurtre et de pillage, gorgés de sang, chargés de butin, les aventuriers songèrent à retourner dans leur patrie. A leur arrivée dans l'île Tonga, ils la trouvèrent aussi déchirée par des dissentions intestines.

Long-temps avant l'expédition de Toui-Hala-Fatai, Tougou-Ahou était monté sur le trône ; mais il paraît qu'il s'était attiré la haine de ses sujets par une cruauté et un despotisme sans exemple. L'un des principaux chefs, Toubo-Nuha, qui ne supportait qu'avec impatience le joug du tyran, conçut le projet de le secouer, et à cet effet, attira dans son parti, son frère Fino, alors vice-roi des îles Hapai. Toutes les mesures prises, les conjurés environnent pendant une nuit obscure le palais de Tougou-Ahou. Toubo-Nuha, la hache à la main, pénètre jusqu'à la chambre du roi qui dormait profondément, et afin qu'il n'ignore pas de qui il va recevoir le coup mortel, il l'éveille en lui frappant sur le visage, et lui dit : « C'est moi, c'est Tou-

bo-Nuha qui te donne la mort. » Au même instant il lui assène sur la tête un coup de hache qui le laisse sans mouvement. La troupe de Fino pénètre alors dans le palais, et égorge tout ce qui s'y trouve ; après quoi les conjurés se retirent précipitamment à Hahagi, au nord de l'île. Le lendemain matin la consternation est à son comble. Tout le monde court aux armes ; les uns pour venger la mort du roi, les autres pour soutenir les défenseurs de la liberté. On entend de tous côtés le son des conques marines, signal ordinaire de la guerre et des alarmes. De nombreux partisans viennent grossir le parti de Fino et de Toubo-Nuha, qui s'étaient rendus à Aihifo, où le roi avait été tué, et présentent la bataille à leurs ennemis. Fino est repoussé et obligé de se retirer sur Hahagi. Mais l'arrivée inattendue de Toui-Hala-Fatai et de ses guerriers, qui viennent se ranger sous les bannières de Toubo-Nuha, relèvent le courage de ses adhérens. Les trois chefs et leurs intrépides soldats renouvellent alors le combat devant Aihifo. La mêlée fut longue et sanglante ; mais enfin la victoire se déclara pour Toubo-Nuha. Après avoir fait des prodiges de valeur,

Toui-Hala-Fatai succomba couvert de gloire. Fino marcha dignement sur ses traces; mais ce fut surtout aux exploits de Toubo-Nuha que l'on dut le gain de la bataille (1).

Quoique décisive, la victoire avait été chèrement achetée; ce qui détermina Fino et Toubo-Nuha à abandonner l'île de Tonga, où les partisans du dernier roi étaient encore en grand nombre, pour se rendre aux îles Hapai. Après une légère résistance, ils s'emparèrent de Namouca, et successivement des îles voisines. Un engagement général qui eut lieu dans l'île de Haano, se termina également à l'avantage de Fino, et lui assura la tranquille possession de toutes les îles Hapai. Un grand nombre de chefs ennemis étant tombés au pouvoir des vainqueurs, les uns furent jetés à la mer et noyés, et d'autres mis pieds et poings liés dans de mauvais canots et abandonnés ainsi à la fureur des flots. Quelques autres, qui s'étaient attiré la haine particulière de Fino,

(1) D'après les *Transactions des Missionnaires*, recueil périodique qui se publie à Londres, cette bataille eut lieu le 29 mai 1799.

furent liés à des arbres ou à des poteaux, et condamnés à mourir de faim.

Après cette expédition, Fino et Toubo-Nuha s'embarquèrent pour Vavaou, où ils abordèrent sans opposition. Toutefois les habitans ayant appris la mort tragique du roi Tougou-Ahou, résolurent de s'opposer à l'invasion de Fino, non en bataille rangée, mais en le harcelant par une guerre de partisans. Cette détermination fit qu'il se passa environ une quinzaine de jours avant que la conquête de l'île fût achevée. Fino, furieux de la résistance qu'il avait éprouvée, fit périr, dans les plus affreux tourmens, tous les chefs qui tombèrent entre ses mains. Cette conquête terminée, il retourna aux îles Hapai, après avoir nommé Toubo-Nuha, vice-roi de Vavaou.

Cependant la grande île de Tonga se trouvait dans l'état le plus déplorable. Tougou-Ahou n'ayant pas laissé d'héritier direct, plusieurs de ses parens éloignés firent valoir des prétentions au trône. Il se forma ainsi différentes factions occupant chacune une certaine portion de territoire, et élevant de petits forts pour sa sûreté; on en compta jusqu'à treize sur toute la surface de l'île. A

ces dissentions intestines vint se joindre le fléau de la guerre étrangère ; car chaque année, Fino faisait une descente dans l'île, et mettait le siége devant un ou plusieurs des forts construits par les parties belligérantes. Néanmoins Fino et Toubo-Nuha n'avaient pu encore parvenir à prendre ou à détruire un seul fort de Tonga, à l'époque de l'arrivée de Mariner, c'est-à-dire sept à huit ans après la mort de Tougou-Ahou.

D'après ce qui précède, il paraît que lors du voyage du capitaine Cook, toutes les îles Touga (c'est-à-dire la grande île Tonga, les îles Hapai et l'île de Vavaou) étaient réunies sous la domination de Tougou-Ahou, qui avait établi à Tonga le siége de son gouvernement, et avait pour tributaires Fino, chef des îles Hapai et Vouna, chef de celle de Vavaou; et qu'à l'arrivée du *Port-au-Prince*, Tonga était en proie aux divisions intestines, et partagé entre un grand nombre de partis sans cesse aux prises les uns avec les autres.

Mariner et quatre de ses compagnons qui se trouvaient dans l'île de Lafouga, reçurent l'ordre de préparer pour l'expédition annuelle contre Tonga, quatre caronades de douze, et de se tenir prêts à marcher eux-

mêmes. En conséquence, ils se mirent aussitôt à faire construire de nouveaux affûts par les charpentiers du pays ; ils réunirent tous les boulets qu'ils purent trouver, et coulèrent des morceaux de plomb pour tenir lieu de mitraille. De leur côté, les insulaires réparèrent leurs canots, préparèrent leurs flèches, leurs lances, leurs massues ; et les femmes furent activement employées à emballer des nattes de *gnatou* (1).

Un jour, pendant que ces préparatifs avaient lieu, le roi demanda à Mariner si sa mère vivait encore ; et sur sa réponse affirmative, il témoigna combien il était fâché qu'il se trouvât ainsi séparé d'elle. Il est d'usage aux îles Tonga, que les hommes et quelquefois les femmes se choisissent une mère adoptive, même du vivant de leur propre mère, afin d'être mieux pourvus de toutes les commodités de la vie. Le roi désigna en conséquence, comme mère adoptive de Mariner, Mafi Habe, l'une de ses femmes, qui, par la suite, eût pour lui autant de tendresse

---

(1) Le *gnatou* est une espèce d'étoffe faite de l'écorce du mûrier, que les Chinois emploient à fabriquer leur papier.

et d'affection que s'il avait été réellement son fils.

Il y avait à cette époque, dans l'île de Lefouga, une femme qui avait perdu la raison par suite du violent chagrin qu'elle avait éprouvé à la mort d'un de ses proches parens, et de celle d'un de ses enfans que l'on avait offert en sacrifice aux dieux, pour obtenir la guérison de son père. Cette infortunée étant considérée comme inutile à la société, Fino désirait s'en débarrasser, et pria un jour Mariner de lui tirer un coup de fusil. Celui-ci s'en excusa en disant qu'il était prêt à sacrifier sa vie en combattant contre les ennemis de sa majesté, mais que sa religion lui défendait de tuer de sang-froid un de ses semblables. Fino admit cette excuse sans s'en offenser, et la vie de la malheureuse femme fut épargnée, mais pour quelque temps seulement; car elle fut tuée peu de jours après, par un insulaire des îles Sandwich, au moment où elle se promenait sur le rivage.

Lorsque tout fut prêt pour l'expédition contre Tonga, on invoqua les dieux, et les prêtres prédirent que Fino serait vainqueur. Les forces de Fino et de Toubou-Nuha réu-

nies consistaient en cinquante grands canots. L'île Namouca fut indiquée comme le lieu du rendez-vous général. Les quatre caronades ayant été embarquées à bord des plus grands canots, la flotte mit à la voile. Toutefois des vents contraires l'ayant obligée de relâcher à Wiha, Fino profita de cette circonstance pour passer la revue de son armée. Celle-ci terminée, il lui adressa une harangue pour remercier ses soldats de leur zèle, et les exciter au combat.

Le lendemain la flotte, renforcée de six canots, arriva à Namouca quelques heures après son départ de Wiha. On y passa une nouvelle revue, et deux jours après, la flotte portant les forces réunies de toutes les îles, au nombre de cent soixante et dix canots, appareilla pour Tonga. N'ayant pu y arriver assez à temps pour débarquer le soir même, l'armée fut obligée de passer la nuit dans une petite île voisine nommée Pangaimotou.

Le lendemain, avant le jour, les habitans d'un lieu consacré, situé dans la partie occidentale de Tonga, et nommé Mafanga, envoyèrent des présens à Fino et aux principaux chefs. Mafanga est un espace d'un

demi-mille carré, qui, de temps immémorial, sert de cimetière pour les chefs les plus illustres du pays. Ce serait un sacrilége que de se battre dans cette enceinte, qui est ouverte à tout le monde; les plus cruels ennemis doivent s'y traiter en frères, sous peine d'encourir la disgrâce des dieux, et de s'exposer aux plus grands malheurs. Il y a plusieurs terrains consacrés de la même manière dans différentes îles.

Fino, accompagné de plusieurs chefs et mataboules (1), ainsi que de Mariner, débarqua à Mafanga le lendemain matin, et se rendit aussitôt au tombeau de son père, afin d'y célébrer la cérémonie religieuse du Tongi. Tous les assistans étaient couverts de nattes, et portaient au cou une guirlande de feuilles d'*éfi*, symbole de respect et d'humilité. Selon leur coutume, ils s'assirent les jambes croisées devant le tombeau. Fino, ainsi que tous les autres assistans, se frappèrent le visage à grands coups de poing, pendant environ une demi-minute, sans pro-

---

(1) Les mataboules sont des espèces d'aides de camp ou d'écuyers des chefs.

férer un seul mot; après quoi, l'un des principaux mataboules s'adressa ainsi aux manes du père de Fino : «Contemple l'homme qui vient à Tonga pour attaquer ses ennemis; vois-le d'un œil favorable, et accorde-lui ta protection. Il va combattre, parce qu'il croit que sa cause est juste. Il a toujours eu la plus grande vénération pour Touitonga (1), et n'a jamais manqué d'assister aux cérémonies religieuses.» L'un des mataboules s'avança alors vers Fino, pour recevoir un morceau de racine de cava, qu'il alla déposer sur un tertre devant la fosse de Fytoka, ce qui fut imité par plusieurs autres. Après la cérémonie, Fino et sa suite retournèrent sur le rivage, où le prêtre de Mafanga leur présenta une grosse racine de cava, qu'il mangèrent aussitôt.

Pendant ce temps, les insulaires restés dans les canots, ainsi que les ennemis, se préparaient au combat. Ces derniers faisaient entendre des cris de guerre, couraient sur le rivage en brandissant leurs lances,

(1) Touitonga est un ancien grand chef que ces insulaires croient être descendu d'un dieu, et dont l'emploi est héréditaire.

frappant l'eau de leurs massues, et défiant les assaillans.

Aussitôt que Fino fut remonté à bord de la flotte, elle se dirigea vers un fort voisin, nommé Nioucalofa, l'un des mieux défendus de l'île, sans en être le plus grand. La description que nous allons en faire donnera une idée de tous les autres. Il est situé sur la côte occidentale de l'île, à environ cinquante toises de la mer, et occupe un espace d'environ cinq à six arpens. Il est environné d'une enceinte de joncs entrelacés et soutenus en dedans par de forts pieux de six à neuf pouces de diamètre, plantés en terre à la distance d'un pied et demi. Le treillage de joncs est solidement attaché aux pieux, par des cordes faites de filamens de noix de coco. Il a environ neuf pieds de haut; les pieux le dépassent d'à peu près un pied. Il y a quatre entrées principales, indépendamment d'autres plus petites, que l'on ferme au moyen de pièces de bois de coco qui glissent à volonté. Au-dessus de chaque porte, et en plusieurs autres endroits, se trouvent des plate-formes qui sont de niveau avec l'extrémité supérieure de la palissade. Ces plate-formes, qui ont environ neuf pieds carrés,

sont à quarante-cinq pieds de distance l'une de l'autre. Comme elles sont destinées à placer des hommes chargés de lancer des flèches ou des pierres, leur front et la moitié de leurs flancs sont défendus par un treillage de joncs de six pieds de haut, ayant une ouverture sur chacune de ses faces, et d'autres à droite et à gauche, pour faciliter le jet des javelots, etc. Dans la palissade inférieure sont quatre autres ouvertures destinées au même usage. En dehors de cette première enceinte est un fossé de douze pieds de profondeur sur autant de largeur. Ce fossé est environné, à une petite distance, par une seconde enceinte semblable à la première, aussi pourvue de plate-formes, etc., et couverte par un second fossé. La terre provenant des deux fossés forme de chaque côté un talus qui en augmente la profondeur. Il n'y a point de fossé devant les entrées. Les deux enceintes sont couvertes de coquillages blancs. Quelques-uns de ces forts sont carrés; d'autres, comme celui de Nioucalofa, sont circulaires.

Dès que Fino fut arrivé devant Nioucalofa, il fit débarquer ses troupes en les faisant soutenir par un feu de mousqueterie.

Il avait dans son armée quinze Anglais, sans compter Mariner; huit d'entre eux étaient armés de fusils. La première décharge tua trois hommes et en blessa plusieurs autres. Celles qui suivirent jetèrent les assiégés dans une telle consternation, qu'en moins de cinq minutes il n'en resta plus sur le rivage qu'une quarantaine des plus braves; encore se replièrent-ils à mesure que les soldats de Fino débarquèrent. Dans l'intervalle on démonta les caronades de leurs affûts, et on les transporta à terre au moyen de longues perches. Lorsque toute l'armée fut en bataille et les pièces replacées sur leurs affûts, on les mit en batterie, et elles commencèrent un feu bien nourri, qu'elles soutinrent pendant environ une heure. Toutefois comme elles paraissaient produire assez peu d'effet sur l'extérieur, le roi conçut quelques doutes sur le secours dont elles pouvaient lui être. Cependant Mariner le rassura, en lui disant qu'il ne doutait pas que l'intérieur du fort n'eût éprouvé de grands dommages. En effet, lorsque, selon leur coutume, les troupes de Fino se furent approchées armées de torches pour mettre le feu au fort, la première enceinte ne fut que faiblement défen-

due, et une grande partie de la seconde se trouva même dégarnie de soldats. Les troupes de Fino s'élancèrent alors dans l'enceinte extérieure la torche à la main, pendant qu'une fausse attaque était dirigée sur un autre point. En un instant l'incendie étendit partout ses ravages; et les assiégés fuyant de toutes parts, tombaient en grand nombre sous les coups de leurs ennemis. Les caronades continuèrent à tirer, mais seulement à poudre, pour effrayer l'ennemi. Enfin les vainqueurs pénétrant par différens points dans l'enceinte intérieure, massacrèrent tout ce qui se présenta devant eux, hommes, femmes et enfans. Les gémissemens des blessés, le nombre considérable des morts, les progrès de l'incendie, tout concourait à faire de cette scène d'horreur un spectacle à la fois effroyable et sublime. Beaucoup de vaincus ne faisaient aucune résistance, et s'abandonnaient à leur sort avec une sombre résignation. D'autres, blessés et étendus par terre, étaient achevés à coups de lance et de massue, par des enfans qui avaient suivi l'expédition de Fino, pour s'endurcir aux horreurs de la guerre! Les maisons qui échappèrent à l'incendie furent livrées au pillage,

et offrirent un butin considérable aux vainqueurs.

Ainsi tomba, en quelques heures, le fort de Nioucalofa, qui, pendant plus de onze ans, avait résisté avec succès à un grand nombre d'attaques. Lorsqu'en y entrant Fino aperçut plusieurs canots réduits en pièces, et environ trois cent cinquante cadavres épars çà et là, il témoigna beaucoup d'étonnement de l'effet prodigieux qu'avait produit l'artillerie. Il félicita ses troupes sur leur courage, et remercia particulièrement Mariner et ses compatriotes, sur les services qu'ils lui avaient rendus dans cette journée.

Après cette expédition, le roi retourna à Pangaimotou, malgré l'avis de Mariner, qui lui conseillait de profiter de l'avantage qu'il venait de remporter pour soumettre le reste de l'île. Il passa plusieurs jours dans cette première île, qui n'est qu'à trois quarts de lieue de Tonga, et n'en est séparée que par un bas-fond long et étroit. Dans cet intervalle, plusieurs canots furent envoyés sur une partie déserte de la côte de Tonga, afin d'y couper des joncs pour rebâtir le fort de Nioucalofa, d'après l'ordre des dieux transmis par l'or-

gane des prêtres, à ce que prétendaient les chefs indigènes.

Nous donnerons à cette occasion quelques détails sur la manière dont ils invoquent leurs dieux, et sur les inspirations que leurs prêtres prétendent éprouver. Avant que de consulter un oracle, le chef qui en a le désir ordonne à ses cuisiniers de tuer et de préparer un cochon, et ensuite de tenir prêts un panier d'yams et deux bottes de plantains bien mûrs. Le lendemain matin on envoie tout cela à la demeure du prêtre, là où il peut être dans le moment même; car il arrive quelquefois qu'on ne le prévient pas à l'avance de la cérémonie qui doit avoir lieu. Les chefs et leurs mataboules se couvrent alors de nattes et vont trouver le prêtre. Si par hasard celui-ci se trouve dans une maison, il s'assied sur le bord du toit (1); s'il en est à quelque distance, il choisit l'emplacement qui lui paraît le plus convenable. Les mataboules s'asseoient alors de chaque côté, de ma-

(1) Les maisons sont bâties dans la forme de nos hangards, excepté qu'elles sont à jour de tous côtés. Le toit descend jusqu'à environ quatre pieds de terre.

nière à former une ellipse qui n'est point fermée, et à laisser un large espace vide en face du prêtre. Dans cet espace se tient l'homme chargé de préparer le cava, dont la racine doit être préalablement mâchée par les cuisiniers et autres individus de sa suite. Les chefs sont assis derrière tout le monde, et confondus dans la foule : ils sont persuadés que durant cette cérémonie une conduite humble et modeste est le plus sûr moyen de mériter la protection des dieux.

L'opinion commune est que le prêtre reçoit l'inspiration divine dès que tous les assistans ont pris leurs places. Il reste pendant quelque temps immobile, les mains jointes et les yeux baissés. Il arrive quelquefois que les mataboules commencent à le consulter pendant le partage des provisions et la préparation du cava; cependant le plus souvent il ne profère pas un seul mot avant que le repas soit fini. Il commence à parler bas et d'une voix altérée; mais il s'échauffe peu à peu, et bientôt il donne l'essor à toute sa véhémence. Il parle à la première personne comme s'il était le dieu lui-même. Pendant tout ce temps, il paraît ordinairement peu agité, mais quelquefois son aspect devient

tout-à-coup farouche, et son œil s'enflamme. Un tremblement violent s'empare de tous ses membres; la sueur ruisselle sur son front, ses lèvres se gonflent et sont agitées par des mouvemens convulsifs. Enfin, des larmes abondantes coulent de ses yeux, sa poitrine se soulève avec effort, et des mots entrecoupés s'échappent de sa bouche. Cette agitation se calme insensiblement. Le prêtre se saisit alors d'une massue placée à côté de lui, et la regarde fixement; il lève ensuite les yeux au ciel, puis à droite et à gauche, et les fixe de nouveau sur la massue. Il renouvelle plusieurs fois la même cérémonie, après quoi il lève l'arme sainte, et en frappe la terre de toutes ses forces; c'est le signal du départ de son souffle divin. Dès qu'il s'est échappé, le prêtre se lève et va se mêler dans la foule. Si les assistans désirent encore prendre du cava, Fino ou quelque autre grand chef va se mettre à la place qu'occupait le prêtre.

Il arrive souvent que d'autres que des prêtres se prétendent inspirés. Mariner rapporte à ce sujet l'anecdote suivante. Un jeune chef, très-bel homme, crut un jour se sentir inspiré, sans trop pouvoir en deviner la

cause. Il tomba tout-à-coup dans la plus sombre mélancolie, et finit par avoir un long évanouissement. Se sentant très-mal, il se fit transporter, selon l'usage observé en pareil cas, dans la maison d'un prêtre. Celui-ci lui dit que son mal provenait d'une femme morte deux ans auparavant, qui était alors à Bolotou (1), et qui, étant éperduement éprise de lui, voulait le faire mourir pour le rapprocher d'elle. Il lui prédit en outre qu'il mourrait dans quelques jours. Le jeune chef lui répondit qu'en effet, pendant deux ou trois nuits de suite, il avait vu apparaître l'ombre d'une femme, et qu'il commençait à croire que c'était elle qui l'inspirait, quoiqu'il ne pût pas dire qui elle était. L'imagination frappée, il mourut au bout de deux jours.

Cette croyance superstitieuse est si généralement répandue dans ces contrées, que, pendant son séjour dans les îles du Navigateur, le fils de Fino s'imaginait très-souvent être inspiré par l'esprit de Tougou-Ahou,

---

(1) *Bolotou* est le nom du paradis. Les insulaires croient qu'il est situé dans une île au nord-est des îles Tonga.

roi de Tonga, qui avait été assassiné par Fino et Toubo-Nuha. Fino lui-même croyait quelquefois être inspiré par l'âme de Moumousi, l'un des rois de Tonga.

Nous allons maintenant revenir à Fino et à son armée, que nous avons laissés dans l'île de Pangaimotou.

Lorsqu'on eut rassemblé une quantité suffisante de joncs et de pieux, Fino quitta Pangaimotou pour se rendre à Nioucalofa, dans le dessein de rebâtir le *colo* ou fort. On en traça l'enceinte un peu plus vaste, et sur un plan un peu différent du premier; et ayant mis un grand nombre d'hommes à l'ouvrage, il fut bientôt achevé.

Peu de jours après, un détachement s'étant avancé dans l'intérieur de l'île pour se procurer des noix de coco, fut attaqué par une troupe d'ennemis très-nombreuse, et obligé de rentrer dans le fort, après avoir perdu un homme. Un second détachement de deux cents hommes dont Mariner faisait partie, fut alors envoyé à la poursuite de l'ennemi, qu'il réjoignit bientôt et mit en fuite. Toutefois, en les poursuivant, il tomba dans une embuscade; il perdit une trentaine d'hommes, et ne parvint qu'avec peine

à regagner le fort, où il ramena cependant une quinzaine de prisonniers.

Le lendemain, quelques-uns des plus jeunes chefs qui avaient contracté les habitudes barbares des îles Fiji, proposèrent de tuer leurs prisonniers et de les manger ensuite, afin, disaient-ils, de prévenir leur évasion. Cette horrible proposition fut accueillie avec empressement par ceux qui avaient un goût décidé pour la chair humaine, et par d'autres qui étaient bien aises de trouver l'occasion de s'accoutumer à un usage qu'ils croyaient noble et guerrier. Toutefois les uns et les autres avaient un motif encore plus puissant, c'était la pénurie des vivres, devenue d'autant plus grande, que plusieurs canots envoyés aux îles Hapai pour chercher des approvisionnemens, ne revenaient pas. Plusieurs des prisonniers furent en conséquence mis à mort, et dévorés par ces cannibales, après avoir été coupés par morceaux, enveloppés dans des feuilles de plantain, et cuits ainsi entre des pierres chaudes.

Quinze jours se passèrent encore avant le retour des canots chargés d'aller chercher des vivres aux îles Hapai. Peu de temps après,

les Indiens de Nou-Kou Nou-Kou, l'un des forts de l'île de Tonga, envoyèrent demander à Fino la permission d'enlever les cadavres de ceux de leurs parens qui avaient succombé pendant le siége, pour leur rendre les honneurs funèbres; ce qui leur fut accordé.

Chaque jour des déserteurs ennemis venaient annoncer à Fino qu'on se préparait à l'attaquer dans sa position. Dans l'intervalle, Farky, chef de la forteresse de Béa, située à environ quatre milles à l'est de Nioucalofa, se soumit à l'autorité de Fino, qu'il reconnut comme roi de Tonga.

Après avoir inutilement attendu près de trois semaines l'attaque annoncée, Fino se détermina à quitter Nioucalofa, pour se rendre aux îles Hapai, afin d'y accomplir une cérémonie religieuse indispensable. Lorsque le souverain pontife de toutes ces îles vient à mourir, on fait, pendant un mois entier que durent les festins qui ont lieu à cette occasion, une telle consommation de vivres, que si l'on ne prenait pas quelques précautions, il pourrait en résulter une disette des différentes espèces de denrées. Pour prévenir cet inconvénient, on défend, après

les fêtes, de manger du cochon, de la volaille et des noix de coco. Cette défense, ou ce que l'on appelle *tabou*, qui dure pendant huit mois, s'étend à tout le monde, excepté aux principaux chefs. Celui qui était pontife à cette époque venait de mourir lorsque Mariner arriva à Tonga. Le tabou ayant été mis après les grandes fêtes funèbres, le temps de le lever était venu, et Fino voulait s'acquitter avec ponctualité du devoir imposé par la religion, dans cette circonstance; car les Indiens s'imaginent que lorsqu'il n'est pas rempli exactement, les dieux s'en irritent et se vengent par la mort de quelque chef. Fino remit en conséquence la forteresse de Nioucalofa entre les mains des chefs de l'armée de Farky, qui jurèrent de la garder fidèlement, après quoi il s'embarqua avec toutes ses troupes. Ayant relâché à Pangaimotou, on aperçut, pendant la nuit, un violent incendie dans la direction de Nioucalofa. Comme on craignait que ce ne fût la forteresse même qui brûlât, on y envoya un canot, qui revint bientôt avec la nouvelle que Farky y avait fait mettre le feu pour braver Fino. Furieux d'un tel outrage, celui-ci voulait retourner à l'instant

même à Nioucalofa, pour punir Farky de son audace; mais les prêtres lui rappelèrent le devoir sacré qu'il avait à remplir. Toutefois il ne put se décider à partir avant le lendemain, tant il était profondément blessé de l'affront qu'il venait de recevoir. Un incident vint heureusement le distraire de sa sombre rêverie. Mariner ayant entendu dire que les bâtimens européens touchaient à l'île Tonga, plutôt qu'aux autres îles du même groupe, eut l'idée de laisser au chef de Mafanga (le terrain consacré dont nous avons parlé), une lettre par laquelle il annonçait sa situation et celle de ses compagnons d'infortune. Fino envoya chercher cette lettre et, se la fit traduire par l'un des Anglais, en l'absence de Mariner. Cette manière de communiquer ses pensées était pour le roi une énigme inexplicable. Il regardait le papier, le retournait dans tous les sens, et n'en était pas plus avancé. Enfin, il appela Mariner, et lui dit d'écrire quelque chose, comme par exemple, son nom. Il appela alors un autre Anglais, qui n'était pas présent pendant que Mariner avait écrit, et lui dit de prononcer ce qui était sur le papier; ce qu'il fit sur-le-champ. Le roi saisit

alors le papier, le regarda dans tous les sens et finit par s'écrier : « Mais cela ne ressemble ni à moi, ni à peronne! Où sont donc mes jambes? Comment pouvez-vous savoir que c'est moi? » Pendant deux ou trois heures entières, Fino occupa Mariner à écrire différens mots et à les faire lire par l'autre Anglais; ce qui amusa et étonna surtout beaucoup les indigènes qui se trouvaient présens. Tout-à-coup, le roi s'imagina avoir trouvé la solution du problème, et expliqua à ceux qui l'entouraient comment deux personnes pouvaient convenir d'employer un signe particulier pour chacun des objets qu'elles avaient vus. Quel fut son étonnement lorsque M. Mariner lui dit que l'on pouvait à volonté écrire le nom de choses que l'on n'avait jamais vues! Fino lui dit alors bas à l'oreille d'écrire le nom de Tougou-Ahou (ce même roi qui avait été assassiné, long-temps avant l'arrivée de M. Mariner). L'autre Anglais le lut aussitôt, à la grande surprise de tout l'auditoire. Le jeune Européen dit ensuite au roi que dans différentes parties du monde on envoyait à de grandes distances, des messages écrits de la même manière, et dont le contenu

restait ignoré de celui qui les portait; et ajouta que l'histoire des nations était transmise à la postérité par le même moyen. Fino avoua que c'était une invention admirable; mais qu'elle ne conviendrait point du tout aux îles Tonga, parce qu'elle n'y serait bonne qu'à fomenter des troubles et à organiser des conspirations.

Le roi mit à la voile le lendemain pour les îles Hapai, et arriva peu à près à Lefouga.

Les ordres nécessaires furent aussitôt donnés, et l'on commença à faire les préparatifs pour la levée du tabou. Les cérémonies devaient avoir lieu dans deux *malais* différens et au tombeau de Touitonga. Pour distinguer les deux *malais*, nous nommerons l'un *malai* de Touitonga, et l'autre *malai* de Fino. Celui de Touitonga est près de la résidence de ce saint personnage. On y dressa d'abord, à chacun des quatre angles, une colonne d'yams, construite de la manière suivante : on enfonça en terre quatre perches de dix-huit pieds à peu près; on en forma un carré d'environ quatre pieds, que l'on garnit tout à l'entour de bouts de perches placés horizontalement de six pouces en six

pouces, et attachés avec des cordes d'écorce de *fow* (arbre du genre de l'hibiscus). On remplit d'yams ce pilier creux jusqu'à sa partie supérieure; alors on le surmonta de quatre nouvelles perches, au bout desquelles on en attacha encore d'autres, jusqu'à ce que l'on fût parvenu à la hauteur de cinquante à soixante pieds. Tout le vide fut rempli d'yams et le sommet couronné d'un cochon cuit. Les quatre piliers furent élevés la veille de la cérémonie, et l'on tua trois à quatre cents cochons, que l'on fit cuire à moitié. Le lendemain, ces cochons furent transportés au malai de Fino, situé à environ un quart de mille du premier, et placés à terre devant la maison, ainsi que plusieurs chars ou traîneaux de bois contenant chacun à peu près cinq cents yams. Pendant ces préparatifs, les indigènes arrivaient de toutes parts et venait s'asseoir dans le malai de Fino. Pour passer le temps et amuser les spectateurs, quelques-uns d'entre eux s'exercèrent à la lutte. Le roi et ses chefs, vêtus de gnatou tressé, étaient assis dans la maison, observant ce qui se passait sur le malai. Lorsque tout le monde fut arrivé et eut pris place, le roi annonça que la cérémonie

allait commencer. Les jeunes chefs, les guerriers, et tous ceux qui se piquaient d'être robustes, se levèrent l'un après l'autre et essayèrent d'emporter le plus gros cochon. Le premier échoua; le second, le troisième ne furent pas plus heureux. Enfin on fut obligé de faire enlever l'énorme animal par deux hommes, suivis par un troisième chargé du foie. Ils allèrent le déposer près du malai de Touitonga, et y attendirent l'arrivée des autres cochons. On considère comme un honneur de participer à cette opération, et le roi lui-même se met quelquefois de la partie. Les plus petits cochons furent portés directement dans le malai de Touitonga, où les charriots chargés d'yams furent aussi conduits l'un après l'autre. Lorsque le malai de Fino fut entièrement déblayé, tout le monde se leva et se dirigea vers l'autre malai, où chacun s'assit. Touitonga présida la réunion; le roi et ses chefs se tinrent respectueusement en dehors du cercle, au milieu de la foule. Chacun des cochons énormes que l'on avait déposés dans le voisinage du malai, y furent successivement apportés. Comme un homme seul ne pouvait charger sur ses épaules un poids aussi considérable, il se faisait

aider par deux autres hommes, qui, toutefois, l'abandonnaient ensuite à ses propres forces. Le foie de l'animal était porté par un autre individu qui marchait derrière celui-ci. Lorsque tous les cochons furent rangés sur deux ou trois rangs dans le malai, devant Touitonga, son premier cuisinier et celui de Fino les comptèrent, ainsi que les charriots et les piles d'yams. Le cuisinier de Touitonga en annonça, à haute voix, le compte à son maître. On transporta alors une vingtaine des plus gros cochons à environ trois cents pieds de distance du lieu de sépulture de Touitonga, où on conduisit aussi un charriot chargé d'yams.

Le reste des provisions fut distribué de la manière suivante : l'un des piliers rempli d'yams fut donné au roi, qui les répartit toujours entre ses chefs et ses guerriers. Un autre pilier tomba en partage à Véachi (1) et à deux ou trois autres chefs. Le troisième fut offert aux dieux (c'est-à-dire aux prêtres qui en disposent); enfin Touitonga réclama le

(1) Véachi, ainsi que Touitonga, est un saint personnage descendant d'un Dieu. Il est inférieur à Touitonga, mais au-dessus du roi.

quatrième comme lui appartenant. Quant aux charriots chargés d'yams, il n'en est jamais question; Touitonga s'en sert pour l'usage de sa maison. Les cochons sont distribués d'abord aux principaux chefs; ceux-ci en font le partage entre les chefs immédiatement au-dessous d'eux, qui en donnent à leur suite; de sorte que chacun des assistans en a sa part, quelque petite qu'elle soit. Il en est de même des yams que reçoivent les chefs. La cérémonie se termine par la lutte, la danse et autres exercices. Chacun se retire ensuite chez soi avec ses provisions, et dès ce moment le tabou est levé.

Les cochons et les yams déposés au tombeau de Touitonga y restent plusieurs jours, c'est-à-dire jusqu'à ce que la viande commence à se corrompre; on la distribue alors aux individus des classes inférieures.

Fino avait trois filles. L'aînée, âgée de dix-huit ans, était depuis long-temps fiancée à Touitonga, qui en avait alors quarante. Celui-ci ayant témoigné le désir de célébrer le mariage, Fino donna l'ordre d'en faire les préparatifs.

La jeune épouse, après avoir été abondamment ointe d'huile de noix de coco par-

fumée avec du bois de sandal, fut revêtue de nattes des îles du Navigateur, du tissu le plus fin, et aussi douces que la soie. Elle était enveloppée dans une si grande quantité de ces nattes, qu'elle ne pouvait ni s'asseoir, ni faire usage de ses bras. Elle était accompagnée par une petite fille, d'environ cinq ans, habillée de la même manière, et de quatre autres de l'âge de seize ans, vêtues à peu près aussi de même, mais ayant un moins grand nombre de nattes.

La princesse et sa suite étant prêtes, se rendirent au malai de Touitonga, qui les attendait, entouré d'une nombreuse suite de chefs, et ayant deux mataboules placés devant lui. En y arrivant, elles s'assirent sur le gazon devant Touitonga. Peu de temps après, une femme entra dans le cercle, le visage couvert de gnatou blanc, et de là se rendit dans la maison du malai, où était assise une autre femme tenant un grand rouleau de gnatou, un oreiller de bois (1)

(1) Dans ces îles, les oreillers se composent d'un rouleau de bois d'un pouce de diamètre sur un pied et demi de long, et soutenu à six pouces de hauteur par deux bouts inclinés.

et un panier contenant des bouteilles d'huile. La femme voilée prit le gnatou, s'en enveloppa, et s'appuyant la tête sur l'oreiller, s'endormit, ou plutôt fit semblant de s'endormir. Alors Touitonga se leva, et prenant sa jeune épouse par la main, il la conduisit dans la maison, et la fit asseoir à sa gauche. On apporta ensuite vingt cochons cuits dans le cercle du malai, et plusieurs cuisiniers fort adroits se mirent à les dépecer avec des couteaux, rivalisant d'efforts pour montrer leur dextérité. Une quantité considérable de la viande fut distribuée aux chefs; mais ils n'y touchèrent point, et cachèrent chacun leur part sous leurs vêtemens. Le reste du porc fut amoncelé au milieu du cercle, et les assistans se jetèrent dessus, s'en disputant et s'en arrachant les lambeaux. La femme qui s'était couchée se leva alors, et se retira, emportant avec elle le gnatou et le panier, avec les bouteilles d'huile. Touitonga présenta la main gauche à la jeune princesse, et la conduisit chez lui, accompagnée des cinq jeunes filles; après quoi les assistans se retirèrent. Ayant introduit son épouse dans sa demeure, Touitonga la mena dans celle qui avait été disposée pour elle,

fin, après avoir entassé calomnies sur calomnies, il osa proposer de le faire assassiner. Le roi peu scrupuleux, mais toujours prudent, et voulant surtout que de tels coups fussent portés dans l'ombre, prêta l'oreille aux insinuations de Toubo-Toua; il lui promit, en termes équivoques, de l'aider dans son entreprise, mais il l'engagea en même temps à attendre, pour l'exécuter, un moment plus opportun.

Toubo-Nuha, d'un caractère franc et généreux, dédaignait d'écouter les amis qui lui conseillaient de se tenir en garde contre Fino, et attendait, d'un jour à l'autre, l'ordre de partir de Lefouga avec son armée, pour retourner à Vavaou. Toubo-Toua trouva l'occasion trop favorable pour la laisser échapper. Peu de jours après, Touba-Nuha ayant été attiré dans un piége, tomba sous les coups de son ennemi, en présence de Fino, qui feignit de vouloir le défendre. Après ce lâche assassinat, le roi envoya aux guerriers de Vavaou l'ordre de s'embarquer, et à leurs chefs celui de venir le trouver.

Les habitans de Vavaou avaient le plus vif attachement pour Toubo-Nuha : ils frémirent d'indignation en apprenant l'attentat

dont il avait été la victime ; mais au milieu de leurs ennemis, loin de leur pays, et n'ayant aucun moyen de se venger, ils durent céder à la nécessité. Les troupes s'embarquèrent ; les chefs, mornes et abattus, vinrent se présenter devant le roi. Celui-ci leur adressa un discours artificieux, dans lequel il chercha à leur prouver son innocence. Après ce discours, qui fut suivi d'un long silence, Fino ordonna à tout le monde de se lever et de le suivre à sa maison. Arrivé à l'endroit où était déposé le cadavre de Toubo-Nuha, il le fit enlever et porter devant lui. On le déposa ensuite en dehors de sa demeure, après avoir été lavé avec un mélange d'huile et d'eau. Ce furent Mariner et une des femmes de Fino qui se chargèrent de ce soin, aucune autre personne ne voulant toucher le cadavre, dans la crainte de subir le tabou (1). Cette femme du roi l'avait

(1) Personne ne peut toucher le cadavre d'un chef sans subir un tabou de dix mois lunaires. Le tabou n'est que de trois, quatre ou cinq mois pour les chefs eux-mêmes, en raison de leurs rangs. Les chefs les plus élevés ne sont pas dispensés du tabou de dix mois, lorsque le cadavre touché est celui de

déjà subi depuis neuf mois, pour avoir touché le corps de feu Touitonga, et il paraît qu'elle était accoutumée aux inconvéniens que craignaient les autres indigènes. Aussitôt que le cadavre fut levé, on l'étendit sur une balle de gnatou, et on le frotta avec de l'huile de bois de sandal. Les quatre femmes de Toubo-Nuha vinrent alors pleurer sur son corps. Elles se frappèrent la poitrine et le visage, et poussèrent les cris les plus lamentables; après quoi elles s'assirent autour du corps, et chantèrent un air lugubre. Elles

Touitonga. La personne frappée du tabou ne peut pas s'aider de ses mains pour manger, et elle est obligée de se faire servir par une autre. Si elle veut manger seule, elle est obligée de se traîner sur les mains et sur les genoux, et de saisir sa nourriture avec la bouche. Les indigènes croient que celui qui oserait enfreindre les lois du tabou ne tarderait pas à enfler et à mourir. Cette croyance est si fortement enracinée, que Mariner ne croit pas qu'aucun d'entre eux ait jamais osé y contrevenir, quoiqu'ils l'eussent souvent vu lui-même toucher les cadavres de leurs chefs dans plusieurs occasions, et continuer à jouir d'une bonne santé; mais ils expliquaient ce phénomène en disant que Mariner était étranger et soumis aux lois de dieux différens des leurs.

s'interrompaient souvent pour se frapper la poitrine et le visage, et exprimaient leur désespoir par des gémissemens et des sanglots. Fino et Mariner assistèrent à cette scène lugubre, qui se prolongea jusqu'au lendemain matin, au milieu de plus de cent cinquante spectateurs.

Pendant ce temps, les chefs et les guerriers de Fino se tenaient prêts à repousser les troupes de Toubo-Nuha, dans le cas où elles les auraient attaqués; mais tout se passa tranquillement. Le lendemain matin, Fino fit porter le corps de Toubo-Nuha dans un canot avec lequel il mit à la voile pour l'île de Wiha, suivi par soixante à soixante-dix autres canots contenant les insulaires de Vavaou, et un certain nombre de ses troupes. Arrivé à Wiha, on ouvrit une fosse pour Toubo-Nuha, dans le *fytoca* (1) de ses an-

(1) Le fytoca se compose de trois choses : de la fosse, du tertre où la fosse est creusée, et d'une espèce de hangar construit au-dessus. La fosse pour la sépulture de la famille d'un chef, a huit pieds de long sur six de large, elle est revêtue d'une grande pierre au fond et sur chacun des côtés, et recouverte de la même manière.

cêtres, et on y déposa le corps en présence de tous ceux qui étaient venus dans les canots, et d'un nombre considérable d'habitans de l'île.

Fino redoutant la vengeance des troupes de Vavaou, fit mettre en batterie, devant l'enceinte qu'il devait occuper pendant son séjour à Wiha, les quatre caronades qu'il avait amenées avec lui. Il ordonna ensuite à ses guerriers de se tenir prêts à combattre, et défendit en même temps aux soldats de Vavaou de porter aucune arme offensive.

Deux ou trois jours après la cérémonie funèbre, il réunit les chefs des îles Hapai et ceux de Vavaou, et exigea que ceux-ci prêtassent serment de fidélité sur le bol consacré (1) au dieu Toui-Toua-Bolatou, pendant qu'on y versait du cava, et qu'invoquant le dieu lui-même, ils appelassent sa

(1) Ce bol est consacré uniquement aux cérémonies du dieu Toui-Toua-Bolatou. Lorsqu'un chef des premières classes prête serment, il jure par leur dieu, en mettant sa main sur le bol. Si c'est un chef d'un ordre inférieur, il jure par celui de ses parens qui est d'un ordre au-dessus de lui, en plaçant sa main sur les pieds de celui-ci.

vengeance sur leurs propres têtes, si jamais ils devenaient parjures. On fit alors la distribution du cava, et le roi enjoignit aux chefs de Vavaou, l'ordre de reconnaître à l'avenir, pour leur légitime souverain, sa tante Toe Oumou. Les chefs promirent obéissance, et l'assemblée se sépara.

Fino s'embarqua le lendemain pour Lefouga, avec son armée. De leur côté, les insulaires de Vavaou ne tardèrent pas à retourner dans leur île.

Environ quinze jours après, un canot parti de Vavaou apporta à Fino la fâcheuse nouvelle que sa tante Toe Oumou avait l'intention de se déclarer indépendante, et de bâtir un fort considérable pour résister à l'attaque de ses troupes. Ce fort devait être assez grand pour contenir la population entière de l'île (environ huit mille âmes) avec les maisons et les terrains consacrés à la sépulture. On devait l'élever autour de la *moua* (1), et le construire à peu près sur le même plan que celle de Nioucalofa, mais

(1) Les maisons des chefs sont ordinairement bâties l'une près de l'autre, et composent ce qu'on appelle le moua ou capitale de l'île.

en l'entourant d'un fossé profond, de manière à ne pas redouter les effets de l'artillerie.

Fino résolut aussitôt de se rendre avec des forces considérables à Vavaou, avant que les habitans eussent le temps de terminer leurs préparatifs de défense. Les prêtres cherchèrent à modérer son ardeur, et l'invitèrent à essayer d'abord les moyens de conciliation. Mais, sans beaucoup d'égard pour leurs représentations, il résolut de faire immédiatement les dispositions nécessaires pour attaquer Vavaou. Toutefois, l'arrivée de Mocgnagnongo, son fils et son héritier, absent depuis cinq ans, suspendit momentanément ses projets hostiles. Il y eut à cette occasion un grand nombre de fêtes et de festins, après quoi le mariage du prince fut résolu. Il épousa en même temps deux jeunes filles de chefs, qu'on lui destinait depuis long-temps, quoiqu'il eût déjà deux femmes qu'il avait amenées de l'île des Navigateurs. Cette cérémonie fut suivie de combats à la lutte, au pugilat et à la massue. Le prince se distingua dans les uns et les autres, mais particulièrement dans ces derniers; car il combattit jusqu'à quatorze fois, et fut toujours vainqueur. Comme tous ces combats

se trouvent exactement décrits dans les voyages du capitaine Cook, nous croyons superflu de les répéter ici.

Toutes les réjouissances terminées, Fino porta de nouveau ses regards vers l'île de Vavaou. Il expédia d'abord des messagers aux différentes îles Hapai, avec l'ordre à tous les hommes, excepté deux des plus anciens, nécessaires aux soins de chaque plantation, de se trouver réunis à Lafouga, dans dix jours, armés de massues et de lances, et pourvus d'une quantité suffisante de vivres.

Tous les guerriers se trouvant rassemblés à l'époque indiquée, Fino les passa en revue; ils s'élevaient à peu près au nombre de six mille, armés, peints et habillés d'après leur usage en temps de guerre. Fino prononça un discours, dans lequel il dit que la manière de faire la guerre jusqu'alors suivie dans les îles Tonga, était fondée sur des principes erronés; et qu'au lieu d'avancer et de reculer, selon le plus ou moins de résistance qu'ils éprouvaient, ils devaient se former en corps, ne point battre en retraite pour le moindre échec, mais au contraire marcher en avant avec courage, et de manière à jeter l'épouvante et la terreur parmi

aider par deux autres hommes, qui, toutefois, l'abandonnaient ensuite à ses propres forces. Le foie de l'animal était porté par un autre individu qui marchait derrière celui-ci. Lorsque tous les cochons furent rangés sur deux ou trois rangs dans le malai, devant Touitonga, son premier cuisinier et celui de Fino les comptèrent, ainsi que les charriots et les piles d'yams. Le cuisinier de Touitonga en annonça, à haute voix, le compte à son maître. On transporta alors une vingtaine des plus gros cochons à environ trois cents pieds de distance du lieu de sépulture de Touitonga, où on conduisit aussi un charriot chargé d'yams.

Le reste des provisions fut distribué de la manière suivante : l'un des piliers rempli d'yams fut donné au roi, qui les répartit toujours entre ses chefs et ses guerriers. Un autre pilier tomba en partage à Véachi (1) et à deux ou trois autres chefs. Le troisième fut offert aux dieux (c'est-à-dire aux prêtres qui en disposent); enfin Touitonga réclama le

(1) Véachi, ainsi que Touitonga, est un saint personnage descendant d'un Dieu. Il est inférieur à Touitonga, mais au-dessus du roi.

quatrième comme lui appartenant. Quant aux charriots chargés d'yams, il n'en est jamais question; Touitonga s'en sert pour l'usage de sa maison. Les cochons sont distribués d'abord aux principaux chefs; ceux-ci en font le partage entre les chefs immédiatement au-dessous d'eux, qui en donnent à leur suite; de sorte que chacun des assistans en a sa part, quelque petite qu'elle soit. Il en est de même des yams que reçoivent les chefs. La cérémonie se termine par la lutte, la danse et autres exercices. Chacun se retire ensuite chez soi avec ses provisions, et dès ce moment le tabou est levé.

Les cochons et les yams déposés au tombeau de Touitonga y restent plusieurs jours, c'est-à-dire jusqu'à ce que la viande commence à se corrompre; on la distribue alors aux individus des classes inférieures.

Fino avait trois filles. L'aînée, âgée de dix-huit ans, était depuis long-temps fiancée à Touitonga, qui en avait alors quarante. Celui-ci ayant témoigné le désir de célébrer le mariage, Fino donna l'ordre d'en faire les préparatifs.

La jeune épouse, après avoir été abondamment ointe d'huile de noix de coco par-

fumée avec du bois de sandal, fut revêtue de nattes des îles du Navigateur, du tissu le plus fin, et aussi douces que la soie. Elle était enveloppée dans une si grande quantité de ces nattes, qu'elle ne pouvait ni s'asseoir, ni faire usage de ses bras. Elle était accompagnée par une petite fille, d'environ cinq ans, habillée de la même manière, et de quatre autres de l'âge de seize ans, vêtues à peu près aussi de même, mais ayant un moins grand nombre de nattes.

La princesse et sa suite étant prêtes, se rendirent au malai de Touitonga, qui les attendait, entouré d'une nombreuse suite de chefs, et ayant deux mataboules placés devant lui. En y arrivant, elles s'assirent sur le gazon devant Touitonga. Peu de temps après, une femme entra dans le cercle, le visage couvert de gnatou blanc, et de là se rendit dans la maison du malai, où était assise une autre femme tenant un grand rouleau de gnatou, un oreiller de bois (1)

(1) Dans ces îles, les oreillers se composent d'un rouleau de bois d'un pouce de diamètre sur un pied et demi de long, et soutenu à six pouces de hauteur par deux bouts inclinés.

et un panier contenant des bouteilles d'huile. La femme voilée prit le gnatou, s'en enveloppa, et s'appuyant la tête sur l'oreiller, s'endormit, ou plutôt fit semblant de s'endormir. Alors Touitonga se leva, et prenant sa jeune épouse par la main, il la conduisit dans la maison, et la fit asseoir à sa gauche. On apporta ensuite vingt cochons cuits dans le cercle du malai, et plusieurs cuisiniers fort adroits se mirent à les dépecer avec des couteaux, rivalisant d'efforts pour montrer leur dextérité. Une quantité considérable de la viande fut distribuée aux chefs; mais ils n'y touchèrent point, et cachèrent chacun leur part sous leurs vêtemens. Le reste du porc fut amoncelé au milieu du cercle, et les assistans se jetèrent dessus, s'en disputant et s'en arrachant les lambeaux. La femme qui s'était couchée se leva alors, et se retira, emportant avec elle le gnatou et le panier, avec les bouteilles d'huile. Touitonga présenta la main gauche à la jeune princesse, et la conduisit chez lui, accompagnée des cinq jeunes filles; après quoi les assistans se retirèrent. Ayant introduit son épouse dans sa demeure, Touitonga la mena dans celle qui avait été disposée pour elle,

et l'y laissa, afin qu'elle pût se débarrasser de toutes ses nattes et reprendre ses vêtemens ordinaires. Elle s'amusa ensuite à faire la conversation avec ses femmes. Pendant ce temps, on préparait pour le soir un grand festin, composé de petits cochons, de volailles, d'yams, etc., et de cava. Vers la brune, Touitonga vint présider à la fête. A son arrivée, chacun s'assit pour recevoir sa portion. Le plus grand nombre l'emportèrent chez eux, mais les gens du peuple la mangèrent aussitôt après l'avoir reçue. On fit ensuite la distribution du cava, qu'on but à l'instant même. Les musiciens (si on peut leur donner ce nom) vinrent alors se placer devant Touitonga, et au milieu d'un cercle formé par des hommes tenant des flambeaux et des paniers pleins de sable, pour y mettre les cendres. Les instrumens consistent en sept ou huit bambous de différentes grosseurs et de différentes longueurs, dont tous les nœuds sont ôtés, et qui sont bouchés à l'une des extrémités par une cheville de bois tendre; on tient ces bambous par le milieu, et en les frappant d'un bout contre terre, on tire un son proportionné aux dimensions de l'instrument. Il y avait en outre un homme qui,

armé de deux bâtons, frappait alternativement de la main droite et de la main gauche, sur un morceau de bambou fendu. Les indigènes dansèrent au son de cette musique pendant très-long-temps. La danse finie, l'un des vieux mataboules prononça un discours sur la chasteté, et chacun se retira chez soi. La jeune mariée n'avait pas assisté à la fête. De retour chez lui, Touitonga l'envoya chercher. Dès qu'ils se furent retirés, on éteignit les lumières, et un homme placé à la porte de la maison, après avoir poussé trois grands cris, fit entendre à plusieurs reprises le son bruyant de la conque marine.

Il se passa à cette époque, aux îles Tonga, plusieurs événemens remarquables occasionés par les intrigues politiques de Toubo-Toua, fils naturel de Tougou-Ahou, et qui avait voué une haine implacable à Toubo-Nuha, l'assassin de son père. Fino avait bien été le complice de l'assassinat, mais Toubo-Toua n'osait pas lutter contre un adversaire aussi redoutable, et il avait embrassé sa cause, afin de mieux saisir l'occasion d'accabler celui dont il avait juré la perte. Par mille insinuations perfides, il avait déjà indisposé le roi contre son frère. Un jour en-

fin, après avoir entassé calomnies sur calomnies, il osa proposer de le faire assassiner. Le roi peu scrupuleux, mais toujours prudent, et voulant surtout que de tels coups fussent portés dans l'ombre, prêta l'oreille aux insinuations de Toubo-Toua; il lui promit, en termes équivoques, de l'aider dans son entreprise, mais il l'engagea en même temps à attendre, pour l'exécuter, un moment plus opportun.

Toubo-Nuha, d'un caractère franc et généreux, dédaignait d'écouter les amis qui lui conseillaient de se tenir en garde contre Fino, et attendait, d'un jour à l'autre, l'ordre de partir de Lefouga avec son armée, pour retourner à Vavaou. Toubo-Toua trouva l'occasion trop favorable pour la laisser échapper. Peu de jours après, Touba-Nuha ayant été attiré dans un piége, tomba sous les coups de son ennemi, en présence de Fino, qui feignit de vouloir le défendre. Après ce lâche assassinat, le roi envoya aux guerriers de Vavaou l'ordre de s'embarquer, et à leurs chefs celui de venir le trouver.

Les habitans de Vavaou avaient le plus vif attachement pour Toubo-Nuha : ils frémirent d'indignation en apprenant l'attentat

dont il avait été la victime ; mais au milieu de leurs ennemis, loin de leur pays, et n'ayant aucun moyen de se venger, ils durent céder à la nécessité. Les troupes s'embarquèrent ; les chefs, mornes et abattus, vinrent se présenter devant le roi. Celui-ci leur adressa un discours artificieux, dans lequel il chercha à leur prouver son innocence. Après ce discours, qui fut suivi d'un long silence, Fino ordonna à tout le monde de se lever et de le suivre à sa maison. Arrivé à l'endroit où était déposé le cadavre de Toubo-Nuha, il le fit enlever et porter devant lui. On le déposa ensuite en dehors de sa demeure, après avoir été lavé avec un mélange d'huile et d'eau. Ce furent Mariner et une des femmes de Fino qui se chargèrent de ce soin, aucune autre personne ne voulant toucher le cadavre, dans la crainte de subir le tabou (1). Cette femme du roi l'avait

(1) Personne ne peut toucher le cadavre d'un chef sans subir un tabou de dix mois lunaires. Le tabou n'est que de trois, quatre ou cinq mois pour les chefs eux-mêmes, en raison de leurs rangs. Les chefs les plus élevés ne sont pas dispensés du tabou de dix mois, lorsque le cadavre touché est celui de

déjà subi depuis neuf mois, pour avoir touché le corps de feu Touitonga, et il paraît qu'elle était accoutumée aux inconvéniens que craignaient les autres indigènes. Aussitôt que le cadavre fut levé, on l'étendit sur une balle de gnatou, et on le frotta avec de l'huile de bois de sandal. Les quatre femmes de Toubo-Nuha vinrent alors pleurer sur son corps. Elles se frappèrent la poitrine et le visage, et poussèrent les cris les plus lamentables; après quoi elles s'assirent autour du corps, et chantèrent un air lugubre. Elles

---

Touitonga. La personne frappée du tabou ne peut pas s'aider de ses mains pour manger, et elle est obligée de se faire servir par une autre. Si elle veut manger seule, elle est obligée de se traîner sur les mains et sur les genoux, et de saisir sa nourriture avec la bouche. Les indigènes croient que celui qui oserait enfreindre les lois du tabou ne tarderait pas à enfler et à mourir. Cette croyance est si fortement enracinée, que Mariner ne croit pas qu'aucun d'entre eux ait jamais osé y contrevenir, quoiqu'ils l'eussent souvent vu lui-même toucher les cadavres de leurs chefs dans plusieurs occasions, et continuer à jouir d'une bonne santé; mais ils expliquaient ce phénomène en disant que Mariner était étranger et soumis aux lois de dieux différens des leurs.

s'interrompaient souvent pour se frapper la poitrine et le visage, et exprimaient leur désespoir par des gémissemens et des sanglots. Fino et Mariner assistèrent à cette scène lugubre, qui se prolongea jusqu'au lendemain matin, au milieu de plus de cent cinquante spectateurs.

Pendant ce temps, les chefs et les guerriers de Fino se tenaient prêts à repousser les troupes de Toubo-Nuha, dans le cas où elles les auraient attaqués; mais tout se passa tranquillement. Le lendemain matin, Fino fit porter le corps de Toubo-Nuha dans un canot avec lequel il mit à la voile pour l'île de Wiha, suivi par soixante à soixante-dix autres canots contenant les insulaires de Vavaou, et un certain nombre de ses troupes. Arrivé à Wiha, on ouvrit une fosse pour Toubo-Nuha, dans le *fytoca* (1) de ses an-

(1) Le fytoca se compose de trois choses : de la fosse, du tertre où la fosse est creusée, et d'une espèce de hangar construit au-dessus. La fosse pour la sépulture de la famille d'un chef, a huit pieds de long sur six de large, elle est revêtue d'une grande pierre au fond et sur chacun des côtés, et recouverte de la même manière.

cêtres, et on y déposa le corps en présence de tous ceux qui étaient venus dans les canots, et d'un nombre considérable d'habitans de l'île.

Fino redoutant la vengeance des troupes de Vavaou, fit mettre en batterie, devant l'enceinte qu'il devait occuper pendant son séjour à Wiha, les quatre caronades qu'il avait amenées avec lui. Il ordonna ensuite à ses guerriers de se tenir prêts à combattre, et défendit en même temps aux soldats de Vavaou de porter aucune arme offensive.

Deux ou trois jours après la cérémonie funèbre, il réunit les chefs des îles Hapai et ceux de Vavaou, et exigea que ceux-ci prêtassent serment de fidélité sur le bol consacré (1) au dieu Toui-Toua-Bolatou, pendant qu'on y versait du cava, et qu'invoquant le dieu lui-même, ils appelassent sa

(1) Ce bol est consacré uniquement aux cérémonies du dieu Toui-Toua-Bolatou. Lorsqu'un chef des premières classes prête serment, il jure par leur dieu, en mettant sa main sur le bol. Si c'est un chef d'un ordre inférieur, il jure par celui de ses parens qui est d'un ordre au-dessus de lui, en plaçant sa main sur les pieds de celui-ci.

vengeance sur leurs propres têtes, si jamais ils devenaient parjures. On fit alors la distribution du cava, et le roi enjoignit aux chefs de Vavaou, l'ordre de reconnaître à l'avenir, pour leur légitime souverain, sa tante Toe Oumou. Les chefs promirent obéissance, et l'assemblée se sépara.

Fino s'embarqua le lendemain pour Lefouga, avec son armée. De leur côté, les insulaires de Vavaou ne tardèrent pas à retourner dans leur île.

Environ quinze jours après, un canot parti de Vavaou apporta à Fino la fâcheuse nouvelle que sa tante Toe Oumou avait l'intention de se déclarer indépendante, et de bâtir un fort considérable pour résister à l'attaque de ses troupes. Ce fort devait être assez grand pour contenir la population entière de l'île (environ huit mille âmes) avec les maisons et les terrains consacrés à la sépulture. On devait l'élever autour de la *moua* (1), et le construire à peu près sur le même plan que celle de Nioucalofa, mais

(1) Les maisons des chefs sont ordinairement bâties l'une près de l'autre, et composent ce qu'on appelle le moua ou capitale de l'île.

en l'entourant d'un fossé profond, de manière à ne pas redouter les effets de l'artillerie.

Fino résolut aussitôt de se rendre avec des forces considérables à Vavaou, avant que les habitans eussent le temps de terminer leurs préparatifs de défense. Les prêtres cherchèrent à modérer son ardeur, et l'invitèrent à essayer d'abord les moyens de conciliation. Mais, sans beaucoup d'égard pour leurs représentations, il résolut de faire immédiatement les dispositions nécessaires pour attaquer Vavaou. Toutefois, l'arrivée de Mocgnagnongo, son fils et son héritier, absent depuis cinq ans, suspendit momentanément ses projets hostiles. Il y eut à cette occasion un grand nombre de fêtes et de festins, après quoi le mariage du prince fut résolu. Il épousa en même temps deux jeunes filles de chefs, qu'on lui destinait depuis long-temps, quoiqu'il eût déjà deux femmes qu'il avait amenées de l'île des Navigateurs. Cette cérémonie fut suivie de combats à la lutte, au pugilat et à la massue. Le prince se distingua dans les uns et les autres, mais particulièrement dans ces derniers; car il combattit jusqu'à quatorze fois, et fut toujours vainqueur. Comme tous ces combats

se trouvent exactement décrits dans les voyages du capitaine Cook, nous croyons superflu de les répéter ici.

Toutes les réjouissances terminées, Fino porta de nouveau ses regards vers l'île de Vavaou. Il expédia d'abord des messagers aux différentes îles Hapai, avec l'ordre à tous les hommes, excepté deux des plus anciens, nécessaires aux soins de chaque plantation, de se trouver réunis à Lafouga, dans dix jours, armés de massues et de lances, et pourvus d'une quantité suffisante de vivres.

Tous les guerriers se trouvant rassemblés à l'époque indiquée, Fino les passa en revue; ils s'élevaient à peu près au nombre de six mille, armés, peints et habillés d'après leur usage en temps de guerre. Fino prononça un discours, dans lequel il dit que la manière de faire la guerre jusqu'alors suivie dans les îles Tonga, était fondée sur des principes erronés; et qu'au lieu d'avancer et de reculer, selon le plus ou moins de résistance qu'ils éprouvaient, ils devaient se former en corps, ne point battre en retraite pour le moindre échec, mais au contraire marcher en avant avec courage, et de manière à jeter l'épouvante et la terreur parmi

leurs ennemis. C'était ainsi, ajouta-t-il, que l'on se battait en Europe, et il admirait une semblable méthode, qui était celle de véritables gens de cœur. Il leur donna ensuite quelques instructions, et leur prescrivit entre autres manœuvres assez singulières, lorsque l'ennemi s'approcherait, de s'asseoir par terre et de rester immobiles, comme s'ils étaient tout-à-fait indifférens à ce qui se passerait, jusqu'à ce qu'ils reçussent l'ordre de se lever et de se jeter dessus en masse, ce qu'ils devaient alors faire avec résolution. Il ajouta que des braves comme eux ne devaient pas craindre la mort, mais au contraire la mépriser, et que les noms de ceux qui pourraient succomber vivraient longtemps après que leurs corps seraient confondus avec la poussière.

Quelques jours après cette revue, tout ce qui concernait les soins de l'agriculture ayant été réglé, les canots gréés et lancés, Fino s'embarqua avec environ quatre mille guerriers, pour se rendre à Haano, à environ trois lieues au nord de Lafouga, afin d'y prendre ceux qui, d'après ses ordres, devaient l'attendre dans cette île. De là, Fino, d'après l'avis des prêtres, se rendit avec trois

canots seulement à Vavaou, dans la vue de tâcher d'en ramener les habitans à l'obéissance par les voies de la douceur. Mais n'ayant pas réussi, il se décida à les y forcer par la voie des armes. Etant en conséquence retourné à l'île de Haano, il ordonna tous les préparatifs nécessaires pour porter la guerre dans l'île de Vavaou. Ces préparatifs terminés, quatre mille hommes et environ mille femmes (1) furent embarqués sur cinquante grands canots, ainsi que quatre caronades et les munitions nécessaires. Vingt-quatre heures après, la flotte mouilla dans la baie de Néafou, où les guerriers débarquèrent sans obstacle (2); les femmes restèrent à bord des canots.

L'armée de Fino étant réunie, il la divisa en trois corps : le premier, ou l'aile droite, était commandé par Toubo-Toa; le second, qui formait le centre, était sous ses pro-

(1) Les femmes suivent toujours leurs maris dans ces sortes d'expéditions, afin d'avoir soin d'eux lorsqu'ils sont blessés.

(2) Néafou est situé à la partie nord-est de l'île de Vavaou. C'est un lieu consacré, comme Mafanga, dont il a déjà été question.

pres ordres; et le troisième, ou l'aile gauche, sous ceux de Lioufou, chef de l'île de Haano. Les quatre caronades furent réparties, deux au centre et une à chaque aile; elles étaient servies par sept Anglais outre Mariner, et un Noir né aux Etats-Unis. L'armée se mit peu après en mouvement, et après cinq heures d'une marche assez pénible, en grande partie due à la pesanteur des caronades et au mauvais état des routes, elle arriva en présence de l'ennemi. Les troupes de Fino furent accueillies par une nuée de flèches. Mais au lieu d'y répondre de la même manière, il ordonna à un de ses mataboules de s'avancer et de demander une trève de quelques heures, pour que les parens et les amis qui se trouvaient dans les rangs opposés pussent prendre congé les uns des autres; ce qui ayant été accordé, beaucoup d'individus sortirent du fort et vinrent se mêler dans les rangs des troupes de Fino. Il s'ensuivit une scène extrêmement touchante, qu'un incident vint troubler. Un des assiégés, profitant de la sécurité où l'on était de part et d'autre, décocha une flèche à Mariner qui l'effleura, et alla se planter dans le tronc d'un arbre contre lequel il était

appuyé. Mariner, qui tenait son fusil à la main, ajusta l'insulaire et le tua. Fino ignorant la cause de cette représaille, fut tellement irrité, que s'il eût été à portée, il eût vraisemblablement assommé Mariner. Mais dès qu'il sut comment la chose s'était passée, il s'apaisa bientôt.

La trève ayant été ainsi brusquement rompue, le roi ordonna à l'artillerie de jouer. Les boulets parurent d'abord produire assez peu d'effet contre le fort, à cause de sa hauteur et de l'escarpement de la colline sur laquelle il s'élevait. Un guerrier ennemi s'avança jusqu'à huit ou dix toises de la caronade confiée à Mariner, et là se mit à balancer son javelot dans une attitude menaçante. Mariner fit aussitôt feu; mais l'insulaire s'étant jeté à plat ventre à l'instant même, il ne fut point atteint. S'étant relevé presque aussitôt, il s'avança de nouveau, et s'approcha à environ dix pas de la pièce. Mariner étonné de tant d'audace, et craignant que son artillerie ne perdît de son crédit, ajusta son adversaire avec son fusil; mais au moment où il lâchait la détente, une flèche vint frapper et détourner le canon du fusil; et l'Indien fut

manqué. Celui-ci poussa alors des cris de joie, et rentra dans le fort au milieu des acclamations de ses compatriotes.

La vigoureuse résistance des assiégés engagea Fino à lever le siége, et à s'enfermer lui-même à quelque distance de là dans un camp retranché. Dès ce moment la guerre dégénéra en de simples escarmouches, où les deux partis se faisaient mutuellement quelques prisonniers, contre lesquels on exerçait de part et d'autre les vengeances les plus atroces, avec une sorte de légèreté plus révoltante que la barbarie réfléchie des sauvages de l'Amérique. Ceux-ci du moins ne se livrent à des actes d'une cruauté raffinée que contre les ennemis de leur nation, contre des individus qu'ils ont été accoutumés de tout temps à considérer comme des êtres dévoués à leur vengeance, si le sort des armes les fait tomber entre leurs mains. Mais les insulaires des îles Tonga se portent gratuitement à des actes d'une cruauté qui révolte l'imagination. Par exemple, pendant le cours de cette campagne, quatre habitans de Vavaou, surpris au moment où ils cachaient en terre quelques provisions de bouche, fu-

rent condamnés à avoir la tête séparée du corps avec une scie d'écailles d'huître, et cet ordre atroce reçut son exécution !

Une des femmes de Fino, qui avait à se plaindre de la jalousie et de la tyrannique influence de l'épouse favorite, prit le parti de s'enfuir, et passa par hasard dans un endroit, hors de l'enceinte du camp, où Mariner était occupé à cueillir des chadecs. Se voyant découverte, elle se jeta aux genoux de l'étranger, lui exposa ses chagrins, et le supplia, au nom de sa propre mère, de ce qu'il avait de plus cher au monde, de ne pas mettre obstacle à sa fuite. Mariner, touché de ses larmes et de sa malheureuse position, la releva, et promit de ne pas divulguer sa fuite.

Pour se venger de cette perte, Fino résolut de surprendre et de faire massacrer un certain nombre de femmes de Vavaou, qui étaient dans l'habitude de se réunir à la marée basse, pour ramasser des moules et autres coquillages, sur un banc de rocher qui traverse la baie, non loin de Fellétoa. Quelques hommes de leur parti s'amusaient à les surprendre comme s'ils eussent été des ennemis, et avaient si fréquemment répété

cette plaisanterie, qu'à la longue elles finirent par en rire, et ne s'enfuyaient plus comme elles le faisaient d'abord. Instruits de leur sécurité, les gens de Fino arrêtèrent leur plan en conséquence. Ils s'embarquèrent dans un canot, et se dirigèrent vers une partie de l'île où il leur était possible de débarquer sans être vus. Arrivés là, à un signal convenu, ils se précipitèrent sur les femmes, qui les prirent pour être des leurs. Mais elles reconnurent bientôt leur erreur en voyant trois ou quatre d'entre elles assommées à coups de massue, et se mirent à fuir avec autant de célérité qu'elles purent. De trente qu'elles étaient, cinq furent tuées et treize faites prisonnières; les douze autres parvinrent heureusement à gagner le fort. De ce nombre était celle que Mariner rencontra fuyant du camp de Fino. Peu s'en fallut qu'elle ne fût atteinte par un jeune chef qui la poursuivait la massue levée. Dans la rapidité de sa course, son gnatou, l'unique vêtement qu'elle eût, glissa et tomba dans l'eau. Par un mouvement de modestie, elle se retourna pour le rattraper; mais poursuivie de trop près pour que le moindre retard ne lui fût pas funeste, elle dut l'a-

bandonner. Déjà son ennemi avait le bras levé pour la frapper, lorsque épuisé par les efforts qu'il avait faits pour l'atteindre, il tomba de fatigue, et elle échappa.

A l'arrivée des prisonnières, il s'éleva une dispute très-vive entre les parens qui les réclamaient, et ceux qui les avaient prises. Le féroce Fino témoigna une grande colère de ce qu'on n'avait pas suivi ses ordres en les exterminant sur la place; et pour arranger les prétentions de part et d'autre, il proposa de couper chacune de ces femmes en deux parties égales, et de les distribuer ainsi entre ceux qui les réclamaient; mais l'affaire s'arrangea à l'amiable.

Ces insulaires ont des enceintes consacrées, où tout individu qui parvient à s'y réfugier devient inviolable. Mariner raconte un incident de cette campagne, qui a rapport à ces asiles. Palavali, un des chefs de l'armée de Fino, poursuivant un ennemi jusqu'à l'enclos d'un terrain consacré, lui asséna un coup au moment où il y entrait, de manière qu'il tomba mort dans l'enceinte même. Ce sacrilége fut rapporté à Fino, qui consulta aussitôt les prêtres. Ceux-ci ordonnèrent, de la part des dieux, qu'il serait of-

fert un enfant en sacrifice, pour expier la profanation du lieu saint. Les chefs s'assemblèrent en conséquence, et jetèrent leur dévolu sur un fils de Toubo-Toa, qui consentit à ce cruel sacrifice. Mais il n'en fut pas de même de la malheureuse mère, qui, apprenant la funeste sentence, avait caché son enfant. Toutefois, un de ceux qui étaient chargés de le chercher, le découvrit et l'enleva. La mère, au désespoir de se voir arracher son fils, voulait le suivre; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on l'en empêcha. Arrivée au lieu de l'exécution, l'innocente victime sourit en voyant ses bourreaux lui passer une bande de gnatou autour du cou, en guise de cordon. Un mouvement de pitié saisit alors tous les assistans; mais la crainte des dieux les rendit muets, et à un signal donné, les bourreaux tirèrent les deux bouts du cordon, et le sacrifice fut consommé!

Après un assez long séjour à Vavaou, pendant lequel les deux partis en vinrent presque journellement aux mains, avec un succès à peu près égal, Fino voyant qu'il ne pourrait qu'avec difficulté réduire les habitans de cette île par la force des armes,

commença à souhaiter que la paix se fît. Mais il ne voulait pas que son désir à cet égard fût connu, de crainte qu'on ne l'attribuât à la crainte ou à quelque autre motif aussi peu louable. Les choses s'arrangèrent cependant par l'entremise des prêtres, auxquels il en avait laissé le soin.

Dans une entrevue qu'il eut ensuite avec les principaux chefs de Vavaou, il protesta de la sincérité de ses intentions envers eux, et leur dit qu'afin d'éviter toute espèce de discussions à l'avenir, il avait résolu de renvoyer tous ses guerriers aux îles Hapai, excepté quelques mataboules qui resteraient avec lui à Vavaou, où, par attachement pour eux, il résiderait à l'avenir; et que pour cela faire il remettrait le gouvernement de ces îles entre les mains de Toubo-Toa, qui lui paierait tribut (1).

Les choses ainsi reglées, Toubo-Toa s'em-

---

(1) En général, le tribut consiste en yams, nattes, gnatou, poisson salé, oiseaux en vie, etc., et on le lève sur tous les individus, en proportion de leurs biens. On le perçoit deux fois par an; la première vers le mois d'octobre, et la seconde fois à une époque indéterminée.

barqua avec tout son monde, et accompagné du prince Moegnognongo (le fils de Fino), qui désirait visiter ses propriétés dans l'île de Foa. Mariner, dans cette excursion, suivit ce jeune homme, dont le caractère et les manières lui plaisaient plus que celles de son père. Ils arrivèrent à Foa, après une courte traversée de neuf heures.

A quelque temps de là, Mariner apprit qu'un navire était en vue de la côte nord-ouest de l'île de Vavaou. Il se trouvait alors avec Fino dans la petite île de Ofou, non loin de la côte orientale de Vavaou. Il demanda aussitôt au roi la permission de se rendre à bord, ce que celui-ci lui accorda avec beaucoup d'obligeance, et ordonna même qu'il lui fût fourni un canot à cet effet. Mariner, qui avait craint un instant d'être refusé, remercia Fino avec les plus vifs témoignages de reconnaissance, prit congé de lui, et plein d'espérance, se dirigea vers le bâtiment; c'était le *Hope* (l'Espérance), de New-York. Il l'aborda après un trajet de quatre à cinq heures. Mais combien ne fut-il pas déçu, lorsque après l'avoir hêlé, le capitaine ou son second lui dit qu'il ne pouvait pas le recevoir à bord, parce qu'on avait

déjà plus de monde qu'il n'en fallait. Cette réponse le peina d'autant plus vivement qu'il avait reconnu sur le pont trois de ses compagnons d'infortune. Il chercha à faire sentir toute l'horreur de sa position; mais ce fut en vain; on ne lui fit aucune réponse. On conçoit facilement tout l'embarras de sa position.

Si les indigènes avaient su que le capitaine américain avait refusé de le prendre à bord, cette circonstance lui eût singulièrement nui dans leur opinion, parce qu'alors ils ne l'auraient plus considéré que comme un homme sans amis, et qui ne jouissait d'aucune considération dans sa patrie. Toutefois, trop occupés de la vue du navire, ceux qui le conduisaient ne firent pas attention à ce qui se passait. Prenant dès-lors son parti, et affectant une gaieté qui n'était pas dans son cœur, Mariner leur dit que ce navire était destiné pour un pays aussi éloigné du sien que l'était Tonga; et que quoique le capitaine désirât l'emmener, il préférait rester à Vavaou jusqu'à ce qu'il y vînt quelque navire anglais; après quoi il leur ordonna de le reconduire à terre. Tous les chefs indigènes furent assez surpris de le revoir; néan-

moins ils crurent facilement ce qu'il leur dit sur la destination du navire américain. Ils s'étonnèrent seulement qu'il n'en eût pas rapporté de présens, et même ils l'en plaisantèrent. Fino, avec son obligeance accoutumée, chercha à le consoler, et l'assura qu'il partirait par le premier bâtiment qui retournerait en Angleterre.

Il arriva vers cette époque, à Vavaou, un mataboule de Tonga, qui avait long-temps séjourné aux îles Fiji. Voici ce que Mariner apprit de lui, concernant l'île de Pau, la principale d'entre elles.

Elle est très-fréquentée par les bâtimens américains et anglais du port Jackson, qui vont y chercher du bois de sandal, lequel ne vient bien que dans une certaine partie de l'île, appelée Voaia. C'est principalement à la Chine que l'on vend ce bois; la demande en est si grande, en proportion de la quantité que l'on coupe, qu'il commence à devenir rare, et par conséquent cher. Autrefois on en obtenait d'assez grandes quantités pour quelques clous. Mais aujourd'hui les indigènes demandent en échange des ciseaux, et ils les veulent même de la meilleure qualité; car ils ont appris peu à peu à les

connaître. Aux îles Fiji, les chefs ne sont pas généralement dans l'habitude de s'oindre le corps, ce qui fait qu'ils ne font qu'une légère consommation de ce bois, dont les habitans se servent uniquement pour parfumer l'huile. Les habitans des îles Tonga, au contraire, qui en emploient une grande quantité, se plaignent de sa rareté. Avant qu'ils se fussent procurés des outils en fer, ils donnaient en échange du bois de sandal, des dents d'éléphant, du gnatou, des nattes pour voiles, etc.

Pau est la plus considérable des îles Fiji, et elle est beaucoup plus étendue que Vavaou. Il y a dans la partie occidentale des montagnes d'une assez grande élévation. A la base de l'une d'elles se trouvent deux sources chaudes situées l'une auprès de l'autre, et qui servent, à la garnison d'un fort du voisinage, à bouillir ses yams et ses plantains; on les met à cet effet dans un vaisseau perforé sur les côtés.

Les naturels des îles Fiji ont les cheveux beaucoup plus crépus que ceux des îles Tonga. Hommes et femmes se poudrent avec les cendres des feuilles de l'arbre à pain; avec de la poudre de corail, ou bien de la suie provenant du toui-toui. Ils ne

font usage de la poudre de corail que de temps à autre pour donner de la roideur à leurs cheveux, qualité que cette poudre possède au suprême degré. Ils font usage de ces différentes substances, en les mêlant en abondance avec de l'eau, dans laquelle ils se plongent ensuite la tête trois ou quatre fois de suite.

Aux îles Fiji, les enfans des deux sexes vont entièrement nus, les filles jusqu'à l'âge de dix ans, et les garçons jusqu'à quatorze. Les filles prennent alors le costume ordinaire des femmes, qui ne consiste qu'en une espèce de tablier taillé circulairement, de douze à quatorze pouces de large, et qu'elles attachent autour des hanches; en vieillissant elles en augmentent la largeur jusqu'à dix-huit pouces. A quatorze ans, les garçons prennent le *mahi* ou le costume ordinaire des hommes, tel qu'on le porte aux îles Sandwich, à l'exception qu'il est beaucoup plus ample,

Les enfans sont fiancés dès l'âge de trois à quatre ans. Aussi les habitans des îles Tonga qui visitent les îles Fiji, disent-ils que l'on n'y trouve pas une seule femme qui ne soit surveillée par un mari jaloux. Un

homme peut avoir plusieurs femmes; mais leur rang est réglé d'après leur naissance, et la mieux née est toujours l'épouse en titre et respectée comme telle par les autres. Si son mari meurt avant elle, on l'étrangle le jour même de sa mort, et elle est enterrée avec lui.

Les individus des deux sexes sont dans l'habitude de se faire, au bas de chaque oreille, une incision où ils introduisent un morceau de côte de feuille de plantain, d'environ un pouce de long, afin d'élargir l'incision. Quand celle-ci est cicatrisée, on y place d'abord un autre morceau de côte plus gros que le premier, et ensuite un morceau de bois, de manière à élargir et à faire pendre considérablement le bout de l'oreille. Les femmes portent cette coutume, que l'on considère comme un grand ornement, beaucoup plus loin que les hommes; car il leur arrive souvent de se passer ainsi dans les oreilles des morceaux de bois d'une si grande dimension, que les extrémités leur pendent presque sur les épaules. Souvent l'incision acquiert ainsi dix pouces de circonférence. Les hommes et les femmes sont d'ailleurs loin d'avoir la peau aussi douce et aussi lisse

que celle des habitans des îles Tonga ; ce qui provient sans doute de ce qu'ils ne sont pas dans l'habitude de s'oindre le corps. Comme ceux des îles Tonga, les habitans des îles Fiji se repaissent souvent de la chair de leurs ennemis. Mais on doit dire cependant que cette barbare coutume n'est guère pratiquée que par les chefs et les guerriers.

Nous allons maintenant reprendre notre relation des îles Tonga, en racontant quelques autres événemens dont Mariner a été témoin, et qui, avec ceux que nous avons déjà fait connaître, prouvent suffisamment les dispositions belliqueuses des habitans de ces îles.

Téou-Cava, commandant du fort de Hihofo dans l'île de Tonga-Tabou, ayant fait la paix avec Fino, se crut en état de déposséder l'un de ses voisins, et résolut en conséquence d'assiéger le fort de Nouko-Nouko. Il réussit dans son projet, et s'empara de ce fort, au prix seulement de quelques hommes. Ce premier avantage obtenu, il se décida, contre l'opinion de ses principaux mataboules, à y mettre une garnison. Les mataboules supposaient avec raison, que l'ennemi en agissant ainsi, avait sans doute le projet de re-

venir avec de nouvelles forces. Toutefois, aveuglé par l'ambition et par le désir d'étendre ses possessions, Téou-Cava rejeta leur avis, et divisant ses forces, il en garda la moitié avec lui à Noukou-Noukou, et envoya l'autre pour occuper Hihifo. Comme les mataboules l'avaient prévu, l'ennemi revint la nuit suivante avec la résolution non-seulement de reprendre le fort de Nouka-Nouka, mais encore de le brûler de fond en comble. En effet, quatre cents hommes armés de longs javelots, à l'extrémité desquels étaient fixées des torches, à un signal donné, les lancèrent tant contre les palissades que dans l'intérieur du fort. Le feu prit aussitôt dans différens endroits à la fois. Les assiégés, pour augmenter leurs moyens de défense, avaient enlevé tous les ponts placés sur le fossé sec qui régnait autour de l'enceinte du fort, excepté un seul. Mais cette précaution fut une des principales causes de leur ruine; car le feu ayant étendu ses ravages de tous côtés, et les assiégés n'ayant d'autre issue pour s'y soustraire que le pont en question, des centaines d'entre eux furent contraints de sauter dans le fossé, qui était trop profond pour

leur permettre d'en sortir ensuite facilement. Parmi ceux qui eurent recours à ce moyen, était Téou-Cava et quelques autres des principaux chefs, qui se tirèrent du fossé en montant sur le dos de quelques-uns de leurs fidèles adhérens. Ayant franchi ce premier obstacle, Téou-Cava se rendait désarmé à Hihifo, lorsqu'il rencontra un habitant des îles Fiji, du parti ennemi, qui lui demanda le mot d'ordre. Téou-Cava n'ayant pu le lui donner, le guerrier fijien lui assena un tel coup de massue sur la tête, qu'il eut quelque peine à dégager sa terrible arme, par la manière dont elle était entrée dans le crâne; et il est même probable qu'il l'eût abandonnée, s'il ne se fût pas aperçu que celui qu'il venait de tuer était un chef distingué. La joie qu'il en ressentit l'absorba tellement, qu'il fut pendant quelque temps étranger à ce qui se passait autour de lui, et ne s'aperçut pas de l'approche d'un des soldats de Téou-Cava, qui vengea la mort de son chef, en lui faisant aussi voler la cervelle d'un coup de massue.

Vers cette époque, la plus jeune des filles de Fino, nommée Sa-Amai-Lalangi, c'est-à-dire descendante du ciel, tomba malade;

elle avait alors à peu près sept ans. Pour se concilier la faveur du dieu qui était considéré comme le patron de la famille des Hows, dont descendait Fino, elle fut transférée dans un édifice consacré à cette divinité, à laquelle on sacrifiait journellement un cochon cuit. Toutefois Fino voyant que sa fille allait de plus en plus mal, ordonna de lancer ses grands canots, et la conduisit à l'île de Hounga, où résidait un prêtre que l'on supposait inspiré par la divinité tutélaire de sa famille. Ici des offrandes et des invocations avaient lieu aussi chaque jour, et les mataboules se rendaient fréquemment auprès du prêtre pour savoir quelle serait la décision du dieu.

Dans une de ces visites, Fino ne se trouvant pas présent, le prêtre déclara que la maladie de l'enfant était pour le bien général. Fino ayant appris cette réponse, parla ainsi au prêtre :

« Si les dieux sont irrités contre nous, que le poids de leur vengeance pèse sur ma tête, je ne la crains pas; mais épargnez ma fille, et je vous demande avec instance, Toubo-Tataï, d'exercer toute votre influence auprès des autres dieux, pour que je subisse seul la peine qu'ils veulent nous infliger. »

Le dieu n'ayant rien répondu à cette prière, son ministre alla se mêler parmi le peuple, et les chefs se séparèrent.

A peine Fino eut-il regagné sa demeure, vraisemblablement l'esprit accablé, et son orgueil vivement blessé, qu'il se sentit gravement indisposé, et s'étendit sur sa natte. Son mal empirant d'heure en heure, et ayant, comme il le dit lui-même, le secret pressentiment de sa fin prochaine, les femmes attachées à son service allèrent en prévenir ses chefs et ses mataboules. Ceux-ci s'étant rendus aussitôt auprès de lui, le trouvèrent presque privé de la voix. Dès qu'il les vit, il chercha en vain à réunir ses idées, et parut suffoqué par la véhémence des sentimens qui l'agitaient. Enfin les larmes vinrent à son secours, et après en avoir répandu abondamment, il reconnut la justice des dieux, tout en déplorant la fatalité de sa position, qui le condamnait à mourir douloureusement chez lui, au lieu de périr de la mort des braves. Après une courte pause, il ajouta d'un ton calme et ferme : « Je tremble à l'idée des maux qui menacent mon pays; et je prévois qu'après ma mort l'état des affaires subira de fâcheux changemens;

car j'ai eu de fréquentes preuves que l'obéissance que me montrent mes sujets, vient moins de leur amour pour moi que de la crainte que je leur inspire. »

Plusieurs chefs et mataboules qui, attendu l'affluence de ceux qui se pressaient dans l'habitation de Fino, ne purent y entrer, ayant eu connaissance de ce qui se passait, se rendirent immédiatement auprès du ministre de Toubo-Tataï. Arrivés chez lui, ils lui présentèrent de la racine de cava, et s'assirent devant lui. Un vieux mataboule lui ayant ensuite adressé la parole, lui dit qu'ils croyaient implicitement au pouvoir qu'avaient les dieux d'infliger aux mortels telles punitions qu'ils jugeaient convenables, et qu'il priait le dieu d'intercéder auprès des autres divinités de Bolotou, pour qu'elles ne s'offensassent pas de l'imprécation de Fino; qu'il l'avait proférée dans l'impulsion du moment, dans toute l'agitation que lui causait le danger de sa fille, et non par mépris pour les dieux. Il le supplia d'avoir égard au bien-être général des habitans de toutes les îles, et de ne pas les priver de Fino, dont la mort plongerait toute la nation dans le désordre et l'anarchie. Le prêtre, après être

demeuré quelque temps dans le silence, dit enfin que les dieux de Bolotou avaient depuis long-temps agité entre eux la question de savoir quelle punition ils infligeraient à Finô pour les nombreux exemples de son éloignement pour les préceptes religieux dont il s'était rendu coupable, et surtout pour le mépris qu'il témoignait du pouvoir divin; qu'ils avaient d'abord résolu sa mort, mais que Toubo-Totaï ayant fréquemment intercédé en sa faveur, quelques autres dieux s'étaient rangés de son parti; qu'il s'en était suivi de violentes dissentions dans Bolotou, lesquelles ne s'étaient pas, dit-il, terminées par des combats, parce que les dieux sont immortels, et ne peuvent être ni tués ni blessés; mais par des argumens puissans, qui avaient occasioné les dernières tempêtes; qu'ils avaient cependant pris la résolution de lui conserver la vie, attendu que sa mort serait un plus grand malheur pour ses peuples que pour lui; mais qu'ils voulaient le punir d'une manière peut-être plus rigoureuse, par la mort de sa fille bien-aimée, qui devait inévitablement lui être enlevée; car il avait été décidé qu'il fallait que sa fille ou lui mourût, et que la vie de l'un ne pou-

vait être conservée qu'aux dépens de celle de l'autre. Il leur fit remarquer, comme une preuve de ce qu'il avançait, que Fino se trouvait alors malade, et que sa fille allait beaucoup mieux; ce qui en effet était le cas. « Demain, ajouta-t-il, le père sera assez bien, les dieux n'ayant pas résolu de le faire mourir; mais seulement de lui infliger une maladie passagère, afin de lui faire sentir leur puissance, après quoi sa fille éprouvera une rechute, et sera aussi mal que jamais. »

Le prêtre ayant cessé de parler, les chefs et mataboules le quittèrent, intimement convaincus de la vérité de ce qu'il venait de leur dire. En arrivant à la demeure de Fino, ils le trouvèrent mieux; mais ils ne crurent pas devoir lui faire part de ce qu'ils venaient d'apprendre. Toutefois, les autres chefs et mataboules ne tardèrent pas à l'apprendre dans les cuisines du roi, où ils se rendaient ordinairement pour prendre le cava, et qui, dans ces circonstances, étaient devenues une espèce de rendez-vous, où l'on venait s'informer de ce qui se passait. Mariner, qui s'était constamment tenu auprès de Fino pendant sa maladie, étant par hasard allé aux cuisines, et ayant entendu

parler de ce que le prêtre avait dit, se rendit par curiosité chez la fille de Fino, qu'il fut assez surpris de voir levée, mangeant des bananes et s'entretenant avec ses femmes.

Dans l'après-midi, Fino se sentant presque entièrement rétabli, alla visiter sa fille, et la trouva beaucoup moins bien qu'elle n'avait été le matin, d'après ce qu'on lui avait dit. Il manifesta alors l'intention de passer la nuit auprès d'elle, ce qu'il fit en effet. En s'éveillant le lendemain matin, il se trouva presque aussi bien que de coutume; mais il eut bientôt la douleur de voir qu'il n'en était pas de même de sa fille, dont la fin fut sans doute hâtée par tout ce que l'on fit pour la prévenir; car dans leur pieux empressement, ceux qui l'entouraient ne cessèrent de la transporter d'un lieu consacré à un autre, jusqu'à ce qu'elle eut rendu le dernier soupir.

Après cet événement, contre la coutume générale des îles Tonga, Fino ordonna qu'il ne fût fait aucune démonstration d'affliction publique. Malgré cette injonction, les serviteurs de la jeune princesse n'en manifestèrent pas moins leurs regrets. La conduite du roi dans cette circonstance fut regardée comme un signe de son mécontentement

contre les dieux. Le vingtième jour après le décès, le peuple fut assemblé par ses ordres; et le corps, placé dans un cercueil de bois poli, fait dans la forme d'un canot, fut déposé dans le *sytouka* ou cimetière. Cette cérémonie fut suivie d'abondantes distributions de vivres et de cava.

Dans cette circonstance extraordinaire, dont le caprice de Fino fit plutôt un jour de réjouissance que de deuil, les distributions une fois finies, les indigènes se livrèrent aux combats de la lutte et du pugilat, ainsi que cela se pratique tous les jours de grande solennité. Après que les hommes eurent montré leur force et leur dextérité dans ces exercices seul à seul, le roi ordonna que toutes les femmes qui demeuraient au nord du moua, se plaçassent d'un côté, et se tinssent prêtes à combattre toutes celles qui résidaient au sud. Il n'était pas rare, dans les jours de réjouissances publiques, de voir des femmes combattre deux à deux; mais on n'en avait encore jamais vu trois mille divisées en deux troupes égales. Néanmoins, elles commencèrent le combat sans hésiter, et le maintinrent avec la plus opiniâtre bravoure, pendant à peu près une heure, sans

perdre un pouce de terrain. Il est même probable qu'il ne se serait pas terminé aussi promptement, si Fino, témoin de l'acharnement qu'y mettaient les combattantes, ne leur eût pas ordonné d'y mettre fin; il en coûta de part et d'autre quelques bras et jambes cassés.

Les hommes, à leur tour, se divisèrent en deux bandes, et engagèrent aussitôt une affaire générale qui se soutint de part et d'autre avec une égale bravoure, jusqu'à ce qu'enfin ceux qui habitaient la partie de l'île où était la demeure du roi commencèrent à lâcher pied. Dès que Fino s'en aperçut, il s'élança de la maison d'où il observait ce qui se passait, afin de les exciter par sa présence et ses efforts. Son exemple fut si efficace, que le parti opposé recula à son tour, et finit par être entièrement chassé du terrain qu'il occupait.

On ne sait si Fino fut blessé dans cette circonstance, ou si le mouvement extraordinaire qu'il se donna lui occasiona une rechute, mais à peine fut-il rentré chez lui, qu'il tomba presque aussitôt sans connaissance. Pour apaiser les dieux, et obtenir sa guérison, on étrangla un enfant qu'il avait

eu d'une de ses concubines; on doit dire, toutefois, que ce barbare sacrifice eut lieu à son insu. Néanmoins, le mal de Fino ne fit qu'empirer, et il expira peu après.

En calculant d'après ce que le capitaine Cook dit de ce chef à l'époque où il aborda aux îles des Amis, il pouvait avoir environ cinquante-cinq ans au moment de sa mort. Il avait à peu près cinq pieds sept pouces, et était fort et nerveux. Il portait la tête haute; il avait le regard assuré, les épaules larges et bien faites, les membres bien découplés, et les mouvemens gracieux. Ses cheveux, d'un noir de jais, mais non pas laineux, frisaient sur son front, qui était très-élevé. Il avait les yeux grands et pénétrans; ses sourcils étaient larges et lui donnaient un air un peu austère. Sa voix était forte et pleine, et il parlait d'une manière fort distincte; soit qu'il fût de bonne ou de mauvaise humeur, on l'entendait toujours à une très-grande distance. (1) Fino était d'ailleurs d'un esprit

(1) Son éloquence était si persuasive, que beaucoup de ses ennemis craignaient de l'écouter, de peur d'être obligés de se rendre à ses raisons, et de compromettre ainsi leurs intérêts. Dans son inté-

profond et rusé, constamment disposé à favoriser tous les projets qui pourraient servir ses intérêts; mais excessivement circonspect sur les vues qu'il pouvait avoir.

La maxime des gouvernemens despotiques, qu'il est prudent de détruire tout ce qui peut nous être contraire, est l'une de celles que Fino mit toujours en pratique. On a vu comment, après s'être emparé des principaux chefs et guerriers de Vovaou, il les fit tous périr d'une manière ou d'autre. On reconnaît une grande similitude de caractère entre Fino et son prédécesseur Tougou-Ahou. Sous le rapport de l'ambition il pouvait marcher l'égal de quelque ambitieux que ce soit. Il ne lui a manqué que l'éducation et un plus vaste champ d'action, pour devenir infiniment plus puissant qu'il n'était. Doué par la nature d'un de ces esprits vigoureux qui embrassent tout ce qui est à leur portée, et qui ensuite mécontens de ce qu'ils ont obtenu, cherchent à obtenir davantage, combien a dû lui paraître fatigante et en-

---

rieur, il ne parlait que d'une voix très-douce et avec beaucoup de retenue.

nuyeuse la domination de quelques îles, qu'il n'osait quitter pour en conquérir d'autres, de peur de s'en voir déposséder par la trahison de quelques-uns de ses chefs, et l'inconstance d'une armée indisciplinée !

Quant à ses sentimens religieux, il est difficile de croire qu'il en eût aucun ; il est certain du moins qu'il n'ajoutait aucune croyance aux oracles rendus par les prêtres. Car bien qu'il les crût réellement inspirés lorsqu'ils feignaient de l'être, il pensait néanmoins qu'il leur arrivait souvent d'attribuer aux dieux leurs propres sentimens, surtout ceux qui ne s'accordaient pas avec sa manière de voir. Toutefois, il n'émettait jamais d'opinion à cet égard en public, quoiqu'il s'exprimât d'une manière très-franche devant Mariner et quelques-uns de ses confidens. Il avait coutume de dire qu'à la guerre les dieux favorisent toujours le parti qui a les chefs et les guerriers les plus braves. Il ne croyait pas d'ailleurs que les dieux s'occupassent beaucoup de nos intérêts ici-bas, et il ne voyait pas, disait-il, pour quelle raison ils le feraient. Comme le reste de ses compatriotes, il croyait à une vie future, c'est-à-dire que les chefs et mataboules, qui ont

des ames, vivent dans Bolotou d'après leurs différens rangs dans ce monde; mais que les gens du peuple n'ayant pas d'ames, ne jouissent pas de cet avantage.

Tel était le dernier roi des îles Tonga, homme doué d'un grand caractère, très-remarquable sous quelques rapports, mais surtout éminemment dramatique. « Nous l'avons dépeint un peu au long, dit l'éditeur du voyage de Mariner, parce que de pareils hommes ne s'offrent que rarement à notre observation. Il est bon que nous sachions ce que nos semblables sont et peuvent être dans l'état sauvage, si nous voulons juger avec quelque exactitude de leur caractère dans l'état de civilisation, et afin qu'en comparant l'un à l'autre, nous puissions parvenir à une connaissance plus approfondie de la nature humaine; science vraiment intéressante, dont toutes les autres ne peuvent être considérées que comme les auxiliaires, et sans laquelle celles-ci ne seraient que de vaines subtilités, d'une étude fatigante, et dont l'acquisition serait d'un faible intérêt. »

Fino n'eut pas plus tôt rendu le dernier soupir, que l'on s'attendait à ce que tous ceux des principaux chefs qui avaient des

droits bien ou mal fondés au gouvernement de Vavaou, recourraient à la voie des armes pour les soutenir. Toutefois, à force de prudence et de modération, le fils aîné de Fino lui succéda.

Nous croyons à propos d'entrer ici dans quelques détails sur les cérémonies funèbres qui eurent lieu à l'occasion de la mort de ce chef, parce qu'ils offrent un grand nombre de particularités assez singulières.

Dès que l'on eut perdu toute espérance, et que l'on fut bien convaincu que Fino avait cessé de vivre, son corps, que l'on avait transporté d'un sanctuaire à l'autre, fut placé dans une grande maison sur le malaï. Parmi les chefs et mataboules qui se trouvaient réunis par la circonstance, il s'en trouvait un nommé Vouna, au devant duquel le prince s'avança pour lui faire part de la nécessité de transporter le corps de son père à Fellétoa. Il eût été irrespectueux de sa part d'en agir autrement, parce que Vouna était un grand chef, au-dessus de Fino lui-même. Ceci peut paraître extraordinaire; mais il arrive souvent que le roi est choisi, à cause de sa valeur et de la supériorité de sa sagesse, dans une famille qui n'est pas du premier rang,

et c'est le cas avec la famille actuellement régnante. De là vient que le roi est souvent obligé de rendre certains devoirs d'étiquettes à plusieurs chefs, et même à de petits enfans, qui sont d'une noblesse plus relevée que la sienne.

Tous les chefs et mataboules présens, vêtus de nattes, s'assirent en attendant l'arrivée du corps du feu roi. Les pleureuses, composées de ses parentes, veuves, concubines, servantes et autres femmes d'un certain rang, qui, par respect, assistaient à la cérémonie, se trouvaient assemblées dans la maison, et assises autour du corps, lequel était déposé sur des balles de gnatou. Toutes étaient vêtues de vieilles nattes déchirées, emblème de leur chagrin et de l'abattement de leur esprit. Leur extérieur était réellement fait pour inspirer la pitié et la tristesse, que l'on fût ou non accoutumé à de pareilles scènes. Elles avaient les yeux si gonflés des larmes qu'elles avaient versées la nuit précédente, et les pommettes tellement meurtries des coups de poing qu'elles s'étaient donnés, qu'à peine pouvaient-elles y voir.

Parmi les chefs et mataboules qui étaient assis dans le malai, tous ceux qui étaient

particulièrement attachés à Fino ou à sa cause, témoignaient leurs regrets par des actions, à la vérité en usage parmi ces peuples à l'occasion de la mort d'un parent ou d'un grand chef, mais qui n'en sont pas moins d'une extrême barbarie. Ils se coupaient et se blessaient de mille manières différentes avec des massues, des pierres, des couteaux, des coquillages tranchans, et cela en courant deux ou trois à la fois au milieu du cercle formé par les spectateurs. D'autres plus calmes et plus modérés dans leurs regrets, allaient et venaient d'un pas incertain et l'air égaré; puis brandissant les massues dont ils étaient armés, et dont ils se frappaient violemment la tête, ils disaient: « Hélas! ma massue, qui m'eût dit que tu » m'eusses rendu ce service, et mis à même » de donner ainsi un témoignage de mon » respect pour Fino! Jamais, non, jamais tu » ne serviras davantage à faire voler les cervelles de ses ennemis! Hélas! quel grand, » quel puissant guerrier a succombé! O » Fino, cesse de douter de ma loyauté; sois » convaincu de ma fidélité! Mais quelles absurdités dis-je? Si j'avais été un traître, » j'aurais éprouvé le sort de ces nombreux

» guerriers victimes de ta juste vengeance.
» Mais ne crois pas, Fino, que je te fasse des
» reproches; non, je ne cherche qu'à te con-
» vaincre de mon innocence; car quel est ce-
» lui qui ayant envie de nuire à ses chefs,
» verra comme moi sa tête blanchir? O dieux
» cruels, nous priver ainsi de notre père, de
» notre seule espérance, pour qui seul nous
» désirions vivre! Nous avons, il est vrai,
» d'autres chefs; mais ils n'ont pour eux que
» leurs rangs, et ne sont pas, comme toi,
» hélas! grands et puissans à la guerre. »

Après trois heures environ de gestes et de semblables discours, le prince ordonna que le corps de son père fût conduit à Fellétoa. A cet effet, on le plaça sur une balle de gnatou, que l'on mit sur une espèce de claie. Le prince ordonna ensuite que, comme son père avait le premier introduit l'usage de l'artillerie dans les îles Tonga, il serait tiré deux coups de caronade avant que le cortége se mît en marche, et quatre lorsqu'il serait sorti du malai. Il prescrivit aussi qu'on tirât du Fytoca le corps de sa fille, et qu'on le plaçât dans un canot pour lui faire suivre le convoi de son père, qui avait témoigné le désir d'être inhumé à côté d'elle. Ces pré-

paratifs terminés, Mariner chargea les caronades à poudre et tira quatre salves. Le convoi commença alors à se mettre en mouvement. Les femmes et les servantes du défunt ouvraient la marche; venaient ensuite le corps de Fino, celui de sa fille, les mataboulés, et enfin le jeune prince et sa suite. Lorsque le cortége fut sorti du fort, et qu'il eut défilé devant l'endroit où les caronades étaient en batterie, Mariner fit tirer deux nouvelles salves; puis les ayant chargées à mitraille, il marcha mèche allumée à la suite du convoi. Le jeune prince avait cru devoir prendre cette précaution pour en imposer aux chefs qui seraient tentés de se révolter.

Au bout de deux heures, le convoi arriva à Fellétoa, et le corps fut déposé dans une maison située sur le malai, a quelque distance de la fosse, en attendant qu'on y transportât une autre maison plus petite, ce qui fut exécuté en moins d'une heure. Le corps fut alors conduit et placé dans l'intérieur de celle-ci, sur une balle de gnatou; l'habitation entière était tendue de gnatou noir, depuis le toit jusqu'au sol. A cette partie de la cérémonie, les femmes assises autour du corps poussèrent un cri lamentable,

et les hommes se mirent à creuser la fosse dans le Fytoca, suivant les instructions d'un mataboule. Arrivés au caveau, qui se trouvait à la profondeur de dix pieds, ils attachèrent une corde à l'extrémité de la pierre qui en fermait l'entrée, et cent cinquante à deux cents hommes se présentèrent pour la soulever. Le corps de Fino ayant été oint d'huile de sandal et enveloppé dans des nattes de hamoa, y fut descendu sur une grosse balle de gnatou, que le mataboule de service emporta après la cérémonie. Celui de sa fille y fut descendu ensuite de la même manière, et placé à ses côtés; on laissa retomber la pierre, et toute l'assemblée jeta un grand cri. Alors des guerriers et des mataboules se mirent à courir comme des forcenés autour du Fytoca, en s'écriant: « Hélas! que notre perte est grande! Fino, vous n'êtes plus, recevez ce témoignage de notre amour et de notre loyauté. » En disant ces mots, ils se faisaient des coupures et des meurtrissures à la tête avec des massues, des couteaux, des haches, etc.

Le cortége s'étant formé ensuite sur une seule ligne, les femmes en tête, prit le chemin de Lico, pour y ramasser du sable. Tous

les assistans chantaient à haute voix le long de la route, pour avertir ceux qui pouvaient se rencontrer sur le passage, qu'ils eussent à se cacher au plus vite; car si quelqu'un avait eu le malheur de se trouver là, il eût été immanquablement assommé à coups de massue. La même chose se pratique à l'enterrement de tous les habitans sans distinction, et si le roi lui-même rencontrait le cortége sur la route, il serait forcé de se cacher; autrement il commettrait un sacrilége et encourrait la disgrâce des dieux de Bolotou, qui sont toujours censés présens à cette cérémonie. Arrivés au bord de la mer, les assistans firent de petits paniers avec des feuilles de cocotier, et les remplirent de sable. Les hommes en prirent chacun deux qu'ils placèrent aux extrémités d'un bâton, et qu'ils tenaient en équilibre sur leurs épaules; les femmes n'en portaient qu'un seul. Ils retournèrent tous sur leurs pas dans le même ordre, et défilant devant la fosse, qu'on avait eu soin de ne pas combler entièrement, ils y versèrent leur sable. La maison fut ensuite abattue, et les débris jetés avec les petits paniers et la terre de la fosse, dans le trou que l'on avait

creusé pour former le tertre sur lequel le Fytoca était élevé. Pendant cette cérémonie, les assistans, couverts de leurs nattes, et portant autour du cou des feuilles d'ifi, étaient assis sur l'herbe vis-à-vis du Fytoca. La cérémonie finie, ils se levèrent tous, et s'étant rendus à leurs habitations respectives, ils se rasèrent la tête, se brûlèrent les joues avec un petit rouleau de tapa allumé, et frottèrent la brûlure avec le suc astringent de la baie du matchi pour la faire saigner; après quoi les hommes se construisirent de petites huttes pour y passer les vingt jours que dure le deuil. Pendant cet intervalle, ils répétèrent régulièrement tous les jours l'opération douloureuse de se brûler les joues, ils laissèrent croître leurs barbes, et négligèrent de se oindre le corps. Les femmes qui s'étaient tabouées en touchant le défunt, ne sortirent du Fytoca que pour aller se faire donner à manger; ce fut le jeune prince qui leur fournit les provisions nécessaires. Le cinquième et le sixième jour, il leur en fit porter une plus grande quantité que d'ordinaire, et le vingtième elles en reçurent encore davantage. Il leur envoyait aussi chaque jour des *tomes* ou torches destinées à éclairer

le Fytoca pendant la nuit. Une d'elles devant constammment tenir deux de ces torches allumés à la main, lorsqu'elle se sentait fatiguée, elle se faisait relever par une de ses compagnes. Pendant la durée du deuil, il fut enjoint à tous ceux qui passaient près du Fytoca de marcher doucement, d'incliner la tête et de joindre les mains. Dans la matinée du vingtième jour, tous les parens du défunt, les gens de sa maison et les femmes qui avaient gardé son corps, se rendirent au Lyco afin d'y ramasser des cailloux pour en parsemer l'intérieur du Fytoca. Cette opération terminée, on entoura la maison d'un treillis depuis le toit jusqu'à terre. L'assemblée s'assit alors en silence, pour prendre part à un repas, dont les frais avaient été faits par Fino et les chefs; et tous retournèrent ensuite chez eux pour se préparer à un grand combat de lutteurs, et à une fête où les pêcheurs du feu roi devaient exécuter la danse du *Mee tou Buggi*, et se meurtrir la tête avec leurs pagaïes, en signe d'attachement à sa personne.

Un mois après les funérailles, Fino, qui ne s'était pas mutilé la tête au tombeau de

son père, de crainte qu'on ne prît sa douleur pour de l'affectation, résolut de s'acquitter de ce devoir, en présence d'un petit nombre de ses guerriers. Mariner, qui se trouvait de ce nombre, eut le malheur d'éternuer en entrant dans la maison. Aussitôt tous les assistans jetèrent à terre leurs massues, et déclarèrent qu'après un présage aussi sinistre, il serait imprudent de rien entreprendre ce jour-là. Fino lança à Mariner un regard plein de colère, et l'accabla d'imprécations, puis saisissant sa massue, il s'avança sur lui pour l'en frapper. Heureusement quelques chefs se jetèrent entre eux, et parvinrent à faire esquiver le coupable. Le roi tint aussitôt conseil avec les chefs, pour savoir ce qu'il y avait à faire. Il fut décidé que Mariner, attendu sa qualité d'étranger, et adorant d'autres dieux que ceux de Boloton, pouvait éternuer sans inconvénient. Cette consultation finie, tous les assistans se rendirent au tombeau, où, dans leur enthousiasme, Fino et sa suite se meurtrirent la tête de la manière la plus horrible. Fino, non content de se servir des instrumens employés en pareil cas, saisit une scie d'écaille d'huître, avec

laquelle il se fit de si profondes incisions à la tête, qu'il faillit se trouver mal en rentrant chez lui, tant il avait perdu de sang.

Aux îles Tonga, on a l'opinion la plus défavorable de quiconque achète, par soumission, le pardon d'un supérieur; aussi Mariner, qui savait très bien que le roi serait le premier à le blâmer s'il lui proposait de se réconcilier, et qui s'était retiré dans sa plantation après l'événement dont il vient d'être question, était bien décidé à ne faire aucune avance. Dans la soirée du même jour, une petite fille vint le trouver de la part de sa mère adoptive, qui lui faisait dire de se tranquilliser; que Fino reconnaissait ses torts; et qu'elle lui conseillait d'attendre qu'il vînt lui faire ses excuses en personne. Il suivit son conseil. Pendant dix jours consécutifs le roi l'envoya régulièrement prier de revenir auprès de lui; mais Mariner s'y refusa constamment, et menaça même de tirer sur ses messagers s'ils reparaissaient de nouveau avec de semblables propositions. Fino s'étant alors décidé à l'aller trouver lui-même, se rendit auprès de lui de très-bon matin, le réveilla, lui demanda pardon de sa conduite, et se jeta dans ses

bras, en versant un torrent de larmes. Depuis lors ils furent les meilleurs amis du monde.

Vers la même époque, une tempête affreuse ravagea l'île de Vavaou, et jeta l'épouvante parmi les habitans, qui regardent toujours ces événemens comme les avant-coureurs de quelque grande catastrophe, telles qu'une invasion, la mort d'un grand chef, l'arrivée d'un vaisseau européen, etc. La consternation générale fut encore accrue par les songes de plusieurs femmes. L'une d'elles avait rêvé que Touitonga, à la tête d'une troupe nombreuse de hotouas, les avait attaquées et avait mis en pièces les ignames sacrés. Une autre s'était crue transportée à Bolotou, où elle avait appris de la bouche de Higouléo, un des principaux hotouas, que Vavaou était menacé d'une grande calamité, parce que le peuple avait négligé quelques cérémonies importantes. Dans cet état d'agitation des esprits, on envoyait de temps en temps des partis dans les îles voisines, pour voir s'il n'y arrivait pas de canot ennemi. Au bout de quelques jours on commença à s'apercevoir que Touitonga maigrissait à vue d'œil; bientôt il tomba dans une grande faiblesse, et perdit tout ap-

pétit. Sa famille et ses serviteurs s'acquittèrent alors de différentes cérémonies en usage en pareil cas. Chaque jour, ses plus jeunes parens, à tour de rôle, se faisaient couper un petit doigt en expiation des péchés du malade. Ces sacrifices, toutefois, n'eurent aucun résultat heureux, et il fallut avoir recours à d'autres plus violens. On étrangla trois ou quatre enfans, on invoqua les dieux autour des Fytocas et des maisons consacrées, et tout cela par l'entremise des prêtres; mais ils furent inexorables. Il ne restait plus qu'une dernière ressource pour exciter en sa faveur la compassion du ciel : c'était de porter son corps décharné dans sa cuisine. Touitonga se soumit à cette humiliation; mais son état empira de jour en jour, et il expira au bout de six semaines.

Après sa mort, le roi, considérant que la dignité de cette espèce de pontife, loin d'être utile à ses sujets, les entraînait au contraire dans beaucoup de dépenses inutiles, résolut de l'abolir entièrement. D'ailleurs, les circonstances avaient, depuis long-temps, privé Tonga de la présence et de la protection de ce chef vénéré, sans que Fino ou ses sujets se fussent aperçus qu'elle eût été moins favo-

risée du ciel depuis son absence; et comme Vavaou et les autres îles existaient sans lui, le roi pensa que Tonga pourrait s'en passer également. L'état déplorable où était l'agriculture dans cette île fixa ensuite l'attention de Fino, et ses efforts vraiment patriotiques furent couronnés d'un plein succès; car en peu de temps elle prit l'aspect le plus riant, par suite des améliorations qu'il parvint à y introduire. Il s'occupa aussi de la sûreté extérieure de son royaume, et la forteresse de Follétoa fut mise dans un état respectable de défense.

En temps de paix, Mariner allait fréquemment avec Fino et les autres chefs, et quelquefois tout seul, passer un jour ou deux dans les petites îles voisines de Vavaou, pour y prendre le plaisir de la pêche. Un soir qu'il revenait d'une de ces excursions, il découvrit un vaisseau au loin. Cette vue le transporta de joie, et il ordonna aussitôt aux rameurs qui l'accompagnaient de virer de bord, et de se diriger du côté du bâtiment. Toutefois ils lui déclarèrent que la crainte du supplice qui les attendait à leur retour, s'ils le laissaient échapper, l'emportait sur le respect qu'ils lui devaient, et qu'ils se

voyaient dans l'impossibilité d'obtempérer à sa demande; après quoi ils se mirent à faire force de rames vers la côte. Mariner, élevant alors la voix, voulut parler en maître. Mais l'un des rameurs lui ayant déclaré qu'ils étaient décidés à mourir plutôt que de lui obéir, il saisit son fusil et lui en assena un coup dans le côté, qui l'étendit sans connaissance au fond du canot; puis ayant menacé les autres de leur casser la tête s'ils ne lui obéissaient pas sur-le-champ, ils se décidèrent à ramer dans la direction du bâtiment, qu'ils abordèrent le lendemain matin à la pointe du jour. Mariner, trop impatient pour parlementer, sauta aussitôt dans les haubans du grand mât, au risque d'être renversé par l'un des hommes de quart, qui, à son accoutrement, ne pouvait guère le prendre que pour un sauvage. Mais dès que Mariner lui eut dit qu'il était Anglais, il lui permit de monter à bord (1), et le conduisit

---

(1) C'était le brick la *Favorite*, capitaine Fisk, venant du port Jackson. Ce bâtiment avait pour chargement environ 90 tonneaux de nacre de perle, qu'il s'était procuré aux îles de la Société. Le capitaine avait le projet de toucher aux îles Fiji,

au capitaine. Celui-ci l'accueillit avec obligeance, et lui fit aussitôt changer son tablier de feuilles de shea contre une culotte et une chemise.

A la sollicitation de Mariner, le capitaine fit présent aux hommes de son canot de quelques grains de verroterie, et les chargea de porter une hache à Fino, en l'invitant à venir à bord. En un instant le bâtiment fut entouré par plus de deux cents petits canots et par plusieurs grands, et toute la population de Vavaou fut bientôt sur le rivage. Fino, accompagné de sa sœur et de plusieurs femmes de sa suite, se rendit vers midi à bord du brick. Il apportait en présent à Mariner, cinq gros porcs et quarante ignames pesant chacun de trente à quarante livres. Les chefs, effrayés pour sa sûreté, lui envoyèrent message sur message, pour l'inviter à revenir. Mais il ne tint aucun compte de leurs frayeurs, et demanda au capitaine la permission de coucher à bord, ce qui lui fut aussitôt accordé. Mais les femmes de sa société, qui ne se souciaient guère de passer la

---

pour y prendre du bois de sandal, et de là faire voile pour la Chine.

nuit au milieu d'un aussi grand nombre d'étrangers, prièrent Mariner de les reconduire à terre. Mais celui-ci ayant levé leurs scrupules, elles se déterminèrent à rester, à condition qu'il les envelopperait dans une voile, où elles passèrent la nuit très-commodément. Quant à Fino, il fit étendre une voile sur les planches de la chambre du capitaine, et y dormit non moins bien. Le lendemain, le peuple, craignant qu'il ne prît la résolution de visiter la terre des Papalangis, lui députa plusieurs chefs pour l'engager à revenir à Vavaou. Ceux-ci lui apportaient en même temps du cava; mais il refusa d'en boire, disant qu'il en avait pris de bien meilleur (c'est-à-dire du vin) à bord, et que l'idée du cava lui répugnait. Il déjeuna avec le capitaine, et fit copieusement honneur au porc rôti, et à tout ce que l'on servit. Les dames mangèrent aussi d'un très-bon appétit. C'était la première fois que Fino se servait d'une fourchette et d'un couteau; et ce qui est assez remarquable, il les maniait avec beaucoup d'adresse. Quelquefois, il est vrai, il s'oubliait, et prenait la viande avec ses doigts; mais il se reprenait aussitôt en disant : *woé! goua te gnalo*,

hé! je m'oublie! S'étant couché dans le lit du capitaine, après lui en avoir demandé la permission, il s'y trouva très à son aise, et dit qu'il s'imaginait être transporté en Angleterre. Resté seul un instant dans la chambre, il ne toucha à rien; seulement le chapeau du capitaine lui fit envie, mais il ne voulut le mettre qu'après que celui-ci le lui eut aussi permis. Vers midi, il se rendit à terre pour tranquilliser ses sujets, que son absence commençait à inquiéter; mais il ne tarda pas à retourner à bord du brick, avec une ample provisions de viandes apprêtées et d'ignames pour l'équipage, auxquels étaient joints une lance et une massue, une grosse balle de gnatou, un porc énorme, une centaine d'ignames, et deux canots chargés de noix de coco pour le capitaine. Il était si émerveillé de tout ce qu'il voyait à bord, et il avait conçu une idée tellement favorable des Papalangis, qu'il ne put s'empêcher de demander plusieurs fois à Mariner de l'emmener en Angleterre. Le jour du départ, ayant renouvelé sa demande avec encore plus d'instances, Mariner en instruisit le capitaine. Toutefois, celui-ci, par différens motifs assez fondés, crut devoir ne

pas se rendre à ses désirs. Son refus attrista le pauvre Fino, qui eut volontiers abdiqué sa couronne pour apprendre à lire et à écrire, et à penser comme un Papalangi. Cependant il fit jurer à Mariner, « au nom de son père et du dieu qu'ils adoraient, » de revenir un jour dans un grand canot (vaisseau), pour le mener en Angleterre ; ajoutant que si ses sujets s'opposaient à son départ, il l'effectuerait de vive force. Après quoi il l'embrassa et fondit en larmes.

Le capitaine avait à bord une grande quantité de perles, ornement dont les habitans de ces îles font beaucoup de cas, parce que celles qu'ils ont ne sont pas susceptibles d'un aussi beau poli. Il en offrit plusieurs à Fino, qui les reçut avec reconnaissance. Mais il était un autre objet qui l'intéressait bien plus vivement. Il ne lui restait plus qu'une petite quantité de pierres à fusil, et il pensait avec raison qu'il lui en faudrait peut-être bientôt pour défendre son nouveau royaume contre les attaques des habitans des îles Hapai. Il en demanda en conséquence au capitaine, qui lui en donna une ample provision.

On se rappelle sans doute que le dernier

roi avait ordonné à Mariner de lui remettre tous ses livres et ses papiers, et qu'il les avait condamnés au feu comme des instrumens de sorcellerie. Mariner était cependant parvenu à soustraire le journal du navire *le Port-au-Prince;* mais craignant qu'il ne fût découvert s'il le gardait en sa possession, il l'avait confié à Mafi Habe, sa mère adoptive, qui en avait eu le plus grand soin, et l'avait caché dans une balle de gnatou. Lorsque après la mort de Fino, celle-ci retourna chez son père aux îles Hapai, elle le rendit à Mariner, qui le plaça dans un baril de poudre. Comme il attachait beaucoup de prix à ce journal, il engagea le capitaine à retenir à son bord Fino Fiji, l'oncle du roi, jusqu'à ce qu'on le lui eût apporté; et envoya aussitôt pour le chercher deux naturels, à qui il ordonna en même temps d'amener trois autres Anglais qui se trouvaient dans l'île. Fino Fiji se voyant retenu prisonnier, parut très-ému, et commença à craindre qu'on ne l'emmenât à la terre des Papalangis, où on se vengerait sur lui du massacre de l'équipage du *Port-au-Prince.* Toutefois, Mariner le rassura, en lui disant, que comme il n'avait pas pris part à ce massacre, les Anglais

étaient trop justes pour lui faire aucun mal. « C'est vrai, répondit Fino, et vous savez que j'ai toujours été votre ami; que je ne suis pas un traître, et que loin d'aider à prendre un vaisseau papalangi, je ferais tout mon possible pour m'y opposer. » Mariner en convint, ce qui rassura un peu Fino Fiji; mais il n'en était pas de même de ceux qui se trouvaient dans les canots. Ils demandèrent à grands cris son élargissement, et il fallut, pour apaiser leurs clameurs, que Fino vînt lui-même leur donner l'assurance qu'il était libre. Bientôt après arriva le canot avec le journal et les Anglais, à l'exception d'un d'entre eux qui, vieux et infirme, et prévoyant qu'il aurait beaucoup de peine à gagner sa vie en Angleterre, aima mieux rester à Vavaou, où il ne manquait de rien.

La sœur de Fino, jeune fille de quinze ans, extrêmement enjouée, se rendit à terre, afin d'amener à bord du bâtiment anglais plusieurs femmes de chefs. Elle brûlait d'envie de voir les femmes blanches, et demanda en plaisantant, si on voulait la mener en Angleterre. « Me permettrait-on, dit-elle, d'y porter le costume de Tonga? Mais il ne serait sans doute pas assez chaud, dans un

pays où il fait si froid pendant l'hiver? J'ignore ce que je deviendrais alors; mais Togi m'a dit que vous aviez des serres pour les plantes des climats chauds, et j'y passerais toute cette saison. Pourrais-je me baigner deux ou trois fois par jour sans être vue? Croyez-vous que je trouverais à me marier; ma peau brune ne répugnerait-elle pas aux jeunes Papalangis? Ce serait grand dommage de laisser à Vavaou tant de jeunes et beaux chefs, pour aller en Angleterre vivre dans le célibat! La seule chose qui m'engagerait à y aller, serait pour amasser une grande quantité de verroteries, et revenir ensuite à Tonga; car, ajouta-t-elle, cet ornement est si commun chez vous, qu'il n'ajouterait pas à mes charmes, et je souffrirais trop de ne pouvoir faire des jalouses. »

Mariner fut chargé de différens messages de la part des chefs de Vavaou, pour ceux de Hapai. Fino lui recommanda de dire à Toubo-Toa de se contenter de la possession des îles de Hapai, et de ne pas songer à conquérir Vavaou. « Rappelez-lui, de ma part, que le plus sûr moyen de rendre une nation puissante, et de la mettre à couvert des attaques de ses ennemis, est d'encourager

l'agriculture ; car elle aura alors quelque chose à défendre, et elle saura combattre pour le conserver. Telle a été ma conduite, et je le défie de rien entreprendre contre Vavaou. »

Fino remit à Mariner un présent consistant en une balle de gnatou fin, cinq ou six colliers de verre, et trois nattes précieuses de hamoa, destiné par sa femme à Mafi Habe ; après quoi il fit ses derniers adieux à son ami, en lui rappelant sa promesse, et on se sépara de part et d'autre en versant d'abondantes larmes.

Le bâtiment anglais mit presque aussitôt à la voile, en se dirigeant vers les îles Hapaï, où il mouilla deux jours pour prendre quelques autres Anglais appartenans à l'équipage du *Port-au-Prince*. De là, il se rendit aux îles Fiji, afin d'y effectuer son chargement de bois de sandal. Après être resté six jours à Pau, il appareilla pour Macao, où il arriva cinq semaines après.

Mariner ne possédait que 50 à 60 dollars (275 à 320 fr.), provenant du *Port-au-Prince*, et qui lui avaient été donnés par Mafi Habe et une de ses amies à Lafouga. Cette somme étant insuffisante pour payer

son passage en Angleterre, il se détermina à se mettre au service de quelque capitaine de la compagnie des Indes, dont le bâtiment serait en charge pour ce premier pays. Toutefois, le capitaine du navire *le Cuffnells*, touché de sa malheureuse position, lui accorda le passage gratis. Il arriva, au mois de juin 1811, à Gravesende, d'où il se rendit auprès de son père qu'il trouva en deuil de sa mère.

CHAPITRE IV.

Rangs dans la société. — Touitonga. — Véachi. — Prêtres inspirés. — Roi. — Nobles. — Mataboules. — Mouas. — Touas. — Religion. — Divinités. — Origine des îles Tonga. — Vertu. Honneur. — Humanité. — Chasteté. — Amour conjugal. — Divorce. — Cérémonies religieuses. — Charmes. — Médecins. — Chirurgiens. — Traitement. — Remèdes. — Diverses maladies — Arts et manufactures. — Construction de canots. — Pêche. — Corderies. — Manière de préparer les alimens. — Fabrique de gnatou, de nattes, etc. — Fêtes publiques. — Boxeurs. — Lutteurs. — Danses. — Divertissemens.

Peu de temps avant le départ de Mariner, le roi avait, comme nous l'avons dit, aboli toutes les cérémonies dont le divin chef Touitonga était l'objet. Il fut défendu au fils de prendre ce titre à la mort de son père, et il est probable que cette dignité a été supprimée pour toujours. Nous en parlerons cependant comme si elle existait encore. Fatafébi est le

nom de famille de Touitonga, et son seul descendant légitime est un jeune homme de seize à dix-sept ans, nommé Fataféhi Lou Fili Tonga, qui est toujours considéré comme un chef du premier rang, et pour lequel on a la plus grande vénération.

Les indigènes prétendent que Touitonga et Véachi sont issus des dieux qui visitèrent jadis les îles Tonga; mais on ignore s'ils ont eu pour mères des déesses ou des femmes de ces îles. Touitonga est le plus illustre de ces deux personnages, son nom signifiant chef de Tonga; qui a toujours été regardée comme la plus noble de ces îles, et celle où, de temps immémorial, les plus grands chefs ont tenu leur cour, et où ils ont été enterrés après leur mort. On l'appelle aussi tabou ou sacrée, et c'est par erreur que sur plusieurs cartes on l'indique sous le nom de Tonga-Tabou, ce dernier mot n'étant qu'une épithète qu'on y joint quelquefois. Touitonga doit uniquement à son caractère religieux le respect dont il est environné, et le rang élevé qu'il occupe dans la société. Dans certaines occasions, on a pour lui des égards plus marqués que pour le roi même; car ce dernier, comme on le verra par la suite, est loin

d'avoir une origine aussi illustre : il le cède même sous ce rapport à Véachi et à plusieurs autres familles; et lorsqu'il rencontre par hasard un de ces chefs, la coutume l'oblige de s'asseoir à terre jusqu'à ce qu'il soit passé; c'est pour cette raison qu'il ne s'allie jamais avec des chefs plus nobles que lui. De leur côté, ces derniers évitent soigneusement sa rencontre pour lui épargner cette espèce d'humiliation; car quiconque manquerait au devoir prescrit en présence d'un individu d'une naissance plus relevée que la sienne, d'après la croyance commune, en serait puni par quelque calamité particulière. Touitonga ne jouit cependant que d'une faible autorité. Il est un peu plus riche que les autres nobles, mais il l'est beaucoup moins que le roi, qui peut, suivant son bon plaisir, s'emparer des biens de ses sujets.

Véachi est un autre *égi* ou chef d'origine divine, mais bien inférieur à Touitonga. Néanmoins, quand le roi le rencontre, il lui rend les mêmes honneurs qu'à ce dernier.

Les prêtres, appelés *fahé-gêhé*, mot qui signifie séparé, distinct, sont censés avoir une ame différente de celle du commun des hommes, et que les dieux se plaisent à ins-

pirer. Ces inspirations, dont nous avons déjà parlé, se renouvellent fréquemment; car alors le prêtre a droit au même respect que le dieu lui-même; et si le roi est présent, il se retire à une certaine distance, et prend place parmi les spectateurs. Il en est de même de Véachi et de Touitonga, parce qu'alors on suppose qu'un dieu s'est emparé de la personne du prêtre, et qu'il parle par sa bouche. Ailleurs on n'a d'autres égards pour lui que ceux auxquels il peut prétendre par le rang que sa famille occupe dans la société. Les individus de cette classe appartiennent, pour la plupart, aux chefs subalternes ou aux mataboules.

La société, aux îles Tonga, peut se diviser comme il suit : le how ou roi, les égis ou nobles, les mataboules, les *mouas* et les *touas*.

Le how ou roi est absolu; il tient sa couronne par droit de naissance aussi-bien que par la force des armes, auxquelles il est souvent obligé d'avoir recours pour se maintenir sur le trône. C'est la première personne de l'état sous le rapport de la puissance, mais non sous celui de la noblesse; car il le cède non-seulement à Touitonga et à Véachi;

mais encore à plusieurs chefs alliés aux familles de ces derniers; et si sa majesté a le malheur de toucher quelque chose appartenante à l'un d'eux, telle que sa personne, son vêtement ou la natte de son lit, elle devient tabouée, c'est-à-dire qu'elle ne peut se servir de ses mains pour porter sa nourriture à sa bouche, au risque d'encourir la vengeance des dieux. Il n'y a pour elle d'autre moyen de se détabouer qu'en prenant dans ses deux mains les pieds du chef supérieur ou d'un autre son égal; ceci s'appelle *moë-moë*.

Les égis, nobles ou chefs, doivent tous être alliés aux familles de Touitonga, de Véachi ou du how; et il n'appartient qu'à eux seuls de remettre la peine du tabou. A Tonga, c'est le ventre qui anoblit. Dans le cas où les époux seraient de familles égales par leur naissance, le mari occupe le premier rang; viennent ensuite la mère, le fils aîné, la fille aînée, le second fils, la seconde fille, etc.; et s'il n'y a pas d'enfans, le frère du mari, sa sœur, etc. Si au contraire la femme est plus noble, sa famille a la préséance, mais elle n'hérite pas des biens.

Après les égis sont les mataboules; ils occupent des places d'honneur auprès des chefs,

ou leur servent de conseillers; ils président à toutes leurs cérémonies, et veillent à ce que leurs ordres soient strictement exécutés. Ils jouissent d'une considération proportionnée au rang du chef auquel ils sont attachés. Leurs emplois sont héréditaires; on suppose que dans l'origine ils ont été parens éloignés du chef, ou alliés à des personnages recommandables par leur expérience ou par leur sagesse, qui ont rendu de grands services au roi ou à l'état. Comme les fils ne peuvent prendre le titre de mataboules avant la mort de leurs pères, on leur fait étudier jusqu'alors les rites et les cérémonies religieuses, les mœurs, les coutumes et les affaires de Tonga. Les mataboules sont toujours regardés comme des hommes d'une grande expérience et de beaucoup de mérite. Il y en a qui prennent des métiers ou des professions. Ceux qui sont constructeurs de canots, ne travaillent que pour le roi et les chefs; d'autres tiennent les archives, et transmettent cet emploi à leurs fils. A la mort d'un mataboule, le titre passe à son fils aîné, et s'il n'en a pas, à son frère.

Vient ensuite la classe des mouas, qui sont fils, frères, ou descendans de mataboules. Ils

assistent ces derniers dans les cérémonies publiques, partagent avec eux la nourriture et le cava; et les remplacent même quelquefois dans leurs fonctions. Comme eux, ils sont attachés à quelque chef. Ils professent aussi pour la plupart un métier quelconque. Les fils et frères d'un mouas sont touas jusqu'à sa mort.

Les mataboules et les mouas sont chargés de maintenir le bon ordre, et de surveiller les jeunes chefs, trop enclins à commettre des excès et à opprimer le peuple des basses classes. S'ils ne changent pas de conduite, ils les dénoncent aux chefs les plus âgés, qui avisent alors à quelque moyen de les corriger. Ils sont généralement respectés.

Les touas, qui forment la dernière et la plus nombreuse classe de la société, sont tous, par leur naissance, *ky fonnoüa* ou paysans.

La classe industrielle se compose de mataboules, de mouas et de touas. Quelques professions se transmettent de père en fils; mais il n'existe aucune loi pour forcer ces derniers à exercer celles de leurs pères. Toutefois, comme l'industrie est respectée et encouragée par les chefs, il en est peu qui

changent de condition. Les mataboules sont chargés de la construction des canots et de l'intendance des cérémonies funèbres. Ils font aussi des colliers et divers autres ornemens en dents de baleines; et comme ils excellent à manier la hache, on leur confie la fabrication des massues, des lances et des autres armes. Les mouas et les touas exercent indistinctement les autres professions, excepté celles de barbier, de cuisinier et de cultivateurs qu'on abandonne exclusivement aux touas, comme étant les plus viles de toutes.

On a pour la vieillesse la plus grande vénération. Les femmes aussi sont généralement respectées à cause de leur sexe, acception faite du rang qu'elles tiennent de leur noblesse. Celles qui sont nobles ont droit aux mêmes honneurs que les hommes d'un rang égal. Si une femme du peuple épouse un mataboule, elle en a le rang; mais si elle est noble, elle lui est supérieure ainsi que ses enfans mâles et femelles, et n'est tenue de se soumettre à sa volonté que pour ce qui concerne les affaires domestiques. Les femmes fabriquent un grand nombre d'objets de parure; celles des classes supérieures

en font à la fois une source d'amusement et de profit, sans déroger à leur rang.

La religion des habitans des îles Tonga est basée sur les notions suivantes : ils croient: 1° qu'il existe des *hotouas* (dieux), ou des êtres supérieurs et peut-être éternels, dont les attributs sont de répartir le bien et le mal aux hommes, suivant leur mérite. 2° Que les ames des nobles et des mataboules ont le même pouvoir, mais dans un degré inférieur. 3° Qu'il existe des hotoua-hows, ou dieux malfaisans, qui se plaisent à faire du mal à tout le monde indistinctement. 4° Que tous ces êtres supérieurs ont pu avoir un commencement, mais qu'ils n'auront pas de fin. 5° Que l'origine du monde est incertaine; que le ciel, les corps célestes, l'Océan et l'île de Bolotou existaient avant la terre, et que les îles de Tonga ont été tirées du sein des ondes par le dieu Tangoloa, tandis qu'il pêchait à la ligne. 6° Que les hommes sont venus originairement de Bolotou, île située au nord-ouest, et la principale résidence des dieux. 7° Que tout ce qui arrive aux hommes leur est envoyé par les dieux, parce qu'ils auront négligé quelque devoir de religion. 8° Que les égis ou nobles ont une

ame qui leur survit, et qui habite Bolotou; que celles des mataboules vont aussi à Bolotou pour y servir de ministres aux dieux, mais qu'elles n'ont pas le pouvoir d'inspirer les prêtres. Les opinions sont très-partagées au sujet de celles des mouas; quant aux touas, il est reconnu qu'ils n'ont pas d'ame, ou que s'ils en ont une, elle périt avec leur corps. 9° Que l'ame humaine, pendant la vie, n'est pas une essence distincte, mais seulement la partie la plus éthérée du corps. 10° Que les dieux primitifs et les nobles qui sont morts apparaissent quelquefois aux hommes pour les aider de leurs avis ou leur faire du bien, et que les dieux se métamorphosent souvent en lézards, en marsouins, et en une espèce de serpent d'eau. 11° Que Touitonga et Véachi descendent en ligne directe de deux des principaux dieux. 12° Que les prêtres inspirés sont pleins de la personne du dieu pendant le temps que dure leur inspiration, et qu'alors ils peuvent prophétiser l'avenir. 13° Que le mérite et la vertu consistent à respecter les dieux, les nobles et les vieillards; à défendre les droits qu'on tient de ses ancêtres; à pratiquer ce qui constitue l'honneur, la justice, le patriotisme,

l'amitié, la douceur, la modestie, la fidélité conjugale, la pieté filiale; à ne manquer à aucune cérémonie religieuse; à souffrir avec patience, etc. 14° Que les dieux récompensent ou punissent les hommes dans cette vie seulement. Les habitans de Tonga comptent environ trois cents dieux primitifs, dont les noms sont pour la plupart inconnus. Les principaux, au nombre de vingt, ont des maisons et des prêtres dans les différentes îles. Ta'li-y-Toubo est le patron du how et de sa famille. Il est aussi le dieu de la guerre. Il a quatre maisons ou temples dans l'île de Vavaou, deux dans celle de Lafouga, une à Haano, une autre à Wina, et deux ou trois autres ailleurs. Il n'a de prêtre que le how, qu'il inspire très-rarement. Tou'i Foua Bolo'tou, ou chef de tout Bolotou, n'est pas, comme son nom pourrait le faire croire, le plus grand des dieux. Il le cède en puissance aû précédent « qui des cieux touche à la terre. » Il est le dieu des préséances dans la société, et, comme tel, invoqué par les chefs de grandes familles dans tous les cas de maladies ou de chagrins domestiques. Il a trois ou quatre maisons à Vavaoû, une à Lafouga, plusieurs dans les autres îles; et trois ou

quatre prêtres qu'il inspire quelquefois. Higouleo est aussi un puissant dieu, vénéré surtout par la famille de Touitonga. Il n'a ni prêtres, ni maisons, et ne visite jamais les îles Tonga. Toubo-Toty est le patron de la famille de Fino et le dieu des voyages. Il est invoqué par ce prince et par les chefs, toutes les fois qu'ils méditent une expédition maritime. Il a plusieurs maisons à Vavaou et dans les îles voisines, et un prêtre. Ala'i Va'lou est le patron de T'oe Oumou, tante du dernier roi, et protége aussi la famille du how; on le consulte souvent dans les maladies. Il a un grand enclos consacré, et un prêtre à Ofou. A'lo A'lo est le dieu du vent, de la pluie, des moissons et de la végétation en général. On l'invoque pendant le beau temps, au moins une fois par mois, pour lui en demander la continuation, et on l'implore journellement si la saison est mauvaise, ou si le vent occasione quelques dégâts. Vers la fin de décembre, lorsque les ignames sont mûrs, on lui en fait huit offrandes consécutives de dix jours en dix jours. Ce dieu n'a que deux maisons, l'une à Vavaou et l'autre à Lafouga, desservies par autant de prêtres. Tou'i Bolotou, Ha 'la A'pi A'pi,

T'ogi Oucumme'a, et Toubo' Bougou, autres dieux de la mer et des voyages, protègent la famille de Fino. Le premier a deux temples, l'un à Vavaou et l'autre à Lafouga, et deux ou trois prêtres. Tangalo'a est le dieu des artisans et des arts, et a plusieurs prêtres, tous charpentiers. C'est lui qui tira les îles Tonga du fond de la mer.

Les *hotoua Pow*, ou dieux malfaisans, sont aussi très-nombreux, mais on n'en connaît que cinq ou six qui résident à Tonga pour tourmenter les hommes plus à leur aise. On leur attribue toutes les petites contrariétés de cette vie; ils égarent les voyageurs, les font tomber, les pincent, leur sautent sur le dos dans l'obscurité; ce sont eux qui donnent le cauchemar, qui envoient les songes affreux, etc. Ils n'ont ni temples ni prêtres, et on ne les implore jamais.

L'univers repose sur le dieu Moui, qui est toujours couché. C'est le plus gigantesque des dieux; mais il n'inspire jamais personne; il n'a ni prêtres, ni maisons, et reste sans cesse dans la même position. S'il arrive un tremblement de terre, on suppose que Moui, trouvant sa posture trop fatigante, cherche à se mettre à son aise; alors le peuple pousse

de grands cris et frappe la terre à coups redoublés pour l'obliger à se tenir tranquille. On ignore sur quoi il est couché, et on ne hasarde même aucune supposition à ce sujet; car, disent les indigènes, qui pourrait y aller voir?

Voici comment ils expliquent l'origine du monde. Un jour que Tangaloa, dieu des inventions et des arts, pêchait du haut du ciel dans le grand Océan, il sentit un poids extraordinaire au bout de sa ligne. Croyant avoir pris un immense poisson, il se mit à tirer de toutes ses forces. Bientôt parurent au-dessus de l'eau plusieurs rochers qui augmentaient en nombre et en étendue, en proportion des efforts que faisait le dieu. Le fond rocheux de l'Océan s'élevait rapidement, et eût fini par former un vaste continent, quand par malheur la ligne de Tangaloa se rompit; ce qui fit que les îles Tonga restèrent seules à la surface de la mer. On montre encore à Hounga, le rocher auquel l'hameçon de Tangaloa s'accrocha. Cet hameçon fut remis à la famille de Touitonga, qui le perdit, il y a environ trente ans, lors de l'incendie de sa maison.

Tangaloa ayant ainsi découvert la terre, la couvrit d'herbes et d'animaux semblables

à ceux de Bolotou; mais d'une espèce plus petite, et périssables. Voulant aussi la peupler d'êtres intelligens, il dit à ses deux fils : « Prenez avec vous vos femmes, et allez vous établir à Tonga; partagez-vous-en la terre, et vivez séparément. » Ils partirent. Tabou était l'aîné. Le plus jeune, qui s'appelait Vaca-Acow-Ouli, était doué d'une grande sagesse; car ce fut lui qui inventa le premier la hache, les colliers, le drap et les miroirs. Tabou ne lui ressemblait guère; il était indolent, passait son temps à se promener ou à dormir, et il était tellement jaloux de son frère, qu'il résolut de se défaire de lui. Il dissimula pendant quelque temps son projet; mais un jour, l'ayant rencontré, il l'assomma de coups. Tangaloa, transporté de fureur, partit aussitôt de Bolotou. « Pourquoi, dit-il à Tabou, avez-vous tué votre frère? Ne pouviez-vous pas travailler comme lui? Méchant! sortez de ma présence, et allez dire à la famille de Vaca-Acow-Ouli de venir me trouver. » Celle-ci ayant paru en présence du dieu, Tangaloa lui parla en ces termes : « Mettez sur-le-champ vos canots en mer, et faites voile vers le continent oriental, où vous fixerez votre demeure. Que votre peau

soit aussi blanche que votre ame, car celle-ci est pure; vous serez sages, vous saurez faire des haches, vous serez riches, et vous aurez de grands canots. Je vais moi-même ordonner aux vents de vous être favorables pendant le trajet que vous allez faire, et les habitans de Tonga ne pourront jamais vous aller rejoindre avec leurs mauvais canots. » Puis, se tournant vers ces derniers, « Vous serez noirs, leur dit-il, parce que vos ames sont perverses; la pauvreté sera votre partage; vous ne saurez jamais rien faire d'utile, et vous n'irez pas à la grande terre de vos frères. Comment, en effet, pourriez-vous vous y rendre avec vos mauvais canots? Ceux-ci, au contraire, pourront venir à Tonga pour trafiquer avec vous quand il leur plaira. »

Cette fable est inconnue à la plupart des habitans de Tonga, et il est même des chefs et des mataboules qui l'ignorent. Mariner en conclut qu'elle pourrait bien ne pas avoir une origine très-ancienne, et que l'histoire de Caïn et d'Abel, racontée par quelque missionnaire, a bien pu y donner lieu. D'un autre côté, des vieillards lui ont garanti l'authenticité de la première version, et ont

prétendu qu'elle était fondée sur une tradition très-ancienne. Nous allons maintenant faire connaître celle qui est plus généralement répandue parmi les insulaires.

Les îles Tonga avaient déjà été tirées de dessous l'eau par Tangaloa; mais elles n'étaient pas encore peuplées d'êtres intelligens, lorsque les dieux secondaires de Bolotou, curieux de voir le nouveau monde, s'embarquèrent dans un grand canot, au nombre de deux cents, hommes et femmes, pour se rendre à l'île Tonga. Enchantés de la nouveauté de l'endroit, ils formèrent la résolution d'y rester, et dépecèrent en conséquence leur canot pour en faire de petits. Mais au bout de quelques jours il mourut deux ou trois de ces dieux, et cet événement consterna les autres qui se croyaient immortels. Vers le même temps, l'un d'entre eux éprouva une sensation étrange, et il en conclut qu'un des dieux supérieurs de Bolotou venait pour l'inspirer. Il le fut en effet, et annonça à ses compagnons que les dieux supérieurs avaient décidé que, puisqu'ils étaient venus à Tonga, qu'ils en avaient respiré l'air et goûté les fruits, ils deviendraient mortels; qu'ils peupleraient le monde d'êtres mortels

aussi, et que tout ce qui les entourerait serait *méa mama* (mortel, périssable). Cette décision les attrista beaucoup, et ils commencèrent à se repentir d'avoir détruit leur grand canot. Ils en construisirent un autre, et plusieurs d'entre eux s'y embarquèrent, dans l'espoir de regagner Bolotou, comptant revenir prendre leurs compagnons, s'ils réussissaient dans leur entreprise. Mais après avoir vainement cherché cette terre tant désirée, ils retournèrent tristement à Tonga. »

Nous rapporterons ici une autre fable très-répandue parmi le peuple des îles Tonga. Elle a trait à l'origine des tortues, dont la chair, dans ces îles, est presque une nourriture défendue. On ne la mange du moins qu'après avoir eu soin d'en offrir une portion à un dieu ou à un chef.

« Long-temps après que Tonga eut été peuplé, le dieu Langi, qui résidait au ciel, reçut un message des dieux supérieurs de Bolotou, qui réclamaient sa présence à une grande assemblée, où l'on devait discuter des affaires importantes. Langi avait plusieurs enfans, et entre autres deux filles brillantes de jeunesse et de beauté. Arrivées à l'âge où l'on est dominé par la vanité et par

le désir de plaire, elles avaient maintes fois témoigné le désir de voir les habitans des îles Tonga. Toutefois, leur père était trop prudent pour y consentir. Connaissant l'inexpérience de ses filles, il craignit qu'elles ne profitassent de son absence pour satisfaire leur curiosité. Il leur défendit donc, dans les termes les plus formels, de sortir du ciel, promettant de les conduire à Tonga à son retour de Bolotou. Il leur représenta en même temps à combien de dangers elles s'exposeraient si elles lui désobéissaient. « D'abord, leur dit-il, les dieux malfaisans qui résident à Tonga, saisiront toutes les occasions de vous molester et de vous susciter des obstacles; et en second lieu, vous êtes si belles, que les hommes de cette île s'entre-tueront pour vous posséder, et leurs querelles irriteront les dieux de Bolotou, qui me retireront leurs bonnes grâces. » Les deux déesses promirent d'obéir à leur père, qui partit alors en toute hâte pour Bolotou. Il avait à peine quitté les cieux, que ses filles commencèrent à raisonner ensemble sur ce qui venait de se passer. « Notre père, dit l'une, n'a promis de nous mener à Tonga, que pour nous tranquilliser pendant son absence. Il y a si long-

temps qu'il nous berce de cet espoir! C'est vrai, reprit l'autre, allons-y sans lui; nous serons de retour avant qu'il puisse en avoir connaissance. D'ailleurs, dirent-elles en même temps, ne nous a-t-il pas dit que nous étions plus belles que les femmes de ces îles! Oui! allons nous faire admirer des habitans de Tonga; dans le ciel, nous avons trop de rivales, et on n'a pas pour nous les attentions que nous méritons. » Et les voilà en route pour Tonga. Elles abordèrent dans un lieu écarté de l'île, et s'acheminèrent vers la capitale, fières d'avance des hommages qu'on allait rendre à leurs charmes. Arrivées à la ville, elles trouvèrent le roi, les chefs et les principaux habitans assemblés pour célébrer une fête, et prenant leur cava. Tous les regards se tournèrent aussitôt vers elles, et tous les cœurs, excepté ceux des femmes, qui leur portaient envie, furent saisis d'admiration et d'amour. Les jeunes chefs, rivalisant d'attentions envers elles, laissèrent là leur cava, et la plus grande confusion régna bientôt dans l'assemblée. Il s'ensuivit entre eux des querelles, que le roi ne vit d'autre moyen d'apaiser, qu'en emmenant les jeunes déesses dans son palais. Mais à

peine le soleil était-il couché, que plusieurs chefs l'assaillirent à main armée, et les lui enlevèrent. La confusion devint alors générale dans toute l'île, et le lendemain matin une guerre sanglante éclata. Les dieux de Bolotou ne tardèrent pas à apprendre ce qui se passait à Tonga. Dans leur colère, ils accusèrent l'infortuné Langi d'être cause de tous ces troubles. Celui-ci s'étant justifié de son mieux, sortit du synode des dieux, et partit en toute hâte pour Tonga, où il eut le chagrin d'apprendre qu'une de ses filles ayant mangé des productions de l'île, avait perdu son immortalité, et qu'elle était déjà morte. Furieux, il courut trouver l'autre, et l'ayant prise aux cheveux, il lui coupa la tête, et retourna au ciel la rage dans le cœur. Ayant jeté cette tête à la mer, elle se métamorphosa depuis en tortue, et c'est d'elle que proviennent toutes celles qui se trouvent aujourd'hui dans l'univers.

On serait tenté de croire que des chefs occupant un rang aussi élevé dans la société, que Touitonga et Véachi, doivent être souvent inspirés des dieux. Cela n'est cependant pas arrivé une seule fois durant le séjour de Mariner aux îles Tonga ; ce qu'il faut sans

doute attribuer à ce qu'ils jouissent d'une trop haute considération pour être comptés parmi les serviteurs des dieux dont ils sont les représentans sur la terre. Ils s'immiscent rarement dans les affaires politiques. Toutefois, un jour Touitonga s'avisa de donner un avis à Fino au sujet d'une guerre qu'il allait entreprendre contre Vavaou. « Monseigneur Touitonga, lui répliqua sèchement le roi, peut retourner dans la partie de l'île qu'il occupe, et y vivre en paix et sécurité; la guerre est mon affaire, et je l'invite à ne pas s'en mêler. » Il paraît néanmoins qu'au temps où les habitans de Tonga étaient plus pacifiques, Touitonga et Véachi jouissaient d'une grande autorité, et qu'on les consultait sur tout ce qui intéressait le gouvernement. Véachi regrettait fort ces temps heureux; et un jour Touitonga se plaignit amèrement à Mariner de ce que le respect qu'on portait autrefois à sa famille se perdait insensiblement, ajoutant qu'il était probable qu'à sa mort on n'étranglerait pas sa principale femme pour l'enterrer à côté de lui, comme cela se pratiquait anciennement.

Les prêtres n'ont rien qui les distingue des autres hommes du même rang, si ce

n'est qu'ils sont peut-être plus réfléchis et plus taciturnes. Ils ne forment pas, comme aux îles Sandwich, un corps respecté, distinct, vivant séparément et tenant de fréquentes conférences ensemble. Leur manière de vivre et leurs habitudes sont celles des autres habitans, et leur qualité de prêtres ne leur donne droit au respect qu'autant qu'ils sont inspirés. Mariner a vécu avec eux dans l'intimité; il s'est informé de la réputation dont ils jouissent dans le pays, et il a pu se convaincre qu'ils ne s'entendent jamais pour abuser de la crédulité du peuple.

Les habitans de ces îles ne croient pas à l'existence d'une autre vie; mais ils reconnaissent une puissance, une intelligence suprême qui dirige toutes les actions des hommes et lit au fond des cœurs. Ils croient fermement que les dieux aiment la vertu et haïssent le vice; que chaque homme a sa divinité tutélaire qui le protége tant qu'il se conduit bien, et qui, dans le cas contraire, le livre aux malheurs, aux maladies et à la mort. Mariner ayant demandé à plusieurs chefs quel mobile les portait à se bien conduire. « C'est, lui répondirent-ils, la douce sensation qu'éprouve intérieurement celui qui

fait une action noble ou généreuse. » Cette réponse prouve que la vertu a jeté de profondes racines dans leurs cœurs, et que si elle n'est pas fondée sur l'espérance ou la crainte, elle n'en doit pas moins avoir des résultats heureux. Nous en trouvons un exemple dans Toubou-Nuha, dont toute la vie fut celle d'un homme de bien. Il tua, il est vrai, Tougou-Ahou, mais par sa mort il délivra les îles Tonga de la tyrannie d'un despote cruel. Depuis cette époque, il se conduisit constamment en sujet fidèle du roi son frère, et lorsqu'on lui dit que celui-ci en voulait à ses jours, et qu'il ferait bien de ne jamais sortir sans armes, il répondit que si sa vie était inutile au roi il était prêt à mourir; mais que jamais il n'armerait son bras contre lui tant que le pays serait bien gouverné. Lorsqu'il se trouva au milieu de ses assassins, et qu'ils lui eurent porté les premiers coups, il se tourna vers son frère, et lui dit d'un ton pathétique : « Ah, Fino, tu as donc résolu ma mort ! »

Les habitans des îles Tonga sont pleins d'admiration pour tout ce qui est généreux et libéral. Si un chef voit chez un autre un objet qui lui fasse plaisir, il n'a qu'à le lui

demander pour l'obtenir. Les étrangers sont exempts de toute espèce de tribut ou d'impôt, quand bien même ils possèdent de grandes propriétés. On les dispense aussi de se conformer aux usages établis; ou de montrer du respect pour les dieux, parce que, dit-on, ce ne sont pas les leurs. Un chef ou tout autre se met-il à table, il commence par partager ce qu'il a avec ceux qui l'entourent, autrement il serait accusé de bassesse et d'égoïsme. Dans les repas, les étrangers ont la préférence, et les femmes sont servies avec les hommes du même rang. On considère le respect dû aux chefs comme un devoir sacré aussi agréable aux dieux, que s'ils en étaient eux-mêmes l'objet. La vénération qu'ils ont pour la vieillesse est encore un des beaux traits du caractère de ces insulaires; et l'attachement qu'ils témoignent pour leurs parens ferait honneur à la nation la plus civilisée. Les chefs ont un profond respect pour leur sœur aînée, et le lui prouvent en ne mettant jamais les pieds dans la maison qu'elle habite. Ils placent au nombre des devoirs religieux, la défense des droits qu'ils tiennent de leurs ancêtres. Ils affectionnent particulièrement l'île qui les a vus naître, et

toutes les îles Tonga, en général, parce qu'elles forment un pays soumis aux mêmes lois, et où l'on parle le même langage. Mais on peut supposer que l'amour de la patrie, dans son acception la plus étendue, n'existe pas chez eux, par la raison qu'ils n'ont jamais de guerre à soutenir contre des ennemis extérieurs.

Leurs notions de l'honneur et de la justice diffèrent des nôtres sous plusieurs rapports. Par exemple, ils regardent comme un devoir, l'obéissance aveugle des subordonnés envers leurs chefs. Il s'ensuit que si ces derniers ont résolu d'assassiner un des leurs ou de surprendre un vaisseau européen, ils sont assurés d'avance de la coopération des autres. D'un autre côté, il serait injuste de dire que les sentimens d'honneur tels que nous les concevons, sont mal entendus aux îles Tonga; car quoi de plus honorable de la part d'un roi accoutumé à se voir obéir au premier ordre, que la manière dont il accueillit le refus que lui fit Mariner de tirer sur une malheureuse femme qui avait perdu l'esprit. La conduite de Fino Fiji, à la mort de son frère, est au-dessus de tout éloge. Un parti puissant le portait au trône, et

le pressait d'accepter la couronne; mais il refusa, en disant qu'il était trop jaloux de son honneur pour consentir jamais à dépouiller son neveu de ses droits. Si un homme se trouve dans une île dont le chef, pendant sa visite, déclare la guerre à celle d'où il vient, l'honneur lui commande de se ranger de son côté. C'est ainsi que Fino Fiji, qui était à Vavaou lorsque le roi son frère déclara la guerre contre cette île, crut qu'il était de son devoir de faire cause commune avec Toé Oumou, et de servir contre Toubo-Toa et les assassins de Toubou-Nuha.

Rien ne leur paraît à la fois plus ridicule et plus injuste, que la manie que nous autres Européens avons de révéler les défauts de nos semblables. « En effet, disent-ils, quel bien résulte-t-il de la calomnie pour son auteur? aucun. Mais quel mal ne fait-elle pas à celui qui en est l'objet! Il vaut beaucoup mieux l'assassiner que d'attaquer sa réputation. Dans le premier cas, on le prive de son existence, qu'il eût fini par perdre tôt ou tard; mais en le calomniant on lui ravit ce qu'il eût pu porter avec lui sans tache dans la tombe, et qui eût fait respecter sa mémoire. » Ici cependant, comme

partout ailleurs, les femmes aiment à s'entretenir des défauts de leurs compagnes; mais elles le font avec si peu de malice, que ce qu'elles en disent peut fort bien passer pour de simples plaisanteries : elles ne se querellent d'ailleurs que très-rarement.

La basse flatterie répugne également à ces insulaires, et lorsqu'une personne a fait une action vraiment digne d'éloges, on ne la loue jamais en sa présence, de crainte de la rendre trop vaine.

Il est du devoir d'une femme de demeurer fidèle à son époux, bien qu'elle l'ait souvent pris contre sa volonté. Près d'un tiers des femmes sont fiancées dans leur enfance à des chefs, à des mataboules ou à des mouas; les deux autres tiers contractent des mariages d'inclination. Toute femme doit rester avec son mari, qu'elle le veuille ou non, jusqu'à ce qu'il plaise à celui-ci de la renvoyer; un assez grand nombre ne s'en séparent qu'à la mort. Personne n'a eu une meilleure occasion d'étudier les mœurs des femmes de ces îles que Mariner; car comme blanc et étranger, on le dispensait de se conformer à la plupart des usages auxquels les naturels sont soumis. Il pouvait, par

exemple, entrer dans la maison des femmes de Fino ou de tout autre chef, et s'entretenir librement avec elles tant qu'il lui plaisait. Sa mère adoptive, qui était une femme très-sensée, le consultait sur tout ce qui pouvait tendre au bonheur de ses compagnes, et c'est d'elle qu'il tient la plupart des renseignemens qu'il a eus sur les mœurs du beau sexe en général. Il pense que l'infidélité des femmes est comparativement très-rare, et il ne se rappelle que trois intrigues qui eurent lieu pendant son séjour dans ces îles. Ces sortes de liaisons sont d'autant moins fréquentes que la bienséance ne permettant pas qu'une femme d'un certain rang sorte sans être accompagnée de ses suivantes, il faudrait que celles-ci fussent dans le secret de leurs maîtresses. La crainte contribue peut-être aussi à les rendre très-réservées; car si un chef surprend sa femme en flagrant délit, il est en droit de la tuer; celles d'un rang inférieur en sont quittes pour une rude correction corporelle.

Un homme divorce avec sa femme en lui disant de sortir de chez lui. Celle-ci devient alors entièrement maîtresse de ses actions, et peut se remarier deux jours après, sans

que sa réputation en souffre en aucune manière. Rien n'oblige les hommes à garder la fidélité conjugale; et s'ils ne se livrent pas à des excès condamnables, ils sont libres de partager leurs affections entre plusieurs femmes. Ils ont soin toutefois que leurs épouses ignorent ces transgressions à la foi promise, de crainte d'exciter leur jalousie et de leur causer du chagrin; car on doit dire à la louange des hommes, qu'ils sont singulièrement attentifs au bonheur de celles auxquelles ils sont unis. Les femmes sont pour la plupart des mères très-tendres; et comme elles sont chargées de l'éducation de leurs enfans, il est admis, en cas de divorce, qu'elles les conservent auprès d'elles.

Nous allons maintenant décrire quelques-unes des cérémonies les plus remarquables des îles Tonga, et nous commencerons par celle du cava.

Le chef qui y préside est toujours le plus puissant de ceux présens. Il s'assied sur des nattes, le visage tourné vers le malai, où les assistans sont rangés en cercle. A ses côtés se tiennent deux mataboules, faisant l'office de maîtres des cérémonies; viennent ensuite les autres chefs, les mataboules et les mouas,

qui prennent place selon leurs différens rangs. Un tiers du cercle environ est occupé par les jeunes chefs et les fils des mataboules au service du chef qui préside; et au milieu d'eux se trouve, vis-à-vis de ce dernier, celui qui doit préparer le cava; c'est le plus souvent un moua, un toua, ou un cuisinier, et même quelquefois un chef. Derrière eux s'asseyent une multitude de spectateurs, qui, dans des occasions extraordinaires, s'élèvent à trois ou quatre mille individus.

Ces dispositions faites, les cuisiniers du grand chef apportent les provisions. Un mataboule fait alors signe à un d'entre eux de s'approcher de lui. Celui-ci se lève, traverse le cercle, et étant arrivé près du mataboule, il s'assied devant lui pour recevoir ses ordres. Le mataboule lui commande d'aller prendre dans la maison du chef une certaine quantité de racine de cava, et de l'apporter. Le cuisinier part, revient de la même manière qu'auparavant, dépose le cava devant le chef, et s'assied à terre. Le mataboule lui ordonnant alors d'aller le porter à la personne placée à l'autre bout du cercle; il se lève et va le remettre à celui-ci, qui le fend avec une

hache, le gratte avec des coquilles de moules, et le donne ensuite à mâcher à ceux qui l'entourent, en ayant soin de choisir les jeunes gens qui ont de bonnes dents, la bouche saine, et qui ne sont pas enrhumés. Quand la racine est suffisamment mâchée, chacun la retire de sa bouche et la place sur une feuille de plantain ou de banane. On la transporte ensuite hors du cercle dans une grande jatte de bois, que l'on place devant la personne chargée de faire l'infusion. Celle-ci baisse la jatte pour que le chef puisse juger de la quantité qu'elle contient. S'il trouve qu'il n'y en ait pas assez, il lui dit de la couvrir et de lui envoyer un homme, à qui le mataboule en donne davantage. Si, au contraire, il juge que la quantité est suffisante, il lui ordonne de faire le mélange. Les deux hommes assis aux côtés de ce dernier, sortent des rangs, et vont se placer à terre, vis-à-vis l'un de l'autre, auprès de la jatte: l'un d'eux prend une feuille de banane avec laquelle il écarte les mouches; et l'autre, s'étant lavé les mains, pétrit le cava, et y verse de l'eau, jusqu'à ce que le mataboule lui ait dit qu'il y en ait assez. Il prend alors une feuille de bananier, et se met à chasser

les mouches avec son camarade. Peu après, le mataboule ordonne d'y mettre le *fo*, qui est une écorce d'arbre divisée en petits filamens, avec laquelle on retire le sédiment, à trois reprises différentes, jusqu'à ce que la liqueur soit devenue tout-à-fait limpide.

Cette opération terminée, on procède à la distribution des comestibles. Ce sont ordinairement des ignames, des bananes, des plantains, et quelquefois un porc cuit au four et de la volaille. Le mataboule en ayant ordonné le partage, deux hommes sortent des rangs. Ils commencent par faire la part du chef qui préside, et qu'ils placent devant lui; puis ils servent les autres convives. Cette distribution dure ordinairement trois ou quatre minutes.

Le cava étant bien passé, deux ou trois hommes sortent du cercle, des tasses à la main, et viennent s'asseoir autour de la jatte. L'un d'entre eux se lève alors, présente sa tasse à la personne chargée de distribuer le cava, qui plonge dans la jatte un rouleau de *fo*, et en laisse égoutter environ un tiers de pinte dans la tasse. Ce dernier se tourne ensuite vers le chef, et crie à haute voix que le cava est versé. Le mataboule lui ordonne

de l'apporter à un tel, en l'indiquant par son nom. Celui-ci, en s'entendant appeler, claque deux fois des mains pour montrer où il est placé. L'échanson s'avance aussitôt vers lui, et lui présente le cava debout, à moins qu'il ne soit un grand chef, ou que le banquet ne soit présidé par Touitonga; il est alors obligé de s'asseoir. Le chef qui préside, reçoit ordinairement la première ou la troisième tasse, mais cette dernière lui appartient de droit. Le mataboule de service, suivant un usage très-ancien, adjuge la première à son collègue, si toutefois il n'y a pas parmi les convives un chef ou mataboule des îles voisines. Si le cava a été offert par une des personnes présentes, on lui présente la première tasse par déférence. S'il se trouve parmi les convives deux ou plusieurs chefs entre lesquels le mataboule soit embarrassé de savoir auquel accorder la préférence, de crainte d'offenser les uns ou les autres, il fait porter la première au président, la seconde au mataboule son collègue, la troisième au chef du rang le plus élevé, et ainsi de suite.

Quand la première jatte est vidée, le président en commande ordinairement une se-

conde, et c'est alors au tour de l'autre mataboule de remplir les fonctions de maître des cérémonies. Lorsque le banquet est présidé par Touitonga, les mataboules de service sont obligés de se tenir à six pieds de lui. Aucun chef ne se rend à une partie de cava donnée par son inférieur, à moins qu'il ne consente à lui en céder la présidence. Quand un prêtre préside, la première tasse lui revient de droit.

La cérémonie de l'*inachi* consiste à offrir aux dieux, dans la personne du divin chef Touitonga, les premiers fruits de la terre et divers autres objets. Elle a lieu une fois par an, un peu avant la récolte des ignames, et a pour but d'appeler la protection des dieux sur la nation en général, et sur les fruits de la terre, dont les ignames sont considérés comme les plus précieux. On plante ordinairement ces dernières vers la fin de juillet; mais l'espèce appelée *caho-caho*, dont on se sert toujours pour cette cérémonie, est mise en terre un mois plus tôt. On leur réserve, sur chaque plantation, un petit enclos, où l'on en élève une couple de cette espèce. Aussitôt qu'elles sont parvenues à maturité, le how en fait avertir

Touitonga, et lui demande de fixer le jour de la cérémonie. On ne fait de préparatifs que la veille du jour indiqué, qui est ordinairement le dixième. Seulement on entend toutes les nuits le son de la conque marine dans les différentes parties de l'île. Le neuvième jour, on tire de terre les ignames, et on les orne de rubans rouges. La cérémonie ayant toujours lieu dans l'île que Touitonga a choisie pour sa résidence, les habitans des îles éloignées sont obligés de s'y prendre quelques jours d'avance pour pouvoir envoyer à temps les ignames à l'île où il se trouve. Aussitôt après le coucher du soleil, le son des conques se fait entendre dans toute l'île, et il augmente à mesure que la nuit avance. A la Moua, comme sur toutes les plantations, les hommes et les femmes chantent le *Nofo ooua tegger gnaoué, ooua gnaoué*, « repose-toi en ne travaillant pas, tu ne travailleras pas. » Ceci dure jusqu'à minuit. Il règne alors un silence général de trois ou quatre heures jusqu'au lever du soleil, que le bruit recommence de plus belle. Sur les huit heures, toute la population de l'île se met en route pour le Moua, et les habitans des îles voisi-

nes arrivent dans leurs canots, en chantant et en sonnant de la conque. À la Moua, tout est en mouvement, et bientôt on y voit entrer de toutes parts des processions d'hommes et de femmes, vêtus de gnatou neuf, et ornés de rubans rouges et de guirlandes de fleurs. Les hommes sont armés de massues et de lances. Le principal vassal du chef de la plantation, porte les ignames dans un panier qu'il a suspendu au bras, et va les déposer dans le malai, où des hommes sont occupés à les enfiler sur de grandes perches de neuf pieds de long sur quatre pouces de diamètre.

Chacune des perches est portée par deux hommes, qui en placent les extrémités sur leurs épaules, et marchent l'un devant l'autre. Le cortége se dirige alors, sur une seule ligne, vers le tombeau du dernier Touitonga, qui est ordinairement dans le voisinage; et durant le trajet, les porteurs d'ignames marchent à pas lents et cadencés, et semblent fléchir sous le poids de leur charge, pour montrer combien les dieux sont bons de leur avoir donné une abondante récolte, et de si gros et si pesans ignames. Les chefs et les mataboules qui les ont devancés, sont

assis en demi-cercle devant le Fytoka, la tête inclinée et les mains jointes, au moment où le cortége arrive. Deux jeunes garçons, marchant de front, le précèdent à une petite distance, en sonnant de la conque; viennent ensuite les hommes qui portent les ignames, au nombre d'environ cent soixante, tous rangés sur une seule ligne, et après eux quarante autres chantent à haute voix le *Nofo ooua*. Deux jeunes gens sonnant de la conque ferment la marche. Ils défilent entre les chefs et la tombe, en décrivant trois ou quatre grands cercles; après quoi ils vont déposer les ignames vis-à-vis du Fytoka, et s'asseyent à terre. Un des mataboules de Touitonga se lève alors, sort des rangs, et va s'asseoir auprès du tombeau, où il adresse une invocation aux dieux en général, ensuite à chacun d'eux en particulier, et enfin au dernier Touitonga. Il les remercie de ce qu'ils leur ont donné une si abondante récolte, et les prie de continuer à répandre leurs bontés sur le peuple des îles Tonga. Cette prière terminée, il se lève et retourne à sa place. Tous les assistans se lèvent aussi, reprennent les ignames, et après avoir défilé à plusieurs reprises devant le tombeau, ils

reviennent, dans le même ordre, au malai, où ils les détachent des perches. Les chefs et les mataboules ne tardent pas à les y suivre, et tous les assistans se forment en demi-cercle sous la présidence de Touitonga. On apporte alors les autres offrandes de l'inachi; qui sont du poisson sec, du *mahoa*, des nattes, des gnatous, et des paquets de *mellecoula*. Un des mataboules de Touitonga en met à part un quart pour les dieux, que les prêtres s'approprient, et que leurs domestiques emportent aussitôt; il en adjuge ensuite la moitié au roi, et l'autre quart à Touitonga. Après cette distribution, la cérémonie du cava a lieu; et pendant l'infusion, un mataboule adresse au peuple un discours dans lequel il lui dit qu'après avoir rempli un devoir aussi important et aussi agréable aux dieux, il peut compter sur leur protection et sur une longue vie, pourvu toutefois qu'il ne néglige aucune cérémonie religieuse, et qu'il respecte les chefs. La journée se termine par des danses, des combats à la lutte et au pugilat, et chacun s'en retourne chez soi bien assuré de la protection divine.

La cérémonie du *fuccalahi* a pour but, comme nous l'avons déjà dit, de lever le

tabou qui a été mis sur les cochons, la volaille et les noix de coco, dont il est défendu de manger sous peine de mort. Le mois qui suit le trépas de Touitonga étant consacré à des fêtes continuelles, il s'en fait une si grande consommation, que pour empêcher la disette, on est forcé de recourir à ces mesures de rigueur.

Le *cava fucca egi* est simplement une partie de cava présidée par un prêtre inspiré.

Le *touo-touo* est une offrande d'ignames, de noix de coco, et d'autres productions végétales, qui se fait au dieu du temps, A'lo-A'lo en particulier, et à tous les autres en général, pour demander du beau temps et une récolte abondante. Cette cérémonie a lieu, pour la première fois, un peu avant la saison des ignames, au commencement de novembre, et elle se renouvelle ensuite sept ou huit fois de dix jours en dix jours. Au jour marqué par le prêtre d'A'lo A'lo, chaque plantation envoie une certaine quantité d'ignames, de noix de coco, de cannes à sucre, de bananes, de plantains, etc., qui sont apportés au malai sur des bâtons. Là on en fait trois tas. L'un consiste dans les offrandes des habitans du sud de l'île; l'autre

dans celles des habitans du nord; et la troisième dans celles des habitans du centre. Les combats de lutteurs et de boxeurs commencent alors, et durent ordinairement trois heures; après quoi une députation de neuf ou dix hommes, couverts de nattes, et portant au cou des guirlandes de feuilles, amènent sur le malai une petite fille destinée à représenter la femme d'A'lo A'lo. S'étant placés sur une seule ligne auprès des offrandes, ils adressent une prière à A'lo A'lo et aux autres dieux, pour leur demander de leur continuer leur bienveillance, et de féconder la terre; puis ils procèdent à la distribution des provisions. Ils en adjugent un tas à A'lo A'lo et aux dieux, et partagent les autres entre les principaux chefs, qui ordonnent à leurs serviteurs de les enlever. Ils font de nouveau une courte invocation, à la suite de laquelle ils se mettent à frapper sur un grand tambour. A ce signal, tous les assistans fondent sur le tas réservé aux dieux, et en enlèvent ce qu'ils peuvent, au grand contentement des spectateurs. Les femmes se retirent alors à l'écart, et les hommes se divisant en deux troupes égales, se livrent un combat à coups de poing. Cette partie de

la cérémonie, appelée *toë-taco*, est d'une nécessité indispensable. Le plus grand chef entre en lice contre le dernier toua, qui peut, sans conséquence, attaquer le roi et Touitonga, les renverser et les battre impitoyablement. Ces combats sont souvent très-opiniâtres, et quand ils ont duré deux ou trois heures, et que ni l'un ni l'autre des deux partis ne paraît pas disposé à céder le terrain, le roi interpose son autorité pour les faire cesser. Après la bataille, tous ceux qui ont eu affaire à des chefs d'un haut rang, ont recours au moémoé pour se détabouer.

Cette cérémonie se renouvelle sept ou huit fois, de dix jours en dix jours; et pendant cet intervalle on garde dans la maison dédiée à A'lo A'lo, la petite fille qui représente sa femme, et qui a ordinairement de huit à dix ans. Elle appartient ordinairement aux premières familles de Tonga. Elle préside à la partie de cava donnée la veille du premier jour de la fête.

La cérémonie du *nangia* consiste à étrangler des enfans, pour obtenir des dieux le rétablissement d'un parent malade. Cette coutume, qui remonte aux temps de la plus profonde barbarie, est encore observée dans

ces îles, bien qu'elle y soit généralement en horreur parmi les habitans. Ses partisans disent qu'un père ne doit pas hésiter à faire le sacrifice d'un enfant qui n'est encore d'aucune utilité pour la société, et qui vraisemblablement ne le deviendra jamais, s'il peut conserver la vie à un chef que tous estiment, et qu'il est de leur devoir de respecter, de défendre et de sauver, parce que son existence leur est nécessaire.

Le sacrifice du *toutou-nima*, qui consiste à se faire faire l'amputation d'une phalange du petit doigt, pour obtenir le rétablissement de la santé d'un grand chef, est très-commun aux îles Tonga; de sorte qu'il y a peu d'habitans qui n'aient perdu leurs petits doigts, en entier ou en partie. L'opération ne paraît pas être douloureuse, car Mariner a vu maintes fois des enfans se disputer à qui obtiendrait la préférence de se faire amputer. Le doigt étant posé à plat sur un billot, une personne tient un couteau, une hache ou une pierre aigue à l'endroit où on veut le couper, et un autre frappe dessus avec un maillet ou une grosse pierre, et l'opération est terminée. La violence du coup est telle que la blessure ne saigne pres-

que pas. L'enfant tient ensuite son doigt dans la fumée d'un feu d'herbes fraîches, ce qui arrête l'hémorragie. On ne lave la blessure que dix jours après l'opération, et au bout de trois semaines elle se ferme sans qu'on y ait mis d'appareil. L'amputation se fait ordinairement aux jointures; mais si l'enfant compte dans sa famille un grand nombre de chefs, il demande qu'on lui en coupe une plus petite portion pour pouvoir se faire faire l'opération plusieurs fois au même doigt.

Les *boutous*, ou cérémonies funèbres, sont les mêmes pour tous les enterremens, excepté qu'elles sont conduites avec plus ou moins de pompe, suivant la qualité du défunt. Nous avons eu occasion de les décrire en parlant de la mort de Fino, et nous y renvoyons le lecteur.

La cérémonie du *langi* est celle de l'enterrement de Touitonga. Aussitôt après sa mort, on lui lave le corps avec de l'huile et de l'eau, et ses veuves viennent pleurer sur son corps. Le lendemain, tous les hommes, femmes et enfans, se rasent la tête. La cérémonie de l'enterrement est la même que celle du roi; mais la durée du deuil est fixée

à quatre mois, et à quinze pour ses proches parens; et le tabou pour avoir touché son corps et ses vêtemens, à dix mois. Les hommes ne se rasent pas pendant un mois au moins, et ne se frottent d'huile que la nuit, et les femmes passent deux mois entiers dans le Fytoka.

Le soir de l'enterrement, des hommes, des femmes et des enfans, couverts de vieilles nattes, etc., et munis chacun d'un *tome* ou torche, et d'un morceau de bolata, se réunissent, au nombre d'environ trois mille, à la distance de quatre-vingts pas de la fosse. Une des pleureuses sort du Fytoka et leur crie : « Levez-vous et approchez. » La multitude se lève, s'avance d'environ quarante pas, et s'assied de nouveau. Deux hommes, placés derrière le Fytoka, se mettent à sonner de la conque, tandis que six autres, tenant des torches allumées de six pieds de long chacune, sortent de derrière le tertre, et courent çà et là en les brandissant. Ils remontent bientôt après sur le tertre, et au même instant, tous les assistans prennent en main leurs bolatas, se rangent sur une seule ligne pour les suivre, et vont déposer leurs torches éteintes derrière le Fy-

toka, où ils reçoivent les remercîmens des pleureuses. Lorsqu'ils sont de retour à leurs places, le mataboule qui conduit la cérémonie leur ordonne d'arracher l'herbe, les broussailles, etc., aux environs de la fosse, et chacun se retire ensuite dans la maison qu'il doit habiter pendant le deuil.

A la nuit tombante, plusieurs individus recommencent à sonner de la conque autour du Fytoka, tandis que d'autres entonnent un chant funèbre. Peu après arrivent une soixantaine d'hommes, qui s'étant avancés jusqu'à la fosse, y attendent l'ordre d'exécuter une partie de la cérémonie, qui contraste étrangement avec les habitudes de propreté de ces insulaires. Une pleureuse sort du Fytoka, et leur parle en ces termes: « Hommes! vous êtes rassemblés ici pour remplir un devoir d'obligation. Prenez courage, et faites tous vos efforts pour vous en acquitter convenablement. » Après cela elle se retire, et les hommes se mettent en mesure de payer leur sale tribut à Cloacyne. Le lendemain, au point du jour, des dames du plus haut rang, toutes femmes ou filles de chefs, se rendent sur les lieux accompagnées de leurs suivantes, munies de paniers

et de grandes coquilles pour enlever ce qui y a été déposé la veille. Cette cérémonie dégoûtante se renouvelle pendant les quatorze nuits suivantes. Le seizième jour, de très-bonne heure, les mêmes femmes se rassemblent de nouveau; mais elles sont alors parées de leurs plus beaux gnatous, de nattes de hamoa, ornées de rubans, et portent autour du cou des guirlandes de fleurs. Elles sont munies aussi de jolis paniers remplis de fleurs, et de petits balais artistement travaillés. Elles font mine de balayer la place comme les jours précédens, et d'emporter les ordures dans leurs paniers; après quoi elles retournent à la Moua et reprennent leurs nattes de deuil et leurs feuilles d'ifi.

Toute personne qui touche un chef supérieur devient tabouée; mais cette interdiction n'a pas de suites fâcheuses, si elle a recours au moé-moé. Une pièce de terre ou une maison consacrée à un dieu est tabouée; il en est de même d'un canot que l'on place sous la protection d'A'lo A'lo, avant d'entreprendre un voyage lointain. Si un homme commet un vol, on dit qu'il a rompu le tabou; et comme on croit que les requins attaquent les voleurs de préférence aux hon-

nêtes gens, on fait baigner les individus suspects dans un endroit fréquenté par ces animaux, et tous ceux qu'ils mordent ou dévorent sont réputés coupables. La chair de tortue et celle d'un certain poisson donnent aussi le tabou, si, avant d'en manger, on n'a pas eu soin d'en offrir aux dieux. On connaît les fleurs et les fruits taboués à un petit morceau de tapa, taillé dans la forme d'un lézard ou d'un crocodile, qu'on place autour de la tige pour défendre d'y toucher. Lorsqu'on craint la disette de certaines denrées, on a coutume d'y mettre le tabou pendant plusieurs mois de suite.

Toute personne qui se serait tabouée en touchant un chef supérieur ou un objet quelconque à lui appartenant, est obligée de recourir au moé-moé avant de pouvoir se servir de ses mains pour manger. Cette cérémonie consiste à appliquer d'abord la paume et ensuite le dos de la main à la plante des pieds d'un chef supérieur, et à se laver ensuite les mains dans de l'eau, ou à se les frotter avec des feuilles de bananier ou de plantain. On peut alors manger en toute sûreté. Celui qui a eu le malheur de se servir de mains tabouées, est obligé d'aller s'asseoir devant un

chef, de prendre son pied et de se l'appliquer contre l'estomac, pour que les alimens qu'il a pris ne lui fassent aucun mal, autrement son corps s'enflerait, et il s'ensuivrait une mort certaine. On se taboue aussi en mangeant en présence d'un parent supérieur, à moins qu'on ne lui tourne le dos, et en prenant des alimens qu'un chef aura maniés. Si l'on est taboué pour avoir touché le corps ou le vêtement de Touitonga, lui seul peut en remettre la peine, parce qu'il n'existe pas de chef aussi grand que lui. Il a pour cet effet, à sa porte, un plat d'étain qui lui a été donné par le capitaine Cook, et qu'il suffit de toucher pour s'ôter le tabou. Le cava ne devient jamais taboué par l'attouchement d'un chef quelconque; de sorte qu'un simple toua peut le mâcher, même s'il a passé par les mains de Touitonga.

Le *tougou cava* consiste à déposer devant une maison consacrée ou un tombeau, un petit morceau de cava, dont on fait hommage à un dieu ou à l'ame d'un chef

Les insulaires des îles Tonga ne font presque jamais usage de charmes, et ils en comptent à peine deux ou trois. Celui du *cabé* ou *vangi* n'est autre chose qu'une suite d'im-

précations contre une personne, qui sont censées n'avoir de mauvais effet que lorsqu'elles sont prononcées d'une voix ferme et avec une malveillance bien marquée. Mariner en rapporte une de quatre-vingts malédictions, dont nous citerons quelques fragmens :

« Déterrez votre père au clair de la lune, » et faites de la soupe de ses os; rongez son » crâne; dévorez votre mère; exhumez » votre tante, et coupez-la en morceaux; » mangez la terre de votre tombe; mâchez » le cœur de votre grand-père; avalez les » yeux de votre oncle; frappez votre dieu; » mangez les os croquans de vos enfans; su- » cez la cervelle de votre grand'mère; cou- » vrez-vous de la peau de votre père, et » faites-vous une cuirasse des entrailles de » votre mère, etc. »

Les habitans de ces îles, comme on a pu le voir par ce qui précède, ont plus de confiance dans les dieux pour la guérison de leurs maladies, que dans l'habileté de leurs médecins. Ils n'usent presque pas de remèdes internes, si l'on en excepte quelques infusions de plantes, qui du reste ne produisent aucun effet. Les insulaires des îles

Fiji, qui ont la réputation de savoir bien traiter les maladies internes, leur en ont les premiers donné l'idée. Mariner, ressentant un jour des maux de tête et d'estomac, un médecin des îles Sandwich et un autre de Tonga, vinrent lui offrir leurs services. Le premier lui ordonna un émétique et un cathartique composé de patate douce râpée, mêlée à du jus de canne à sucre, et de quelque autre plante. Le docteur de Tonga rit beaucoup de ce remède, qui, dit-il, rendrait malade un homme bien portant. Il ne voyait de salut pour lui que dans la saignée, et il voulait à toute force le scarifier avec des coquilles. Mariner ne savait auquel des deux se fier; cependant, comme l'habitant de Sandwich, pour lui donner de la confiance dans sa drogue, en avala une dose, il se résigna à en prendre aussi L'émétique opéra au bout d'une heure, et le cathartique deux heures et demie après; et le lendemain matin il se trouva parfaitement guéri, au grand étonnement du docteur de Tonga.

Aucun habitant de cette île n'est admis à exercer la chirurgie, s'il n'a été aux îles Fiji, dont les naturels vivent dans un état continuel de guerre, et où il aura eu par consé-

quent plus d'occasions d'apprendre son art. Ils n'entreprennent jamais une opération sérieuse, s'ils ne se sentent pas l'habileté nécessaire pour l'exécuter. Les principales sont le *caso* et le *tocolosi*. La première a pour objet l'épanchement du sang extravasé qui s'est formé dans la cavité du thorax, par suite de blessures ou l'extraction d'une flèche cassée. Ils n'ont d'autres instrumens qu'un morceau de bambou et un éclat de coquille, et pour soude qu'une grosse côte de feuille de cocotier. Mariner a vu faire cette opération sur un naturel des îles Fiji qui avait reçu, la veille, une flèche barbée dans le côté droit, entre la cinquième et la sixième côte. La flèche s'était rompue à trois pouces de la pointe, et était entièrement cachée. On coucha le patient sur le dos, en le tenant un peu penché sur le côté gauche. L'opérateur commença par tracer avec du charbon la marque de l'incision qu'il se proposait de faire des deux côtés de la blessure, et prenant alors un morceau de bambou, il fit une entaille d'environ deux pouces de long entre les deux côtes, assez grande pour qu'il put y mettre l'index et le pouce. Ayant aperçu le bout de la flèche, il la saisit avec

deux doigts de la main gauche, tandis qu'avec la droite il y passa un fil. Il élargit de nouveau la blessure, y enfonça deux doigts de la main droite pour écarter les chairs, et tira la flèche avec l'autre. En moins de deux ou trois minutes elle fut extraite. Pendant l'opération, le patient, qui avait perdu connaissance, était tenu par plusieurs hommes, de crainte d'événement. On le retourna ensuite doucement sur le côté droit pour favoriser l'écoulement du sang. Quand il fut revenu à lui, le chirurgien lui dit de respirer fortement, et lui demanda s'il en ressentait de la douleur; le patient lui ayant répondu que non, il lui prescrivit de recommencer plusieurs fois la même chose, et de se mouvoir doucement, mais de prendre garde de se fatiguer. Le sang coula alors avec abondance. Quelques heures après, l'opérateur introduisit entre les côtes un morceau de feuille de bananier, enduite d'huile de coco, en guise de plumasseau, pour tenir la blessure ouverte. Il recommanda ensuite à ses gens de le laisser reposer, de ne pas lui parler, et de ne rien faire qui pût exciter son attention. Il lui prescrivit de manger beaucoup de légumes,

mais le moins de viande possible, et du poulet de préférence au porc, et enfin de boire autant de lait de coco qu'il pourrait. La première nuit le malade souffrit considérablement; il éprouva une soif ardente et dormit peu; mais le lendemain il se trouva soulagé. Il avait perdu une grande quantité de sang pendant la nuit, et on changea son plumasseau. Huit ou dix jours après, quand la blessure ne rendit plus de sang, le chirurgien y enfonça une sonde pour s'assurer que rien ne s'opposait à son écoulement, et il y mit un appareil plus léger pour qu'elle ne se fermât pas trop vite. Il lui permit aussi de changer momentanément de position. A mesure qu'il guérissait, il lui permettait de manger une plus grande quantité de viande, mais l'usage du cava lui fut interdit jusqu'à parfaite guérison. La blessure se cicatrisa en six semaines, sans qu'on l'eût pansée ni lavée; le malade fut sur pied au bout de deux mois, et à la fin de l'année il jouissait d'une santé parfaite.

On défend à un homme qui a été blessé par une arme aiguë, de se laver, de se raser, ou de se couper les cheveux et les ongles avant d'être hors de danger, de crainte qu'il

n'en résulte le *gita* ou tétanos. Les blessures aux extrémités, mais particulièrement aux pieds, sont presque toujours suivies de la même maladie. Toutefois, elle n'est pas aussi fréquente à Tonga qu'aux îles Fiji.

Il n'est guère d'individus dans ces différentes îles qui ne s'entende à traiter les fractures et les dislocations des extrémités. Dans le cas de fracture du crâne, ils laissent la nature suivre son cours. Ils guérissent les foulures, en frottant la partie affligée avec un mélange d'huile et d'eau, et quelquefois seulement avec la main. Pour les blessures faites par une arme à feu, ils ouvrent la plaie le plus qu'ils peuvent pour tâcher d'extraire la balle, et pour qu'elle se cicatrise plus facilement. L'amputation d'un membre, qui est une opération très-rare, se pratique à peu près comme l'amputation du petit doigt, dont nous avons déjà parlé.

L'instrument qui sert à faire l'opération du *ta tataou* ou tatouage, ressemble assez à un peigne fin. L'opérateur le trempe dans un mélange d'eau et de suie. Il trace d'abord le contour du tataou, puis il enfonce les dents de son instrument dans la peau en frappant dessus avec un petit bâton. Il lave

le sang qui sort des piqûres avec de l'eau froide, et repasse plusieurs fois sur le même endroit. L'opération étant douloureuse, il n'en fait qu'une petite partie à la fois, pour laisser au patient quelques jours de répit; ce qui fait que souvent elle n'est pas terminée au bout de deux mois. Le tatouage prend depuis deux pouces au-dessus du genou, jusqu'à trois pouces au-dessus du nombril. Les naturels croient qu'il est indispensable pour un homme d'être tatoué; et il y en a peu qui, ayant atteint l'âge viril, ne se prêtent à cette opération. Les femmes en sont exemptes.

Elles jouissent en général d'une très-bonne santé. Pendant leur grossesse, elles se frottent le corps avec un mélange d'huile et de cucuma, pour se garantir du froid, et elles en font autant après leurs couches. Les accouchemens difficiles sont très-rares. Mariner vit un jour une femme à qui les douleurs avaient troublé la tête, se dégager des mains de ses suivantes, et courir comme une folle à travers les champs. Celles-ci ne firent aucune tentative pour lui porter du secours; elles se contentèrent de prier les dieux à haute voix de lui accorder une prompte et

heureuse délivrance. Mais lorsqu'elle fut épuisée de fatigue, elles l'emportèrent chez elle, où elle accoucha au bout de trois jours.

Nous dirons maintenant quelques mots sur l'état des arts et des manufactures dans les îles Tonga. Plusieurs professions sont héréditaires; les unes sont exercées par les hommes, et les autres par les femmes. Ils ont emprunté des habitans des îles Fiji une grande partie de leurs connaissances dans l'art de construire et de gréer leurs pirogues. Ces derniers bâtissent les leurs avec un bois dur, appelé *féhi*, qui n'est jamais rongé des vers. Cet arbre n'existant pas à Tonga, les pirogues qu'on y construit ne sont pas aussi grandes que celles des îles Fiji; mais le travail en est plus soigné, et on les polit avec de la pierre ponce.

L'art du *fono le*, c'est-à-dire de tailler des ornemens de dents de baleines pour le cou, leur vient aussi des îles Fiji; mais celui de marqueter, avec la même matière, des massues, des oreillers de bois, etc., est de leur propre invention. On est étonné de la netteté du travail de ces premières, quand on considère qu'ils n'ont d'autre outil qu'un *togi* ou doloire, faite d'un ciseau, d'un mor-

ceau de scie, et souvent même d'un clou aplati, auxquels ils mettent un manche. Ils n'ornent de cette manière que les massues d'une forme et d'un bois particuliers, et celles qui ont déjà servi utilement contre l'ennemi. Ces ornemens sont en grande partie exécutés par les constructeurs de canots.

La manière de fabriquer les filets est la même que la nôtre. Le fil est fait de l'écorce intérieure d'un arbre appelé *olonga*.

Chaque homme est censé savoir bâtir une maison, ce que l'on appelle *langu-falli;* mais il en est qui en font leur métier, et qui sont particulièrement chargés de la construction des grands bâtimens sur les malais, les maisons consacrées et les habitations des chefs. La forme de leurs maisons est oblongue ou presque ovale; elles sont fermées sur les côtés et ouvertes sur la façade et sur le derrière. Le toit est soutenu par quatre ou six pieux et quelquefois davantage, et ses bords descendent jusqu'à quatre pieds de terre. Le principal est de savoir bien assurer les poutres, ce qui se fait avec des tresses de différentes couleurs, rouges, noires et jaunes, qui, disposées avec goût, donnent à la maison une jolie apparence. On emploie

pour la toiture des grandes maisons, des feuilles sèches de la canne à sucre, qui durent ordinairement de sept à huit ans, et pour les petites, une espèce de nattes en feuilles de cocotier, qui ont besoin de réparations tous les deux ou trois ans. Le plancher est élevé d'un pied environ au-dessus de la surface du sol; la terre, d'abord battue, est ensuite recouverte de feuilles de cocotier et d'ifi, et d'herbes sèches, sur lesquelles on étend une natte blanchie, faite de jeunes feuilles de cocotier. Les maisons ne contiennent, à proprement parler, qu'un seul appartement divisé par des cloisons de six ou huit pieds de haut. Lorsqu'il pleut, ou pendant les nuits froides, on baisse une espèce de jalousie en nattes, laquelle est attachée au toit.

Les habitans de Tonga ont deux manières de se raser, l'une avec les deux valves d'une espèce particulière de coquillage appelé *bibi*, et l'autre avec de la pierre ponce. La dernière est employée par la personne elle-même, et l'autre par ceux qui sont barbiers de profession. Ils appliquent une coquille au-dessous d'une des touffes de leur barbe, ils placent la seconde au-dessus, et ils enlèvent

les poils. Ils réussissent ainsi à se faire la barbe très-près de la peau. Cette opération, qui est longue mais non pas douloureuse, se renouvelle ordinairement tous les huit ou dix jours. Les femmes rasent la tête de leurs enfans avec une dent de requin.

Si les progrès dans l'art gastronomique étaient un indice de la civilisation, les habitans de la plupart des îles de la mer du Sud pourraient passer pour très-avancés sous ce rapport. Par exemple, les naturels de Tonga connaissent trente ou quarante plats différens. Voici comment ils apprêtent le porc. On étourdit d'abord l'animal d'un coup de bâton, et on le tue ensuite en le frappant à coups redoublés. On le frotte avec du jus de bananier, on le place sur un grand feu pendant quelques minutes; et lorsqu'il est chaud, on le gratte avec des coquilles de moules ou des couteaux. Après l'avoir lavé, les cuisiniers le couchent sur le dos, lui ouvrent la gorge pour en ôter la trachée artère et le gosier, et font ensuite une ouverture circulaire au ventre pour en retirer les entrailles, qu'ils lavent et cuisent sur des cendres chaudes. Ils remplissent ensuite l'intérieur de l'animal de pierres chaudes, enve-

loppées de feuilles de l'arbre à pain, et le placent après, le ventre en bas, dans un trou garni de pierres échauffées par un feu qu'on a eu soin d'y allumer d'avance. Ils le couvrent alors de branches et de feuilles de bananier, sur lesquelles ils élèvent un monceau de terre, pour que la vapeur ne puisse pas s'en échapper. Ils y placent en même temps le foie de l'animal et des ignames, et en moins d'une demi-heure le cochon est cuit. Les gros sont ordinairement à moitié rôtis quand on les retire; on les dépèce, et on enveloppe de feuilles les morceaux que l'on fait cuire de la même manière. Les habitans se servent, pour tout ce qu'il est nécessaire de faire bouillir, de pots de terre fabriqués aux îles Fiji; ou de chaudrons qu'ils se sont procurés par des échanges à bord de quelques bâtimens marchands; mais les ignames, les volailles, le fruit à pain, etc., sont toujours apprêtés de la manière indiquée ci-dessus.

Ils fabriquent des cordes de deux espèces: l'une avec les fibres extérieures de la coque de noix de coco, qui est la plus forte; et l'autre avec l'écorce intérieure du *foou*. Leurs arcs sont en bois de manglier; et la corde, qui est d'une grande force, est faite avec

l'écorce intérieure d'un arbre nommé *olonga*. Leurs flèches ne sont autre chose que des roseaux armés de pointes, d'un bois très-dur appelé *casuarina*, et qui ont jusqu'à trois ou quatre barbes dentelées. Les plus formidables ont le bout garni d'un os de la raie à aiguillon. Leurs massues ont différentes formes, et sont faites par les constructeurs de canots.

Les femmes sont chargées de la fabrique du gnatou. C'est une substance dont la texture ressemble assez à celle du papier. Elle est faite de l'écorce intérieure du mûrier-papier de la Chine, et s'emploie principalement pour vêtemens. Cet arbre a rarement plus de six ou sept pieds de haut, et quatre pouces de diamètre. On le coupe le plus près de la racine qu'il est possible, et quand on en a abattu un certain nombre, on les expose au soleil pendant deux jours, pour pouvoir en arracher l'écorce plus facilement. On laisse alors tremper cette dernière dans de l'eau pendant vingt-quatre heures, et on en enlève ensuite les parties grossières avec une coquille de moule. Afin de détruire la convexité qu'a prise l'écorce autour de la tige, on la roule en sens contraire et on la fait

macérer encore un jour dans de l'eau, après quoi elle s'enfle, devient plus visqueuse et plus propre à être convertie en une texture qui ait de la fermeté. On l'étend alors sur un tronc d'arbre formant une espèce d'établi, et on la bat avec un instrument de bois carré, d'environ un pied de longueur, lequel est uni d'un côté et couvert de grosses rainures de l'autre. L'étoffe se trouve ainsi fabriquée; mais on la remet souvent sur le métier; on la déroule, on la replie à diverses reprises, et on la bat de nouveau pour en resserrer plutôt que pour en amincir le tissu. Dès que ce travail est achevé, on étend la pièce afin de la sécher. La longueur des pièces est de quatre à six pieds, mais il y en a de plus grandes; leur largeur est moindre de moitié. On réunit ensuite les pièces, et on les enduit du suc visqueux d'une baie appelée *toe*. Quand l'étoffe a la longueur qu'on veut lui donner, on la place sur une large pièce de bois, au-dessus d'une empreinte en relief, composée des substances fibreuses de la coque de noix de coco; et l'ouvrière, plongeant un morceau de linge dans le suc de l'écorce d'un arbre nommé

coca, en frotte l'étoffe, qui prend une couleur brune et devient lustrée. On continue ces opérations du collage et de la teinture, jusqu'à ce que la pièce ait la longueur et la largeur nécessaires. Les côtés offrent ordinairement une bordure d'un pied de large qui n'est pas peinte; il y en a une seconde plus large aux deux extrémités. La pièce finie, on la plie soigneusement et on l'expose à la chaleur dans une espèce de four souterrain, pour en rendre la couleur plus foncée. Après cela on l'étend sur l'herbe ou sur le sable, on la teint de nouveau, en plusieurs endroits, avec le suc du *hea*, qui est d'un rouge brillant, et on la laisse exposée à la rosée pendant l'espace d'une nuit.

Les femmes font aussi toutes sortes de nattes, des paniers de différentes espèces, des peignes et du fil. Les aiguilles, fabriquées par les charpentiers, sont faites de l'os fémoral des ennemis tués à la guerre; mais on ne s'en sert que pour coudre les voiles.

Nous terminerons ce chapitre par quelques détails curieux sur les divertissemens et les habitudes des naturels de Tonga, puisés dans la relation de Cook. Mariner les a

trouvés si véridiques, qu'il a cru ne pouvoir mieux faire que d'emprunter les propres expressions de ce célèbre voyageur.

« Le lendemain de mon arrivée, dit le capitaine Cook, Fino vint à bord de très-bonne heure, accompagné d'Omaï, pour m'inviter à aller à terre. Je me rendis à leur demande, et en débarquant, je fus conduit au même endroit que la veille : une multitude de peuple se trouvait déjà rassemblée. Je me doutai qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire; mais sans pouvoir deviner ce que c'était, ni l'apprendre d'Omaï. Peu de temps après que je fus assis, une centaine de naturels parurent et s'avancèrent, chargés d'ignames, de fruits à pain, de bananes, de cocos, et de cannes à sucre. Ils déposèrent leurs fardeaux et en firent deux pyramides à notre gauche, qui était le côté par lequel ils étaient entrés. Bientôt il en parut cent autres à notre droite, portant une quantité à peu près semblable des mêmes fruits, dont ils firent aussi deux pyramides. Ils attachèrent à celles-ci deux cochons de lait et six poules; et aux deux autres six cochons de lait et deux tortues. Earoupa s'assit devant les pyramides du côté gauche, et un autre chef devant

celles du côté droit; chacun d'eux se tenait sans doute auprès de ce qu'il avait recueilli par ordre de Fino, qui était aussi aveuglément obéi dans cet endroit qu'à Annamouka; et qui, en vertu de sa souveraineté sur toutes ces îles, leur avait imposé cette contribution pour l'occasion présente.

» Dès que toutes ces provisions eurent été déposées en ordre, et rangées avec beaucoup de symétrie, ceux qui les avaient apportées se joignirent à la foule, et l'on fit un grand cercle autour du tout. Aussitôt un certain nombre d'hommes s'avancèrent au milieu du cercle, armés de massues faites de branches vertes de cocotier. Ils figurèrent quelques instans, puis se retirèrent moitié d'un côté, moitié de l'autre, et s'assirent devant les spectateurs. Peu après commencèrent les combats d'homme à homme. Un champion sortait de son rang, s'avançait vers le rang opposé, et défiait, par une pantomime expressive plutôt que par des paroles, quelqu'un au combat. Si le défi était accepté, les combattans faisaient leurs dispositions, puis s'attaquaient aussitôt. Le combat durait jusqu'à ce que l'un des deux antagonistes s'avouât vaincu, ou que leurs armes fussent

brisées. A l'issue de chaque combat, le vainqueur venait se mettre par terre devant le chef, après quoi il se levait et se retirait. Les vieillards qui faisaient les fonctions de juges du camp, le complimentaient en peu de mots; et la multitude, ceux surtout au parti duquel il appartenait, célébraient l'avantage qu'il venait de remporter par deux ou trois acclamations.

» Ce spectacle était interrompu de temps en temps; les intervalles étaient remplis par des combats à la lutte ou au pugilat. Les premiers s'exécutaient comme à Otahiti, et les autres à peu près comme en Angleterre. Mais ce qui nous surprit, fut de voir deux femmes très-robustes s'avancer, et faire le coup de poing sans cérémonie, et avec autant d'adresse que les hommes. Toutefois, elles furent assez peu de temps aux prises, et au bout de vingt à trente secondes, il y en eut une hors de combat. Celle qui fut victorieuse reçut les mêmes félicitations que les hommes. Quoique nous ne témoignâmes pas grand plaisir de ce dernier combat, cela n'empêcha pas deux autres femmes d'entrer en lice. Elles étaient jeunes et elles parais-

saient remplies de courage, et elles se seraient vraisemblablement assez maltraitées, si deux vieilles femmes ne les avaient pas séparées. Ces différens combats se livrèrent devant plus de trois mille spectateurs; et tout se passa très-gaiement de part et d'autre, quoique plusieurs des champions, tant hommes que femmes, eussent été assez maltraités.

» La fête terminée, Fino me dit que les provisions du côté droit étaient destinées à Omaï, et celles de la gauche, qui formaient à peu près les deux tiers de la totalité, pour moi. Il ajouta que je pourrais les enlever quand je voudrais; mais qu'il était inutile de les faire garder, parce que les naturels n'y toucheraient pas. En effet, lorsqu'on les embarqua l'après-midi pour les conduire à bord, il n'y manquait pas le plus petit objet. Il y en avait de quoi charger quatre chaloupes, et je fus frappé de la munificence de Fino; aucun des rois de toutes les îles que j'avais visitées jusque-là, ne s'était encore montré aussi généreux. Je m'empressai de lui témoigner ma reconnaissance, en lui offrant tout ce que je crus devoir lui faire plaisir. Il fut si satisfait de mes présens,

que dès qu'il fut à terre, il m'envoya encore deux beaux cochons, et une grande quantité d'étoffes et d'ignames.

» Fino avait paru désirer de voir faire l'exercice à nos soldats de marine. Voulant lui procurer cette satisfaction, je fis débarquer tous ceux de nos deux bâtimens. Nous leur fîmes faire d'abord quelques évolutions, et ensuite l'exercice à feu. Les spectateurs en furent enchantés. Fino nous donna à son tour un spectacle qui à mon avis fut exécuté avec une dextérité et une précision fort au-dessus de nos exercices militaires. C'était une espèce de danse si différente de tout ce que nous avions vu jusque-là, qu'il n'est pas aisé d'en faire la description. Elle fut exécutée par cent cinq hommes ayant chacun en main une espèce de rame indienne, de deux pieds et demi de long, avec un petit manche, laquelle nous parut très-légère. Ainsi armés et placés sur trois rangs, ils firent diverses évolutions, accompagnées chacune d'une attitude différente. Ils conservaient peu de temps la même position, et leurs changemens s'opéraient avec assez de vitesse. Tantôt ils ne formaient qu'une seule ligne, tantôt un demi-cercle, quelquefois deux

colonnes, et enfin un bataillon carré; lorsqu'ils exécutaient ce dernier mouvement, un danseur s'avançait chaque fois vers moi. Le tout se termina par une danse grotesque.

» Leurs instrumens de musique se composaient de deux tambours, ou plutôt deux blocs de bois creux, dont ils tiraient quelques sons, en frappant dessus avec deux baguettes. Cependant les danseurs semblaient moins dirigés par ces sons que par un chœur de musique vocale, formé par les danseurs eux-mêmes. Leur chant avait une mélodie assez agréable, et tous les mouvemens qui y correspondaient étaient d'une telle précision, que les danseurs ressemblaient à autant d'automates. Je ne doute pas qu'un pareil ballet exécuté sur un de nos théâtres n'eût le plus grand succès. Quant à nos instrumens, ils n'en font aucun cas, surtout du cor de chasse. Le tambour seul avait trouvé grâce à leurs yeux, encore le croyaient-ils inférieur au leur.

» Afin de leur donner une idée plus favorable de nos amusemens, et les convaincre de notre supériorité d'une manière frappante, j'ordonnai de préparer un feu d'artifice qu'on tira dès que la nuit fut venue, en présence

de Fino, des autres chefs et d'un grand concours de peuple. Quelques-unes des pièces étaient endommagées, mais les autres répondirent parfaitement à l'effet que j'en attendais. Nos fusées surtout les surprirent au-delà de toute expression. Nous eûmes décidément la palme.

» Toutefois, cet avantage ne servit qu'à piquer davantage leur émulation. Dès que le feu d'artifice fut terminé, les danses que Fino avait ordonnées pour notre amusement, commencèrent aussitôt par un concert de dix-huit hommes, qui s'assirent devant nous, au centre du cercle formé par les nombreux spectateurs, et où les exercices et les danses devaient avoir lieu. Cinq ou six d'entre eux tenaient chacun, à peu près verticalement, un gros morceau de bambou de trois, cinq et six pieds de long, et dont l'une des extrémités était ouverte, et l'autre bouchée par un des nœuds. Les musiciens frappaient constamment la terre avec celui-ci, et produisaient ainsi différens sons dans le ton grave, selon le plus ou moins de longueur du bambou. Pour former une espèce de dessus, un autre musicien frappait vivement et sans interruption avec deux baguettes sur un morceau

de bambou, fendu et étendu par terre, lequel rendait des sons assez aigus. Le reste de la troupe et ceux même qui jouaient de ce dernier instrument, chantaient un air lent et doux qui tempérait si bien la dureté du son des instrumens, que quelque musicale qu'on eût l'oreille, il était difficile de ne pas convenir de l'effet agréable de cette harmonie si simple.

» Le concert durait depuis environ un quart d'heure, lorsque vingt femmes entrèrent dans l'arène. La plupart d'entre elles avaient la tête ornée des fleurs cramoisies de la rose de la Chine, ou d'autres; quelques-unes aussi étaient parées de feuilles d'arbres très-ingénieusement découpées. Elles formèrent un cercle autour des musiciens, le visage tourné de leur côté, et chantèrent un air auquel ceux-ci répondirent sur le même ton, et ainsi alternativement. Pendant ce temps, les femmes accompagnaient leurs chants de mouvemens très-gracieux, et en faisant constamment un pas en avant et un autre en arrière. Peu après elles se tournèrent vers l'assemblée, chantèrent pendant quelque temps, et se retirèrent ensuite lentement en corps à l'endroit de l'arène qui était opposé

à celui où étaient assis les spectateurs. Il s'en détacha alors une de chaque côté, qui se rencontrèrent, passèrent l'une devant l'autre, et continuèrent à tourner autour de l'arène, jusqu'à ce qu'elles eussent rejoint leurs compagnes. Celles-ci rendues à leurs places, quatre autres de chaque côté se levèrent, deux desquelles passèrent aussi l'une devant l'autre, et allèrent s'asseoir. Mais les deux premières étant restées où elles se trouvaient, furent rejointes, l'une après l'autre, par la troupe entière, qui forma de nouveau un cercle autour des musiciens.

» Bientôt la danse prit un caractère plus vif. Les danseuses faisaient des espèces de demi-tours en sautant; elles battaient des mains, faisaient claquer leurs doigts, et répétaient quelques mots avec le chœur de musiciens. Comme vers la fin la vitesse de la mesure allait toujours en augmentant, leurs gestes et leurs attitudes variaient avec une vélocité et une souplesse étonnantes. Peut-être y aurait-on trouvé quelque chose à dire du côté de la modestie; mais il nous parut que les danseuses avaient plutôt en vue de montrer leur extrême agilité qu'autre chose.

» Ce ballet de femmes fut suivi d'un autre exécuté par quinze hommes. Quelques-uns paraissaient vieux; mais l'âge ne leur avait rien ôté de leur vivacité et de leur ardeur pour la danse. Ils formaient une espèce de fer à cheval, et ne faisaient face ni à l'assemblée ni au chœur; mais ils étaient tournés de biais dans deux sens opposés. Tantôt ils chantaient lentement en accompagnant le chœur, et en faisant avec leurs mains beaucoup de gestes très-gracieux, mais différens de ceux des femmes. Ils s'inclinaient alternativement à droite et à gauche, en levant une jambe, qu'ils tenaient étendue, tandis qu'ils se reposaient sur l'autre, ayant le bras du même côté aussi étendu. Dans un autre moment ils psalmodiaient quelques sentences, auxquelles le chœur répondait; et à de certains intervalles ils accéléraient la mesure de la danse, en frappant des mains et en redoublant le mouvement des pieds, sans cependant changer ceux-ci de place. A la fin, la rapidité de la mesure devint telle, qu'il était difficile de distinguer les différens mouvemens que faisaient les danseurs, quoiqu'ils dussent être très-fatigués, attendu

que le ballet avait duré près d'une demi-heure.

» Après un assez long entre acte, il parut douze hommes qui se placèrent sur deux rangs, en face les uns des autres, sur les côtés opposés de l'arène. Un autre, qui était posté à part comme une espèce de coryphée, répétait aussi quelques paroles auxquelles les douze hommes et le chœur répondaient également. Ils chantèrent d'abord lentement; mais allant toujours crescendo, ils finirent par chanter et danser avec la même vélocité que les premiers danseurs.

» Neuf femmes se présentèrent ensuite et s'assirent en face de la cabane où était Fino. Un homme se leva, et assena un coup de poing dans le dos à la première de ces femmes, puis à la seconde et à la troisième. Mais quand il fut à la quatrième, soit par méprise ou exprès, il la frappa à la poitrine. Un homme sortit alors brusquement de la foule, et porta au premier un coup de poing à la tête, qui l'étendit par terre sans mouvement; après quoi on l'emporta sans que personne eût l'air d'y faire la moindre attention. Toutefois, cet événement ne sauva pas les autres femmes d'une épreuve aussi cruelle

qu'extraordinaire; car un troisième homme se présenta dans la lice, qui les traita tout aussi mal; et pour comble de disgrâce, elles eurent la mortification d'être improuvées deux fois de suite, et obligées de recommencer leurs exercices, qui furent, à quelque chose près, les mêmes que ceux exécutés par les premières femmes.

» Peu après parut un homme qui fit quelques plaisanteries sur nos feux d'artifice, ce qui provoqua le rire de la multitude. On nous donna ensuite le spectacle d'une danse exécutée par les hommes de la suite de Fino: Ils formèrent un double cercle de vingt-quatre chacun autour du chœur, et entonnèrent un air assez agréable, accompagné de mouvemens analogues de la tête et des mains. Cette danse, après avoir duré très-long-temps sur le même ton, devint beaucoup plus vive, et les acteurs repétèrent, ainsi que cela avait déjà eu lieu, des sentences conjointement avec le chœur de musiciens. Ils se retirèrent ensuite très-lentement jusqu'au fond de l'arène, comme avaient fait les femmes, puis ils s'avancèrent de même de chaque côté, sur trois rangs, en inclinant le corps sur une jambe, tandis

qu'ils avançaient l'autre, en la posant à terre, de manière à former un demi-cercle. Cet exercice fut aussi accompagné d'un air assez mélodieux; mais on y substitua bientôt des sentences prononcées d'une voix forte. La danse prit un grand degré de vivacité, et finit par une acclamation générale et des battemens de mains. Ils répétèrent ces figures plusieurs fois, et toujours en formant une double chaîne, comme au commencement.

» La fête se termina par une danse qu'exécutèrent les principaux chefs présens. Elle ressemblait, sous plusieurs rapports, à la précédente, excepté que chaque pose ne finissait pas de la même manière; car leurs mouvemens acquéraient alors une telle vélocité, et ils remuaient la tête d'une épaule à l'autre avec tant de force, que celui qui n'aurait pas été habitué à ce genre de spectacle, aurait raisonnablement pu croire qu'ils allaient se disloquer le cou. Les danseurs formèrent ensuite un triple demi-cercle, comme l'avaient fait ceux qui les avaient précédés, et l'un d'eux, qui s'avança à l'extrémité d'un des côtés du demi-cercle, prononça une espèce de récitatif, avec une

grâce que beaucoup de nos meilleurs acteurs auraient pu envier. Un autre, placé à l'extrémité opposée du demi-cercle, lui répondit de la même manière. Ceci ayant été répété plusieurs fois, les deux côtés du demi-cercle prirent part au dialogue de leurs coryphées, et finirent enfin par chanter et danser comme ils avaient commencé.

» Ces deux dernières danses furent exécutées avec tant de vivacité et de précision, que les acteurs furent couverts d'applaudissemens. Certains spectateurs indigènes, qui étaient sans doute très-bons juges en pareille matière, ne purent souvent retenir l'expression de leur contentement : et je dois avouer que nous-mêmes, moins habitués qu'eux à ces différens exercices, nous partageâmes souvent leur satisfaction; car bien qu'en général il régnât l'ensemble le plus parfait dans ces exercices, beaucoup de gestes étaient si expressifs, que l'on pouvait dire qu'ils peignaient on ne peut mieux le langage qui les accompagnait, si l'on admet qu'il y ait quelque rapport entre le mouvement et le son.

» L'endroit où les danses eurent lieu, était un espace ouvert entouré d'arbres, près du bord de la mer, éclairé par des lumières

placées tout alentour, à de petits intervalles. La quantité des spectateurs était assez considérable, quoique moins grande cependant qu'à l'exercice de nos soldats de marine. Quelques-uns d'entre nous l'évaluèrent à cinq mille, d'autres à plus, mais les premiers me parurent avoir approché plus près du nombre véritable. »

Le capitaine Cook n'a décrit que deux des principales danses de ces insulaires; mais il en est deux autres aussi remarquables appelées *héa* et *oula*. La première est une des plus anciennes des îles Tonga, et n'est exécutée que par les chefs ou les mataboules. Elle est très-difficile non-seulement à cause des différens gestes qu'elle exige, mais encore du chant. Le chœur se compose d'environ dix ou douze chefs ou mataboules, au milieu desquels s'assied un homme, qui frappe en mesure sur une planche d'environ trois pieds de longueur, avec deux petits bâtons qu'il tient dans chaque main. On doit principalement s'attacher à conserver la mesure, et cela est d'autant plus difficile, que le chef d'orchestre la bat avec une extrême vitesse, surtout quand il arrive vers la fin. Les danseurs, qui sont tous des

hommes, font en même temps, autour du chœur, plusieurs évolutions, pendant lesquelles ils prennent les attitudes les plus gracieuses. Cette danse, conforme, suivant eux, à la dignité et aux habitudes de gens bien nés, est une partie indispensable de l'éducation d'un chef ou d'un mataboule.

La danse nocturne, appelée *oula*, qui est aussi très-ancienne, n'était jadis en usage que parmi les dernières classes du peuple. Mais un chef de Tonga, ravi de la grâce avec laquelle on l'exécuta devant lui à Hamoa, où elle fut, dit-on, inventée, la mit à la mode à son retour dans son île. Depuis cette époque, l'oula de Tonga est tombée dans le discrédit, car Mariner ne se rappelle l'avoir vu danser qu'une seule fois. Les figures sont semblables à celles des autres danses déjà décrites; mais les mouvemens des pieds et les attitudes du corps sont bien différens, et l'exécution en est beaucoup plus animée.

Ces divertissemens nous conduisent naturellement à parler de la musique et de la poésie. Nous avons déjà décrit tous les instrumens des insulaires de Tonga, à l'exception d'une flûte appelée *fango-fango*, qui s'embouche par le nez. Ils en placent ordinairement le

bec dans la narine droite, et bouchent l'autre avec le pouce de la main gauche. Il y en a qui ont cinq trous en dessus et un en dessous, et d'autres qui en ont quatre et six. Le son en est doux et grave. Cet instrument ne sert que pour accompagner une espèce de chant appelé *oube*.

La plupart de leurs chansons contiennent des descriptions de quelque site agréable, ou le récit d'événemens passés ; d'autres ont trait à des endroits inconnus, tels que Bolotou et la terre des Papalangis. La peinture qu'ils font de cette dernière est vraiment comique. Le poète commence par décrire les animaux du pays. Il dit entre autres choses, qu'on voit paître dans les champs des cochons prodigieux avec des cornes ; et que dans les mouas, on rencontre souvent d'énormes oiseaux qui traînent des maisons. Les femmes, dit-il ensuite, sont tellement surchargées de vêtemens, qu'un habitant de Tonga étant entré dans une maison, prit une femme pour un paquet de gnatou papalangis (linge), et la chargea sur ses épaules pour l'emporter. Mais quel fut son étonnement lorsque le paquet sauta en bas et se sauva ! Une de ces chansons retrace les principaux

événemens des visites du capitaine Cook et de l'amiral d'Entrecasteaux; et une autre, la révolution de Tonga et la fameuse bataille qui s'y livra, etc. Il y en a qui n'ont ni rime ni mesure; et d'autres qui ont les deux. Leurs bardes se retirent souvent pendant plusieurs jours de suite dans les lieux les plus solitaires et les plus romantiques de l'île, pour donner un libre cours à leur imagination poétique, et ils rapportent ordinairement à la moua plusieurs compositions nouvelles.

Leurs jeux et leurs divertissemens sont très-nombreux. Celui du *liagi* est le premier et le plus important, en ce que les chefs et les mataboules seuls en ont le monopole. Il se joue par deux ou quatre personnes. Les joueurs s'asseyent vis-à-vis l'un de l'autre, et se mettent à faire simultanément des signes avec la main. Celui dont le tour est de jouer, présente brusquement à son adversaire sa main ouverte ou fermée, ou simplement l'index étendu; et si celui-ci fait en même temps le même mouvement, c'est alors à son tour. Si, au contraire, le premier réussit cinq fois de suite à faire un de ces signes sans que l'autre l'ait imité, il jette à terre un des

cinq petits bâtons qu'il tient à la main. Celui qui s'en défait le premier a gagné la partie.

Un autre jeu consiste à lancer en l'air une lourde lance, de manière à ce qu'elle se fiche en retombant sur un morceau de bois tendre placé au bout d'un pieu. Ils sont ordinairement six ou huit joueurs de chaque côté, et celui qui réussit le plus souvent dans trois coups, gagne la partie. Le pieu a environ cinq ou six pieds de long, et le but à neuf pouces de diamètre. Le joueur peut se placer à la distance qu'il juge convenable.

Il y a un dernier jeu qui consiste à porter une grosse pierre sous l'eau, entre deux pieux placés à trente-cinq toises de distance l'un de l'autre. Lorsqu'il s'élève quelque dispute pendant ces jeux, les hommes la vident par un combat à la lutte, sans qu'il en résulte jamais rien de sérieux.

Les indigènes prennent grand plaisir à s'entretenir avec les personnes qui ont voyagé. Ils aiment beaucoup les contes et les anecdotes, et il y en a parmi eux qui ne se font aucun scrupule d'en inventer. Ils se plaisent principalement à parler des mœurs et des coutumes des Papalangis. Ils se rassemblent pour causer, non-seulement à de

certaines heures du jour, mais encore pendant la nuit. Si l'un d'entre eux se réveille, et ne sent plus envie de dormir, il appelle son voisin pour causer avec lui; et pour peu que celui-ci en réveille un autre, tous les gens de la maison, au nombre d'environ trente ou quarante, prennent bientôt part à la conversation. Le chef ordonne quelquefois à ses cuisiniers de faire cuire un porc et des ignames, et de les lui apporter tout chauds au milieu de la nuit. On allume alors les torches, et tout le monde se lève pour participer au festin, après quoi les uns se recouchent, et les autres restent à jaser jusqu'au matin. Ils se lèvent au point du jour, s'enveloppent de leurs gnatous, et vont se baigner dans la mer ou dans un étang voisin. Ils ont grand soin de leurs bouches, et frottent souvent leurs dents avec de la coque de coco ou du charbon. En sortant du bain ils rentrent chez eux, et s'enduisent le corps d'huile de coco parfumée de l'essence de certaines fleurs ou du bois de sandal; puis ils s'habillent. Les hommes portent autour du corps une pièce de gnatou, de cinq, six ou huit pieds de long, drapée avec assez de goût. Il y a deux ou trois manières de la

mettre; mais la plus élégante est celle que suivent les chefs. Leur gnatou prend du milieu du corps, en laissant la poitrine, les épaules et les bras à découvert, et descend jusqu'à la cheville des pieds. Ils portent au-dessus des hanches une ceinture très-large de la même étoffe, qui se détache facilement, et dont ils se couvrent la tête et les épaules lorsqu'ils sortent pendant la nuit. Il y a très-peu de différence entre le costume des hommes et celui des femmes; on distingue ces dernières à une petite natte d'un pied de large, qu'elles portent autour de la ceinture. Les femmes enceintes et les personnes âgées se voilent le sein. Après les parties de cava du matin, qui durent ordinairement de deux à cinq heures, les vieillards rentrent chez eux pour dormir ou pour causer. Les jeunes gens accompagnent les chefs partout où il leur plaît de les conduire. Vers midi un mataboule leur fait une distribution des comestibles envoyés aux chefs par leurs vassaux et leurs amis. Dans l'après-midi, les uns se rassemblent pour causer, les autres vont donner la chasse aux rats, etc.; et la journée se termine presque toujours par des chants et des danses, qui se prolongent assez

avant dans la nuit. Quand ces divertissemens n'ont pas lieu, ils se retirent dans leurs habitations respectives aussitôt le coucher du soleil. Ils n'ont pas d'heures fixes pour leurs repas. Ils mangent ordinairement le matin, à midi et dans la soirée; mais cela dépend entièrement des occupations des chefs ou des provisions qu'ils ont reçues.

FIN DU TOME PREMIER.



TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



